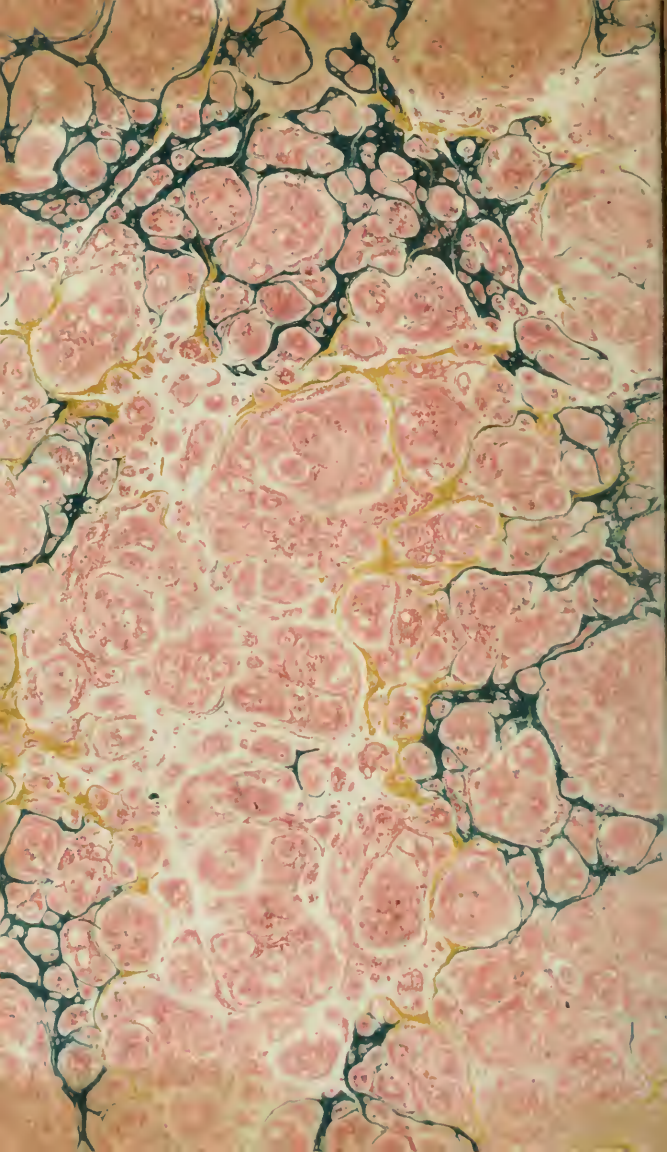
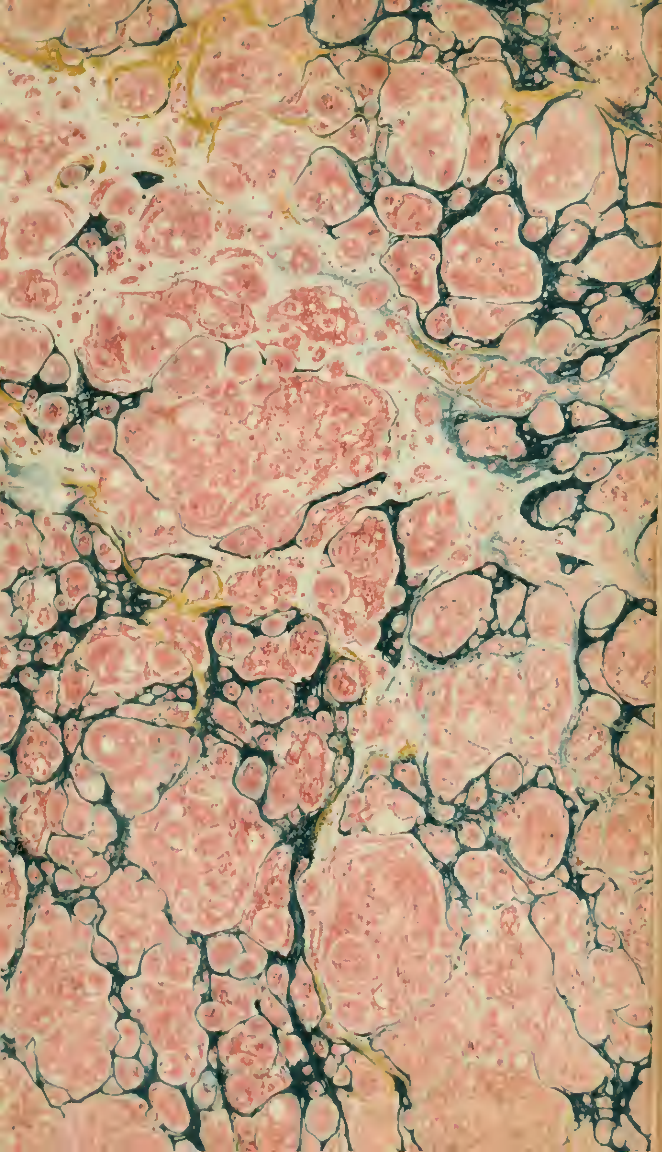

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00889491 7





LE
SOLITAIRE.

Se trouve aussi à Paris,

CHEZ
- LENORMANT, Libraire, rue de Seine;
- DENTU, DELAUNAY, PONTHIEU, Libr., Palais-Royal, galeries de bois;
- Mme veuve RENARD, Libraire, rue Caumartin, n° 12;
- NEPVEU, Libraire, passage des Panoramas

A Bruxelles,

Chez LECHARLIER, Libraire.

DE L'IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER,

RUE DU JARDINET, N° 12.



Chasselat del. — Lain sc.

Fuis ! jeune fleur de la vallée !
Sa présence annonce ta mort

LE

SOLITAIRE;

PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

QUATRIÈME ÉDITION,
Revue, corrigée, augmentée,

ET ORNÉE DE VIGNETTES DESSINÉES PAR M. CHASSELAT.

[2 vols in 1]

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 57;
ET A ROUEN,
Chez BÉCHET, Libraire, rue Grand-Pont, n° 73, au Salon littéraire.

1821.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Quoique tirée à un nombre considérable d'exemplaires, la troisième édition du *Solitaire*, de M. le vicomte d'Arlincourt, a été enlevée aussi rapidement que les deux premières : aussi nous hâtons-nous d'en publier une quatrième, ornée de vignettes : elles ont été dessinées par M. Chasselat, dont le talent en ce genre est fort remarquable.

Le succès du *Solitaire*, ouvrage qui cependant n'a paru qu'il y a environ trois mois, est déjà presque européen. Traduit en quatre langues différentes, il est en ce moment à sa seconde édition à Madrid, et a obtenu dans plusieurs

capitales étrangères la même vogue qu'à Paris (1).

Quatorze pièces dramatiques ont été tirées du *Solitaire ;* et sept d'entre elles reçues à divers théâtres, seront jouées cet été à Paris. Plusieurs tableaux sortant des ateliers de nos grands peintres, et représentant l'*Homme du mont Sauvage*, enrichiront, dit-on, la prochaine exposition du Musée. La musique, la peinture, la poésie, la gravure, la lithographie, tous les arts, tous les talens enfin, semblent se réunir pour ajouter à la célébrité de l'*Inconnu de l'Helvétie* et de la *Vierge d'Underlach.*

La nouvelle édition que nous faisons paraître, revue avec un nouveau soin, a été corrigée et augmentée ; aussi, sous tous les rapports, est-elle infiniment supérieure aux précédentes.

---

(1) *Voyez* les journaux de Paris du mois d'Avril.

Dès son apparition, le *Solitaire*, aussi heureux que les héros de lord Byron et de Walter Scott, a vu sa renommée s'étendre au loin avec une promptitude extraordinaire. Les théâtres étrangers se préparent, comme ceux de Paris, à représenter le héros à la mode; et déjà celui de Madrid (le théâtre de la Crux) a joué *el Solitario del monte*, comédie héroïque en trois actes. Des triomphes si rapides et si rares répondent victorieusement aux détracteurs de M. le vicomte d'Arlincourt.

Un des succès les plus étonnans peut-être qu'ait obtenu *le Solitaire*, est d'avoir été loué d'un commun accord par les journaux les plus opposés. L'unanimité de leurs éloges a prouvé qu'il existait parmi nos Aristarques distingués une conscience littéraire, et que le véritable talent pouvait vaincre jusqu'aux préjugés de l'opinion, et triompher même de l'esprit de parti.

L'auteur de la *Caroléide* avait publié son ouvrage au milieu des évènemens politiqnes qui fixaient l'attention de l'Europe entière, et cependant ce même ouvrage s'est fait jour à travers les nombreux obstacles sous lesquels il paraissait devoir succomber. Qu'on cesse donc de reprocher à notre siècle son indifférence pour les ouvrages d'imagination ! toutes les fois qu'une Œuvre remarquable apparaît sur l'horizon littéraire, elle ne peut avoir à redouter parmi nous ni l'oubli dédaigneux ni l'injuste critique.

LE SOLITAIRE.

LIVRE PREMIER.

Non loin du lac Morat, au milieu des montagnes de l'antique Helvétie, au fond d'une vallée traversée par un torrent fougueux, et couronnée par d'épaisses forêts, s'élevait, au 15e siècle, le monastère d'Underlach. Quelques jours avant la fameuse bataille de Morat, Charles-le-Téméraire avait livré cette abbaye et ses richesses à l'avide fureur de ses soldats. Tous les religieux d'Underlach avaient été massacrés. La roche sur laquelle tomba la tête de ces infortunés était montrée aux voyageurs par

les pâtres de la contrée. Un miracle même, selon le récit des montagnards, perpétuait le souvenir de l'acte de barbarie du trop célèbre Bourguignon. La pierre qui servit d'échafaud aux pieuses victimes avait conservé les couleurs homicides. De son rougeâtre granit, le sang des prêtres égorgés semblait ruisseler encore; et, monument de terreur, ce rocher situé sur le bord du torrent, portant les traces ineffaçables du crime, était nommé le *Pic Terrible.*

Depuis ce funeste évènement, plusieurs années s'étaient écoulées, pendant lesquelles le jeune René, duc de Lorraine, était rentré en possession de ses Etats, envahis par les Bourguignons. Il avait remporté sur Charles-le-Téméraire l'immortelle victoire de Nancy. Non loin des murs de cette ville, le corps défiguré et méconnaissable de Charles avait été retiré d'un étang glacé, où son page assurait l'avoir vu tomber pendant

le combat, percé d'un coup mortel. Déjà, depuis long-temps, les Suisses, délivrés de cet ennemi redoutable, avaient célébré leur triomphe par des réjouissances publiques; et, de même que toute l'Helvétie, alors la vallée d'Underlach jouissait d'une paix profonde.

Le char de la nuit roulait silencieux sur les plaines du ciel. La neige tombait à gros flocons, et les vents soufflaient avec violence entre les vieilles arcades du couvent d'Underlach. Le baron d'Herstall, possesseur de l'abbaye, vieillard courbé sous le poids des ans, allume sa lampe au foyer presque éteint de la tour qu'il habite, et lentement se dirige vers la chapelle où, chaque soir, il adresse sa prière à l'Eternel.

Prosterné au pied des saints autels : — « Grand Dieu! s'écrie Herstall, par-
» donne la plainte au malheur. La mort
» m'aurait-elle oublié? Ah! depuis long-

» temps, la vie n'est pour moi qu'un » champ épuisé, une lande nue, qui ne » produit que la bruyère aride et les » plantes amères. Oh! vous, dont jadis » les chants sacrés retentissaient sous » ces voûtes, ombres saintes! répondez; » n'ai-je point assez long-temps erré » dans les ténèbres de l'existence? N'ai-je » point mérité que le Ciel m'ouvre enfin » cette porte de lumière que l'homme » appelle le tombeau? »

Il dit : les cris de l'oiseau funèbre, et les mugissemens de l'hiver interrompaient seuls le silence de la nuit. Herstall se relève; entouré des tombes de l'abbaye, pâle, immobile, sa lampe à la main, ses joues creuses sillonnées par les larmes, il semble l'esprit des douleurs debout sur la cendre des morts.

Un bruit léger le rappelle à lui-même. La douce voix de l'innocence a prononcé le nom d'Herstall; et le vieillard s'aperçoit qu'auprès de lui, la tendre et

sensible Elodie pleure agenouillée. Jeune orpheline, Elodie, nièce d'Herstall, habite seule avec lui le monastère. — « Mon » père, dit la douce vierge d'Underlach, » tu demandes au Ciel la mort; et moi, » sur la terre, que deviendrai-je!... » En prononçant ces mots, elle presse contre son cœur la main glacée du vieillard; sa voix expire sur ses lèvres; et ses larmes silencieuses achèvent le reproche.

La pâle clarté de la lampe d'Herstall éclairait seule cette scène touchante : le vieillard, sans répondre, contemple un instant sa jeune protégée. Semblable à ces vierges célestes que se représente l'imagination de l'homme aux premiers beaux jours de la vie, qu'il cherche dans le vague de ses rêveries, et que son cœur appelle à l'âge des amours, Elodie apparaissait à la terre plus fraîche que la rose du matin, plus pure que l'air embaumé du printemps. La grâce de ses mouvemens égalait la perfection

de ses traits. Sous les sombres arches de la chapelle, blanche comme le lis de la vallée, belle comme la lumière naissante sur les montagnes de l'Orient, Elodie surpassait toute image idéale, semblait un songe merveilleux. Aux rives du Scamandre, elle eût rappelé l'amante de Pâris; aux champs de Thessalie, Apollon eût cru revoir Daphné; et, sous le ciel de l'Arcadie, Alphée l'eût prise pour Aréthuse :

— « Infortunée! dit Herstall à voix » basse, en détournant la tête, que je te » plains! » Puis traversant la nef ténébreuse, le vieillard, suivi de l'orpheline, rentre dans la haute tour de l'abbaye.

Le baron d'Herstall avait passé ses premières années à la cour de Bourgogne, et dans les camps avait illustré son nom. Epris d'une des beautés les plus célèbres du royaume, il en était devenu l'époux adoré. La naissance d'un enfant avait

comblé tous ses vœux : jamais plus fortunés amans ne descendirent ensemble le fleuve orageux de la vie.

Mais une félicité durable n'est point le partage de l'homme : souvent la prospérité même, comme un prélude aux malheurs, ne jette ici-bas qu'un éclat sinistre : cruelle alliée de la mort, la fortune ne couronne de fleurs ses favoris que pour les envoyer parés au sacrifice ; Herstall perdit sa compagne chérie.

Alors il plaça sur sa fille toutes ses affections et toutes ses espérances : douée d'une éclatante beauté, la jeune Iréna devint bientôt l'orgueil et l'idole de son père. La duchesse d'Aroville, parente éloignée, avait en mourant légué son immense fortune à l'unique enfant du baron. Par sa naissance, ses richesses, ses attraits, Iréna paraissait appelée à la plus brillante destinée.

Charles-le-Téméraire, le plus puissant des princes de l'Europe, le plus

beau des guerriers de la Bourgogne, le plus renommé des héros du siècle, vint s'offrir aux regards d'Iréna, et parut vivement épris de ses charmes. La belle héritière fut environnée de toutes les séductions de l'amour, et bientôt disparut de la rive paternelle. La fille d'Herstall avait été enlevée par Charles, comme la fille de Cérès par le souverain du Ténare; mais, hélas! le fleuve Léthé ne coulait point aux lieux qu'allait habiter Iréna.

Le baron se livra au plus affreux désespoir : les heures, les jours, les mois s'écoulaient, et le sort d'Iréna demeurait inconnu. Herstall, dans l'univers, n'avait vu que sa fille, il ne lui restait plus rien dans l'univers; le cœur d'Iréna était le seul dont il ambitionnait la tendresse, et le cœur d'Iréna l'avait entièrement délaissé. Sur sa fille éblouissante d'attraits, il avait en quelque sorte fondé sa gloire, et sa fille égarée était devenue sa honte.

Le noble guerrier s'était retiré de la cour : au fond de sa retraite une lettre lui est adressée ; une main inconnue a tracé ces lignes : — « Herstall, la malheureuse » et repentante Iréna, de son lit de mort, » élève sa voix vers son père. Elle t'ap- » pelle : hâte-toi de te rendre à sa prière, » si tu veux recevoir les derniers sou- » pirs de la victime du perfide Charles. »

Herstall connaît enfin la demeure d'Iréna : il vole vers le vieux manoir, où seule et abandonnée elle expie ses égaremens. Il arrive, il aperçoit les tours de l'édifice féodal : il est au milieu de l'avenue... Les grilles du château s'ouvrent tout à coup ; un char funéraire sort de ses vastes cours, des chants sacrés font retentir les airs... Herstall ne devait point revoir sa fille infortunée.

Iréna était devenue mère ; son enfant, né dans les larmes, n'avait fait qu'entrouvrir et refermer les yeux. La même tombe ensevelit les deux victimes.

Herstall suivit le convoi funèbre. Il fit élever à sa fille un magnifique mausolée. Il fonda plusieurs hospices en son nom, distribua l'héritage entier d'Iréna aux malheureux de la province; et désirant terminer sa carrière loin des humains, pour pleurer en paix ses malheurs, il vint cacher son existence dans les solitudes de la Suisse.

Cependant l'apparition de l'hirondelle sous les vieilles arcades du monastère annonçait aux montagnards le retour de la saison des fleurs. Placée au milieu des rochers sauvages de l'Helvétie, comme l'oasis dans le désert, déjà la vallée d'Underlach exhalait de ses rians bocages et de ses prairies émaillées les tendres soupirs du printemps, les divins parfums de la nature. Des tourelles de l'abbaye, en un lointain bleuâtre, on apercevait les Alpes, dont les cimes, convertesde neige, s'élevaient en pyra-

mides bizarres, en aiguilles éblouissantes. Présentant à l'œil du voyageur leurs flancs nus, blancs et décharnés, ces pics menaçans semblent les gigantesques squelettes de la nature. A quelque distance, leurs croupes escarpées, leurs formes brusques et heurtées montrent à l'imagination trompée des perspectives de colonnades, de pilastres et de portiques. Ces rochers portent encore le sublime caractère de la création; ils s'offrent à travers la vapeur fantastique des airs comme les palais du temps, les obélisques du premier âge, et les temples de la nature.

Autour du hameau d'Underlach, quelques-unes de ces terribles montagnes se dessinent plus rapprochées. Une des routes qui descendent aux vallons serpente le long d'un effroyable rocher, que l'on croirait avoir été à demi renversé par quelque convulsion volcanique. Le sommet de ce pic est revêtu d'une neige

éternelle, brillante comme aux premiers jours du monde, et dont l'inaltérable blancheur ressort plus éclatante, placée au-dessus des prés fleuris, des bosquets embaumés, et des vertes forêts d'Underlach.

Un torrent impétueux roule au milieu de la vallée, que de sombres sapins et des bois druïdiques environnent de leurs ceintures mystérieuses. Les rochers au travers desquels ce torrent s'est ouvert un passage, jettent au-dessus de l'abîme des pampres entrelacés, que le printemps vient de refleurir. De ces voûtes agrestes l'onde s'échappe en bouillonnant, et plus loin, calme et limpide, vers la pelouse du monastère, promène son cristal argenté.

Déjà Flore, en son char embaumé traîné par les zéphirs, a, de son urne virginale, versé ses dons célestes sur l'Helvétie. Philomèle, au doux murmure des cascades, marie ses accords mélodieux.

Heureux destin de la nature! le printemps lui rend la vie et la gaieté : l'arbre centenaire se ranime au souffle vivifiant de la saison des amours : la plante languissante renaît avec l'aurore; la création entière célèbre le retour des beaux jours. O homme! roi du monde par la pensée, mais souvent victime de tes priviléges; accablé par les souffrances, ou égaré par les plaisirs; glacé par les années, ou enivré par la jeunesse; toi seul dans la nature ne renais point avec l'aurore, ne revis point avec le printemps!

Plongée en de religieuses méditations, des fenêtres grillées de sa tourelle l'orpheline du monastère contemplait le riant paysage d'Underlach. Du côté du couchant, et vers le lac Morat, une haute montagne, couverte de forêts, fixe plus particulièrement son attention : — « Mère Ursule (dit Elodie à la vieille

» concierge du couvent), que les der-
» nières teintes du soleil sont brillantes,
» réfléchies sur cette immense roche! »
— « Vierge sainte! détournez-en vos
» regards ; cette roche est *le mont Sau-*
» *vage.* » — « Au milieu de ces bois
» épais, continue l'orpheline, nos mon-
» tagnards n'ont-ils point quelques cha-
» lets?.... » — « Des chalets sur *le mont*
» *Sauvage!* répète Ursule avec horreur;
» et qui oserait les y construire? qui
» oserait y fixer sa demeure? » Elodie
sourit. — « Cette forêt est donc bien ef-
» frayante! cette montagne est donc
» bien redoutée!....» — « C'est là qu'ha-
» bite le *Solitaire.* »

A cette dernière réponse, épouvantée du nom qu'elle a prononcé, la mère Ursule a tressailli. La nièce d'Herstall, craignant de l'affliger, n'ose la questionner davantage; et, d'un pas léger, descendant l'escalier de la tour, elle s'enfonce dans les bosquets du monastère.

— « Quel est donc ce solitaire du mont
» Sauvage, se répète Elodie? son nom
» seul imprime la terreur, et cependant
» la contrée entière retentit des bien-
» faits qu'il a répandus. »

En sa marche rapide elle a traversé le parc. Près d'un large fossé, séparant les jardins du monastère des prairies du hameau, sur un tertre fleuri, s'élève un pavillon rustique d'où l'œil domine la vallée. Là Elodie s'assied. Le ciel, légèrement semé de nuages pourprés, ne laissait luire que par intervalles les rayons du soleil couchant. Des lointaines montagnes la cime indécise commencait à se perdre dans les vapeurs de l'horizon. Quelques jeunes pâtres, réunis aux filles du vallon, dansaient en rond au milieu de la pelouse. La gaieté brille sur leurs traits comme l'amour dans leurs regards. Le chapeau des bergères est couronné de guirlandes printanières; et les longues tresses de leurs cheveux sont balancées par les

zéphirs. Telles folâtraient, aux doux accords de la flûte de Pan, les nymphes de l'Arcadie sur les douces rives du Ladon.

Tout à coup la voix sonore d'un montagnard fait entendre ces chants nouveaux :

« Vous qui connûtes les malheurs!
» Ah! si dans l'ombre du mystère,
» Une main a séché vos pleurs,
» Tombez aux pieds du *Solitaire!*
» Mais vous qui tremblez aux seuls noms
» De spectres, d'urne funéraire,
» Joyeux pâtres de ces vallons,
» Fuyez le mont du *Solitaire!* »

Pour écouter le chantre de la contrée, les montagnards ont un instant suspendu leurs danses légères. Les accords ont cessé. «*Fuyez le mont du Solitaire*», ont repris en chœur les jeunes nymphes d'Underlach; et, tandis que la ronde joyeuse attire autour de l'heureuse jeunesse les anciens de la solitude, au loin

l'écho répète : « Fuyez le mont du *Solitaire.* » Le chant villageois continue.

« Amans par le sort poursuivis !
» Ah ! si quelque Dieu tutélaire
» A l'autel vous a réunis,
» Tombez aux pieds du *Solitaire !*
» Mais vous qui soupçonnant les cœurs,
» Dans les puissances du mystère
» Ne voyez que crime et qu'horreurs,
» Vieillards.... fuyez le *Solitaire !* »

« *Vieillards, fuyez le Solitaire* », a repris la foule enjouée. Les danses continuent ; mais le ciel s'est rembruni ; les derniers rayons de l'astre du jour sont voilés par un nuage orageux ; et la vierge d'Underlach remarque, étonnée, que l'air joyeux chanté par le pâtre, et les paroles demi-sinistres de ses couplets ; les accords bruyans du montagnard, et le murmure plaintif du torrent ; la gaieté de la pelouse, et la tristesse de l'horizon ; tout est contrsate dans la vallée.

« O vous qu'un pouvoir inconnu
» Protégea sous l'humble chaumière,
» Malade à la santé rendu,
» Tombez aux pieds du *Solitaire !*
» Mais si le voile bienfaiteur
» Couvrait un monstre sanguinaire !...
» Si le serpent est sous la fleur !....
» Vierges, fuyez le *Solitaire !* »

« *Vierges, fuyez le Solitaire* », a repris le chœur villageois. Les ombres du soir commençaient à s'étendre sur la forêt : se tenant entrelacés, les jeunes habitans du hameau s'éloignent en continuant leurs danses légères. Déjà l'orpheline de l'abbaye ne distingue plus qu'à peine au fond de la prairie, et à travers les arbres, le vêtement des montagnards. Les groupes de jeunes filles se dispersent et s'évanouissent non loin du torrent, comme les naïades de l'Etolie sur les bords de l'Achéloüs : leurs voix se perdent dans le vague des airs comme les souvenirs dans le cœur de l'homme.

Elodie n'entend plus que quelques

sons lointains, quelques accords fugitifs; mais son imagination frappée a retenu le refrain pastoral; et les zéphirs nocturnes semblent porter sans cesse à son oreille ces derniers mots du chant montagnard, *Vierges, fuyez le Solitaire!*

Le baron d'Herstall s'avance vers sa nièce, il est suivi du père Anselme, prêtre révéré, digne ministre des autels, vieux pasteur du hameau d'Underlach. Retirée de sa profonde rêverie par l'approche de son père adoptif, l'orpheline a reporté ses pas au monastère. — « Vénérable Anselme, dit-elle, après quelques » momens de silence, avez-vous vu jamais le Solitaire du mont Sauvage? » — « Une seule fois, répond le prêtre » étonné de la question. » — « Est-ce un » vieillard? reprend la jeune fille. » — « Ses traits me sont encore inconnus.

« Un soir je revenais d'Avanches, » poursuit Anselme, et je côtoyais le

» lac Morat : un vent glacé du nord
» soufflait sur la rive déserte ; de som-
» bres nuées voilaient les astres de la
» nuit ; et la neige, couvrant de ses
» nappes blanches la plaine et les ro-
» chers, semblait seule éclairer la na-
» ture. Soudain j'aperçois une barque
» qui cherchait à traverser le lac agité
» par les vents, et couvert de glaçons.
» Un pêcheur, une jeune femme, un
» faible enfant, remplissaient la trem-
» blante nacelle. A force de rames, déjà
» la petite embarcation touchait au ri-
» vage.... lorsque, poussée par un coup
» de vent contre un rocher, la barque
» brisée s'enfonce sous les glaces. Je
» jette un cri d'effroi.... Bientôt le pê-
» cheur reparaît à la surface des eaux,
» soulevant la jeune femme qu'il a sau-
» vée. Ils atteignent le rivage. Le pêcheur
» accablé y perd l'usage de ses sens ;
» mais sa compagne tombe à genoux,
» et ce cri déchirant s'échappe de ses

» lèvres : *Mon enfant!.... mon en-*
» *fant!...*

» A l'instant même un inconnu d'une
» taille majestueuse apparaît au bord du
» lac. Jetant le manteau noir qui l'enve-
» loppait, il s'élance au milieu des ondes.
» A travers les glaces, il s'ouvre un pas-
» sage, atteint le roc contre lequel se
» brisa la nacelle, plonge, disparaît
» quelques momens....., puis, nageant
» d'une main, et de l'autre tenant la
» faible créature arrachée aux gouffres
» du lac, s'élève, comme le dieu des
» eaux, sur un des rochers de la plage.

» La tendre mère est à ses pieds. Bai-
» gnée de larmes, elle embrasse ses ge-
» noux. Elle réchauffe contre son sein
» le pauvre enfant inanimé. Je vole vers
» eux : l'étranger m'aperçoit, il se recou-
» vre aussitôt de son manteau noir. » —
« Je vous recommande ces infortunés,
» me dit-il, achevez mon ouvrage ; » et
l'homme étonnant a disparu.

» A peu de distance était la chaumière
» du pêcheur. Le malheureux a rouvert
» ses yeux à la lumière. Chancelant en-
» core, il se relève : la jeune femme sou-
» tient les pas de son époux ; je porte
» l'enfant dans mes bras ; nous parve-
» nons ainsi jusqu'au toit rustique ; là
» déjà, par une main bienfaisante, un
» grand feu venait d'être allumé. Les
» membres glacés du couple expirant se
» raniment au foyer sauveur. L'enfant
» revient à la vie ; et je remarque, en
» me séparant de l'intéressante famille,
» qu'une bourse pleine d'or a été laissée
» sur la table de la cabane par l'invi-
» sible puissance, par l'inconnu du mont
» Sauvage. »

Tout entière au récit d'Anselme, Elodie avait tour à tour versé des larmes de terreur et d'attendrissement. — « Et vous
» ne vîtes point, dit-elle, les traits de
« ce généreux étranger? » — « Non, je

» ne pus l'approcher. La nuit était som-
» bre ; je n'entendis que sa voix. » —
» Et comment l'avez-vous pu reconnaî-
» tre pour le solitaire ? » — « Au por-
» trait que m'en ont tracé les monta-
» gnards, à la majesté de sa taille, à sa
» conduite mystérieuse, à son courage
» remarquable, à sa bienfaisance re-
» nommée. »

Herstall s'approchant alors de son ami. — « Vous n'avez point cherché, dit-il,
» à revoir cet homme singulier ? » — « Je
» l'aurais en vain essayé. Le Solitaire se
» dérobe à tous les regards, évite tous les
» entretiens, échappe à toutes les recher-
» ches, et ne se laisse entrevoir, de loin à
» loin, que par les malheureux qu'il vient
» secourir. Son visage est encore à peine
» connu des habitans de nos contrées.
» Sous mille costumes différens, sous
» mille forme diverses, il s'est montré,
» dit-on, à la vallée ; et le peuple, épris
» du merveilleux, ne le voyant point où

» il devrait le trouver, le cherche où il
» ne saurait être vu. De là les récits in-
» concevables des montagnards. L'un
» prétend l'avoir reconnu le soir traver-
» sant le lac; il marchait d'un pied ferme,
» sur les eaux, comme l'Apôtre à la voix
» du Seigneur. Un autre l'a vu s'élancer
» d'un rocher dans le torrent, sous la
» forme d'un cygne, tel que le roi des
» Liguriens au mausolée de Phaéton.
» Celle-ci, au lit de mort, prenant de sa
» main la boisson qui lui rendit la vie,
» assure qu'il lui apparut le front cou-
» ronné d'un cercle de lumière, comme
» l'Ange du mont Calvaire annonçant
» la résurrection. Celle-là, sauvée de la
» misère par ses dons généreux, pré-
» tend, au milieu d'un orage, l'avoir vu
» planer dans les airs, sur un char en-
» flammé, comme Elie aux bords du
» Jourdain. Enfin, objet d'amour, de
» terreur et d'admiration, sujet de tous
» les entretiens, le Solitaire du mont

» Sauvage est l'esprit du mystère, le » héros de la bienfaisance, et l'homme » des merveilles. »

— « L'étrange portrait! s'écrie Herstall. Mais vous, Anselme, que pensez-» vous du Solitaire? » — « Je n'ose en-» core le juger; ses actions annoncent » une âme magnanime; et, cependant, » malgré moi, je le redoute... Il est de » grands scélérats qui ressemblent à de » grands hommes. »

— « Un scélérat!... dit Elodie, ef-» frayée; lui! vous le croiriez!... » — « Non, je rejette même avec horreur » cette pensée; mais, pourquoi s'enve-» lopper des ombres du mystère? Pour-» quoi fuir le regard des hommes? Pour-» quoi ne se plaire, comme les monstres » sauvages, qu'au milieu des antres, des » rochers, et des forêts? Pourquoi ren-» dre inaccessibles les approches de sa » demeure par des apparitions et des ef-» fets magiques, dont le vulgaire crédule

» s'épouvante? Ma fille, ce n'est point
» ainsi, selon moi, que l'homme pur se
» trace une route dans la vie. La vertu
» marche sans voiles, le mystère n'est
» point fait pour elle. Le mortel sans
» reproche aime à laisser lire dans son
» cœur; il ne craint point la lumière; il
» ne hait ni ne fuit ses semblables. Mal-
» heur à l'homme qui, redoutant l'hom-
» me, croit devoir entourer son exi-
» stence de ténèbres et de prestiges! »

— « Ne condamnons point encore le
» Solitaire, dit Herstall; peut-être le mal-
» heur seul l'aura rendu sauvage. Dé-
» trompé de toutes les illusions de la vie,
» peut-être ne trouve-t-il maintenant de
» charmes que dans la solitude; est-ce
» là un crime? est-ce même une erreur?
» Que de pieux solitaires ont enseveli
» leurs derniers jours dans de mysté-
» rieuses retraites, et dont l'âme fut ce-
» pendant toujours sans reproche! Hé-
» las! moi-même qui, long-temps, crus

» à des jours sereins au milieu des tourmentes de la vie; qui, sur les flots agités » rêvai le calme; qui poursuivis le fantôme » du bonheur au désert populeux du » monde civilisé; moi-même, victime » de l'infortune, sans le devoir sacré qui » m'attache à l'orpheline d'Underlach, » j'eusse été loin des humains cacher » une existence exempte de remords au » fond de quelque solitude inaccessible !

» L'inconnu de ces vallons ne hait » point ses semblables, puisque, compâtissant à leurs souffrances, il s'est » montré souvent leur sauveur : il ne les » fuit point, puisqu'il apparaît partout où » les accens de la douleur et du désespoir se font entendre. Pourquoi donc » soupçonner le crime où tout annonce » la vertu? »

— « Je puis me tromper, répond » Anselme; j'ai tort, j'aime à le croire; » je me condamne; et cependant il » m'est impossible de ne point redouter

» l'homme impénétrable qui ressemble » au gouffre ténébreux dont la sonde » cherche en vain le fond. » Il dit; et sous les murs de l'abbaye les deux amis se sont séparés.

Éloigné du monde, et tout entier à ses pieux devoirs, Anselme avait paisiblement coulé ses jours en Helvétie; un seul évènement avait troublé sa vie et déchiré son cœur. L'ami de son enfance, le prieur d'Underlach, fut massacré sous ses yeux par les soldats de Charles-le-Téméraire; et lui-même n'échappa que par miracle, à la fureur des Bourguignons.

Anselme possédait toutes les vertus évangéliques des pasteurs du premier âge, mais il y joignait l'intolérante sévérité des prêtres du quinzième siècle. En suivant l'impulsion de son cœur, Anselme se montrait toujours un apôtre indulgent; mais en suivant la ligne de

ses principes, Anselme était parfois un ministre fanatique. Il ressemblait habituellement au ruisseau paisible qui roule une onde bienfaisante; et cependant, tel qu'un volcan embrasé, saisi d'une inspiration soudaine, il pouvait, sur les mortels égarés, lancer les éclairs et la foudre. Doué d'une sensibilité profonde et d'un courage héroïque, prêt à se dévouer pour son prochain, il ne voyait aucun sacrifice, aucun effort impossible à la charité chrétienne. Simple, mais exalté; calme, mais enthousiaste; Anselme réunissait en lui seul deux hommes remarquables, deux natures opposées : ce Fénélon de la vallée aurait pu être un Samuel.

Elodie venait d'atteindre sa dix-huitième année. Elevée dans la solitude, simple, naïve et pure, elle avait ouï parler du monde, de ses plaisirs, de ses grandeurs, et de ses dangers, sans y atta-

cher aucune idée : le vallon d'Underlach était pour elle l'univers; il suffisait à ses desirs. Elle avait entendu vanter d'autres climats et d'autres terres, sans jamais souhaiter de les connaître. En effet, des tourelles de l'abbaye, étendant ses regards sur les sites enchanteurs de Morat, ou les élevant vers la voûte céleste, avait-elle besoin, pour admirer les ouvrages et la gloire du Seigneur, de parcourir le monde entier? Un seul point du globe suffit à l'admiration de toute une vie humaine, comme le seul nom de Dieu à toutes les pensées d'une âme religieuse.

Etrangère aux passions humaines, que son imagination avait peine à comprendre, Elodie ne pouvait croire aux puissances du mal; et cependant, plus tremblante que le faon timide à l'approche du chasseur, souvent agitée par de vagues terreurs, elle tressaillait au moindre bruit, et s'alarmait du plus léger évène-

ment. Faible comme le roseau du lac, elle avait besoin d'un ferme soutien, sur lequel elle pût appuyer sa pensée, vers lequel elle pût élever ses douces prières, auprès duquel elle pût réfugier son innocence.

Quoique habitués à la voir descendre dans le vallon, les montagnards, à son aspect, s'arrêtaient toujours saisis d'admiration. La suivant des yeux, à travers les arbres groupés autour de l'abbaye, ils avaient peine à se persuader que ses formes enchanteresses ne fussent point celles d'un esprit céleste apparu pour quelques jours au milieu d'eux. La beauté de l'orpheline, sa noblesse, ses grâces, leur paraissaient surnaturelles; et la vallée entière l'avait surnommée *la Colombe du Monastère*.

Fille du comte de Saint-Maur, destinée en naissant à posséder un jour une fortune immense, héritière d'un nom

illustre, Elodie avait tout perdu; mais, du moins, n'ayant rien connu des grandeurs de la terre, l'orpheline ignorait aussi les regrets.

Né dans les Etats de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, le comte de Saint-Maur avait guidé dans les camps les premiers pas du comte de Charolais, devenu depuis Charles-le-Téméraire. Louis XI, alors dauphin, fuyant le courroux paternel, s'était réfugié à la cour de Philippe, et s'était lié d'une amitié fraternelle avec le jeune fils de ce duc. Le comte de Saint-Maur, quoique beaucoup plus âgé que les deux princes, était le compagnon de leurs plaisirs, et ne les quittait que rarement; mais en des caractères aussi opposés que l'étaient ceux de Charles et de Louis, des sentimens d'affection ne pouvaient être durables.

Louis XI, profondément dissimulé, n'était jamais plus redoutabl eque lorsqu'il paraissait ne pouvoir être à crain-

dre. Plus des paroles d'amitié se pressaient sur ses lèvres, plus des pensées de haine se succédaient dans son cœur. Jaloux et perfide, il ne pardonnait ni la supériorité ni la puissance. Humilier la grandeur et relever la bassesse, fut constamment son système. Ambitieux, parjure et sanguinaire, il se jouait de tous les nobles sentimens, et ne croyait qu'à la perversité; superstitieux sans piété, il ne fût ni fils, ni père, ni époux, ni ami; et cependant il obtint le surnom de *Restaurateur de la Monarchie*. Serait-il donc vrai de dire qu'on peut avoir toutes les grandes qualités d'un roi, sans avoir aucune des vertus d'un chrétien!

Le jeune compagnon de Louis, Charles, au contraire, né généreux et sincère, ne laissait que trop lire au fond de son âme : il était enthousiaste et magnanime; mais se livrant sans réserve à la violence de ses passions, il annonçait,

dès son aurore, le guerrier fougueux, le prince indomptable que l'histoire devait surnommer *le Hardi, le Terrible*, et *le Téméraire*.

Bientôt la mort de Charles VII appelle au trône le dauphin : et déjà la guerre est déclarée entre la France et la Bourgogne. Suivi du comte de Saint-Maur, Charles marche à la tête des armées de son père, remporte une victoire célèbre à Montlhéry, est sur le point de faire Louis XI prisonnier, et déjà assiége Paris.

Le roi entame des négociations : le fameux traité de Conflans est signé par les deux princes, et le héros vainqueur est retourné dans ses Etats.

Philippe-le-Bon cessa de vivre. Charles, devenu duc de Bourgogne, s'abandonnant à l'impétuosité de son caractère, et se fiant à sa brillante valeur, ne mit plus alors de bornes à son ambition. Levant d'innombrables impôts pour

subvenir aux dépenses des armées qu'il mettait sur pied, semblable au roi d'Epire, il eût voulu subjuguer l'univers avant de se permettre le repos. Il avait réuni plusieurs Etats à la Bourgogne, il voulut y joindre la Lorraine. Ambitionnant l'Alsace, et comptant s'emparer de la Suisse, il se proposait d'étendre sa domination jusqu'en Allemagne, et de fonder un *royaume de Belgique* dont il forcerait l'empereur Maximilien lui-même à mettre la couronne sur sa tête.

Chargé de richesses, comblé d'honneurs, époux de la sœur du baron d'Herstall, et père d'Elodie, le comte de Saint-Maur n'avait jamais quitté son prince : aimé du peuple et de l'armée, jouissant à la cour de la plus haute considération, il osa s'opposer aux belliqueux projets de son souverain. Inquiet de l'agrandissement de la Bourgogne, Louis XI, par ses émissaires, avait déjà semé la division dans les troupes de

Charles, et l'esprit de révolte dans ses provinces. Le comte de Saint-Maur crut pouvoir se permettre auprès d'un héros, son ancien élève, quelques représentations sévères. Il lui fit envisager le danger de ses entreprises, et prédit les revers au conquérant : — « Mon prince, » dit le comte en achevant son discours, » appelé depuis long-temps à l'honneur » de commander vos armées, j'ai sou- » vent obtenu votre confiance ; j'ai tou- » jours mérité votre estime. Si mes con- » seils aujourd'hui ont pu vous offenser, » permettez-moi de me retirer de la » cour, je ne saurais rester où je ne puis » être utile. » — « Il suffit, répond brus- » quement le duc, retirez-vous. »

Dévoué à son jeune souverain, le comte de Saint-Maur affligé, s'éloigne en soupirant. Il traverse lentement la galerie royale. Charles le suivait des yeux : alors, joignant à d'héroïques ver-

tus une âme ardente et sensible, le duc de Bourgogne était loin encore d'être ce monstre qui plus tard devait, victime de ses propres fureurs, emporter au tombeau l'horreur de ses contemporains : Charles allait rappeler son ancien ami, lorsque, dans la cour du palais, un tumulte affreux se fait entendre. Une émeute venait d'éclater; et le peuple en armes se portait vers la résidence royale, en poussant des cris féroces. Le duc prête l'oreille, et parmi les vociférations de la multitude, il entend ce cri : — « Vive Saint-Maur! »

La garde du souverain cherchait à repousser les assaillans : un combat sanglant s'était engagé. Charles-le-Téméraire saisit son glaive, et suivi de quelques chevaliers, lui-même va fondre sur les rebelles. Saint-Maur se présente, et craignant pour les jours de son maître, veut l'arrêter. — « Traître, laissez-moi, » dit le prince furieux. » — « Vive Saint-

» Maur! » crie au loin la populace soulevée. Alors se retournant vers ses guerriers : — « Voilà, s'écrie Charles hors » de lui-même, voilà le chef de la ré- » volte; que son triomphe soit court! »

A l'instant, environné de toutes parts, Saint-Maur tombe baigné dans son sang; et la voix publique accusa le prince d'avoir lui-même immolé son ancien ami.

Charles est au milieu des combattans. Son aspect et sa valeur ont en un instant dissipé les rebelles. Tout tombe ou fuit devant son glaive; et déjà les chefs du complot sont prisonniers.

Rentré vainqueur dans son royal séjour, le prince jouissait de son triomphe, lorsque tout à coup le cadavre de Saint-Maur, traîné hors du palais, vient se montrer à ses regards, et le fait tressaillir. Hélas! la journée du héros parut aussi celle de l'assassin.

Un crime toujours commande un au-

tre crime. Le duc de Bourgogne déclare le comte de Saint-Maur coupable de haute trahison : — « On l'a frappé, dit-il, » au moment où il allait se mettre à la » tête des révoltés qui l'appelaient ; et » l'État a été délivré de son plus cruel » ennemi. »

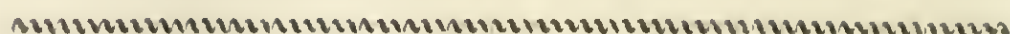
Le corps sanglant du prétendu chef des rebelles est livré aux fureurs de la multitude. Un arrêt confisque au profit du souverain les biens immenses de la victime ; et la veuve de Saint-Maur s'enfuit dans les montagnes de l'Helvétie, n'emportant de toutes ses richesses que la pauvre orpheline d'Underlach.

Le baron d'Herstall demeurait alors sur les bords du lac Morat, et non loin du monastère dont il devait plus tard se rendre possesseur. La comtesse de Saint-Maur vint se jeter mourante entre les bras de son frère. Ses malheurs, sa fuite, ses souffrances, avaient épuisé

ses forces; et la mère d'Elodie fut bientôt aux portes du tombeau. — « Herstall,
» disait l'infortunée peu de jours avant
» sa mort, je vous recommande ma fille;
» que jamais, s'il est possible, elle ne
» quitte cette paisible vallée! qu'elle
» ignore ce que sont les grandeurs de
» la vie, et ce qu'elles coûtent à leurs
» possesseurs! Si je fusse née sous la
» hutte du montagnard, comme l'eau du
» torrent j'aurais pu être troublée par
» quelque orage, mais la tourmente pas-
» sée, je réfléchirais encore l'azur des
» jours sereins. O mon frère! qu'Elodie
» soit élevée par vous dans toute la sim-
» plicité des mœurs du premier âge; ne
» lui parlez des princes et des cours
» que comme de ces écueils de l'Océan,
» dont ne doivent approcher que les
» hardis navigateurs. »

La mère d'Elodie fut ensevelie dans le caveau de la chapelle du monastère;

et son dernier vœu fut exaucé. Le baron d'Herstall, accablé lui-même par le malheur, pour jamais renonçant au monde, voua son existence entière à l'orpheline abandonnée.



LIVRE II.

A l'heure du repas matinal, dans une des vieilles salles de l'abbaye, Elodie, Anselme et le baron d'Herstall venaient de se réunir. — « Mon père (dit tout » à coup la fille de Saint-Maur s'adres- » sant au pasteur d'Underlach), non » loin du lac Morat s'élève un rocher » dont les habitans de ces contrées » n'osent approcher. Au Pic Terrible, » depuis plusieurs siècles, disent-ils, ap- » paraît *le fantôme sanglant.* D'où pro- » viennent ces terreurs populaires? que » penser des récits de la vallée? quel

» est ce fantôme? » — « Si vous aviez » parcouru la Suisse, répond Anselme, » vous ne m'interrogeriez point sur les » superstitions qui vous étonnent. Cha- » que village de nos montagnes a sa » merveille. Ici, c'est un fantôme qui se » montre vêtu d'un robe écarlate; à » Valengin, c'est une fontaine d'où jaillit » un serpent de feu; à Bevaix, c'est un » vieux saule qui rend des oracles; à » Verrières, c'est une tour isolée qui » marche par intervalles; à Merligen, » c'est une noire citerne qu'habite une » blanche fée; à Grindelwald, c'est une » colonne qui, pendant quelques minu- » tes, se change en cascade lorsqu'une » vierge du canton meurt au sixième » jour de la lune. Enfin, au siècle où » nous vivons, il n'est pas un hameau de » l'Helvétie qui n'ait son apparition et ses » enchanteurs.

» L'homme, esquisse imparfaite, image » effacée de la Divinité, primitivement

4..

» fait pour un séjour merveilleux, mais
» jeté depuis sa chute sur une terre d'exil
» et de passage, semble y conserver l'i-
» dée confuse de sa destination pre-
» mière : il porte en lui le besoin vague
» et mystérieux des choses surnaturel-
» les. Créé pour des demeures immor-
» telles, inquiet de cette vie, et comme
» déplacé dans ce monde, il se montre
» avide de tout ce qui l'arrache à sa triste
» réalité. Anticipant les prodiges d'une au-
» tre existence, il soupire constamment
» après quelque merveille sur ce globe
» où la première est lui-même, où la plus
» étonnante est sa pensée.

» Aucun montagnard n'a vu *le fan-*
» *tôme sanglant*, mais de vieilles tradi-
» tions en ont consacré l'apparition; de-
» puis des siècles les pères en ont effrayé
» leurs enfans qui croiraient se rendre
» coupables d'une sorte d'impiété, s'ils ne
» les transmettaient pas à leurs descen-
» dans comme ils les ont reçues de leurs

» ancêtres. Ils craindraient d'outrager la
» mémoire de leurs aïeux en doutant un
» instant de la vérité de leurs récits. Ainsi
» se propagent les erreurs parmi nous, er-
» reurs qui, dans les campagnes, ont sou-
» vent leur utilité. Les superstitions par-
» fois entretiennent le peuple dans une
» sainte terreur du crime; elles dirigent
» ses pensées vers l'Eternel; elles lui par-
» lent d'une autre vie; elles lui comman-
» dent la prière; et, pour le sauver des
» puissances du mal, l'entraînent à l'au-
» tel aux pieds du divin protecteur de
» la faiblesse humaine.

» Que de fois une croix rustique, un
» rosaire mystérieux, un rameau con-
» sacré, une image miraculeuse, ont
» porté la joie, l'espoir et la confiance
» sous l'indigente chaumière! Le villa-
» geois malheureux a besoin de s'en-
» tourer de défenseurs et de consola-
» tions. Plus ses coutumes, ses mœurs,
» ses illusions mêmes détachent ses pen-

» sées du triste servage de la vie pour les
» élever aux régions surnaturelles, moins
» ses chaînes lui paraissent pesantes.

» Souvent les erreurs tiennent aux
» vérités : pour en arrêter le cours il en
» faut attaquer le principe, comme pour
» dessécher le ruisseau, il faut en tarir
» la source : alors la matière remplace
» l'âme, l'abstraction le sentiment, et le
» syllogisme les enchantemens. L'hom-
» me n'est plus qu'un proscrit foudroyé,
» tombé sur un désert aride. Herstall,
» croyez-moi, parmi les humains, au
» milieu des ténèbres de l'existence, la
» lumière philosophique est un phare de
» mort qui n'éclaire que le chaos. »

En prononçant ces mots, Anselme s'était levé ; et portant ses regards du côté du lac Morat : — « Vers l'Orient,
» dit-il, est le rocher où se montre le
» prétendu fantôme : hélas! il fut témoin
» d'un horrible spectacle. C'est sur ce pic
» fatal que le duc de Bourgogne com-

» manda le meurtre de tous les religieux » de ce monastère; c'est du sommet » de cette roche que roulèrent au fond » du torrent les têtes des victimes de sa » barbarie. Jour effroyable! je crois voir » encore le malheureux prieur d'Under- » lach, l'ami de ma jeunesse, arraché des » autels par les satellites d'un monstre, » et traîné au supplice en martyr rési- » gné.... O ma fille! puissent les princes » de la terre n'approcher jamais de nos » vallons écartés! »

Après un assez long silence : — « J'ai » ouï raconter, dit Herstall, que depuis » l'affreux pillage de l'abbaye, *le fantôme* » *sanglant* avait apparu sur le pic aux » montagnards, et que tous, ils avaient » reconnu les traits du prieur d'Under- » lach.... Mais trève de superstitions : la » matinée est belle; venez, mon digne » ami, allons encore une fois jouir des » beaux jours du printemps; pour nous » cette saison sera peut-être la dernière. »

Descendue dans les jardins du prieuré, Elodie, s'éloignant des deux vieillards, s'enfonce sous les bosquets chéris de son enfance. Parvenue au tertre élevé d'où la veille elle avait prêté l'oreille aux chants des montagnards, elle s'arrête : elle croit apercevoir sur le sable l'empreinte de pas étrangers. Elle entre dans le pavillon : une corbeille oubliée par elle y est demeurée; mais une main inconnue en a dérobé un ruban bleu qui lui servait de ceinture. Etonnée, la vierge d'Underlach s'assied sous le toit rustique, et demeure un moment immobile et pensive. Tout à coup elle se lève précipitamment, saisie d'une vague terreur. Son imagination, frappée depuis quelques jours par des récits extraordinaires, a jeté des teintes inaccoutumées sur les objets qui l'environnent. A travers l'épais vitrage de la fenêtre du pavillon, un manteau noir lui a paru se glisser sous le feuillage : elle a cru entendre une sorte

de plainte échappée du bosquet voisin ; il lui semble qu'un redoutable regard s'est fixé sur elle : elle a fui vers le monastère ; et sa course aérienne est celle d'un nuage léger poussé par les brises du soir.

Pendant quelques jours l'orpheline n'osa s'éloigner de son vénérable protecteur : elle ne se rendit point au pavillon. Dans les jardins de l'abbaye, elle craignait de demeurer seule ; la perte du ruban bleu revenait sans cesse à sa pensée. Cependant, par degrés, surmontant ses craintes chimériques et ses sombres rêveries, Elodie reprit sa gaieté, cessa de s'occuper d'ombres et de fantômes, et finit même par ne plus faire de questions sur le Solitaire du mont Sauvage.

Ses jours uniformes coulaient en paix : rose printanière que n'avait point encore frappée le souffle brûlant des orages, Elodie s'avançait confiante dans

la vie, comme l'alouette matinale s'élance dans les champs d'azur d'un ciel serein. Une seule inquiétude troublait son existence : Herstall, son seul guide, son seul soutien, son seul ami, miné par de longues souffrances, semblait descendre vers la tombe.

La cloche sainte venait d'appeler aux prières du soir les fidèles de la vallée. Déjà la chapelle du prieuré, seule église du hameau, rassemblait les villageois revenus de leurs travaux; Elodie est sous la voûte sacrée; et ses ardentes prières demandent à l'Etre-Suprême la conservation de son père adoptif. Les ombres du soir couvraient le monastère; le chant du prêtre, le cantique des montagnards et les douces voix de l'enfance s'élevant en chœur aux dômes éternels, avaient plongé l'âme d'Elodie dans une pieuse et sainte tristesse. Tout à coup un gémissement sourd, poussé à peu de distance

d'elle, vient l'arracher à ses méditations religieuses. A la faible clarté perçant les vieux vitraux de la chapelle latérale où elle s'était retirée, elle aperçoit auprès d'une des arcades de la nef, un étranger enveloppé du long vêtement des missionnaires, et prosterné sur le parvis sacré. Il prie avec ferveur, et de son sein est parti l'accent plaintif dont l'orpheline fut troublée.

Tous les habitans d'Underlach sont connus d'Elodie; Anselme est le seul prêtre de la contrée : l'étranger ne peut donc être qu'un pieux voyageur visitant l'église du vallon. La nièce d'Herstall l'observe attentivement : ses traits lui sont cachés; sa tête est appuyée contre une colonne: et son corps, immobile en ce moment, semble aussi inanimé que le marbre qui le soutient.

L'office du soir est achevé : un silence profond succède aux hymnes

saintes. La foule lentement s'écoule sous le portique ; et l'ange de la prière a repris son vol vers le trône immortel. Elodie jette un dernier regard vers l'inconnu resté sous l'arcade déserte ; puis, par un passage souterrain, communiquant à une galerie attenant aux jardins du cloître, elle s'éloigne de l'église.

Elle est au pied des degrés du passage, et traverse la sombre galerie, ancien réfectoire du monastère. Derrière elle, un bruit léger s'est fait entendre : quelqu'un suit ses pas. Sous ces voûtes solitaires, une figure colossale se dessine dans l'ombre, et s'avance vers elle. La craintive Elodie reconnaît le religieux de la chapelle ; il est seul : son aspect n'a rien d'alarmant. Sa taille élevée est imposante ; son maintien calme est majestueux ; la beauté de sa personne, la noblesse de sa démarche, tout annonce en lui la supériorité, tout révèle en lui le grand homme.

Le premier mouvement de l'orpheline avait été de fuir; et cependant elle est demeurée immobile. Aux dernières clartés du jour, elle cherche à distinguer les traits de l'étranger. Il s'approche, et de dessous ses vêtemens tirant une ceinture bleue, la remet silencieusement à la jeune fille de l'abbaye. O surprise! c'est le ruban dérobé sous le pavillon. Interdite et confuse, Elodie lève un œil timide sur l'étranger, que déjà son imagination lui représente comme un génie surnaturel. Tremblante, elle attend.... sans pouvoir s'expliquer quelle étrange puissance enchaîne ses pas, glace sa voix, commande à sa pensée.

— « Fille d'Underlach, dit enfin l'in-
» connu, pardonnez à l'homme de l'ad-
» versité qui, peu maître des mouvemens
» de son cœur, crut qu'un ruban qu'avait
» porté l'innocence pouvait, en talisman
» céleste, purifier sa sombre demeure,
» et rendre le repos à son âme. »

Il s'interrompt : sa voix est sombre et concentrée ; puis il reprend : — « L'in-
» sensé a reconnu son erreur, et je viens
» réparer ses torts. Le talisman qu'il
» crut sauveur, loin de guérir les plaies
» de son âme, n'y a porté que de nou-
» veaux poisons ; et, comme une flamme
» vengeresse, n'a fait qu'irriter ses
» blessures. Il est une justice éter-
» nelle... Reprenez la fatale ceinture....
» le malheureux n'était point digne de
» la posséder... la voici. Quelquefois,
» ange de la vallée, lorsqu'à votre vue
» elle s'offrira, plaignez le coupable qui
» vous l'avait ravie. »

En ce moment, un faible rayon de lumière vient éclairer le visage de l'inconnu. Ses beaux yeux noirs n'étaient plus fixés sur elle : son regard était levé vers le ciel, et ce regard ne devait jamais s'effacer du souvenir de l'orpheline. Tout ce que le malheur a de plus déchirant, tout ce que la résigna-

tion a de plus noble, tout ce que l'âme a de plus expressif, tout ce que la pensée a de plus éloquent, était renfermé dans ce regard sublime. Malgré l'obscurité de la galerie, Elodie a pu remarquer la beauté mâle des traits de cet homme extraordinaire. Elle le regarde, l'admire, et tressaille... Ah ! ce frémissement involontaire était-il un pressentiment !

La fille de Saint-Maur ose enfin entr'ouvrir ses lèvres : — « Etranger, dit-» elle, je crois à la vérité de vos discours; » mais nommez-moi l'infortuné qui s'em-» para de ce ruban; je lui pardonne. » — » Vous lui pardonnez, a repris vivement » l'inconnu, il suffit; il le saura. » — « Il » le saura, répète Elodie; ce n'est donc » pas... » Elle allait ajouter *vous ;* mais ce mot expire sur ses lèvres.

Alors l'étranger entraîne doucement l'orpheline vers une des fenêtres de la galerie. Sa main est tremblante; il lui montre le ciel. — « Là, s'écrie-t-il, si le

» repentir ferme l'abîme, oui, là seule-
» ment, il pourra vous dire : Je vous
» aime ! »

Il dit; et quelque chose de sinistre a passé de ses lèvres dans son regard. Epouvantée de l'expression sauvage de ses accens, Elodie recule, et veut s'éloigner.
— « Noble orpheline, a-t-il ajouté, ne
» tremblez pas... que peut contre vous
» l'infortuné ! Foudroyé par la vengeance
» divine, il n'est plus pour lui de puis-
» sance. Voyez ces ombres qui couvrent
» la forêt, elles sont moins épaisses que
» celles qui couvrent sa destinée. »

Puis tout à coup avec transport, et comme égaré : — « Qu'ai-je dit ! reprend-
» il. Qui ? moi, vous engager à ne point
» le craindre ! moi vous rassurer ! Non :
» la nature entière, par ma voix, en ce
» moment vous crie : « Fuis-le, jeune
» fleur de la vallée, son haleine est con-
» tagieuse, sa présence annonce la
» mort ! »

— « Laissez-moi, dit Elodie, cherchant
» à fuir, et demeurant immobile d'effroi,
» laissez-moi... je ne puis vous compren-
» dre. »

Revenu à lui-même, et d'un ton plus calme : — « Je ne vous retiens point,
» répond l'homme inexplicable, rien ici
» n'arrête vos pas. Colombe du monas-
» tère ! non, ce n'est point à ton oreille
» que les brises de la nuit portent jamais
» de ces voix plaintives qui glacent les
» mouvemens. Adieu ; prie !... Loin de
» moi la pensée de jamais te dire :
» aime ! »

En prononçant ce dernier mot, il fuit précipitamment. Comme débarrassée d'un poids énorme, la nièce d'Herstall aussitôt recouvre l'usage de ses sens : elle traverse avec rapidité la galerie, les jardins et la cour de l'abbaye ; puis, remontant l'escalier de sa tourelle, encore alarmée, elle se réfugie au fond de sa cellule.

Un vent impétueux venait de s'élever, et sifflait avec fureur sous les arches extérieures du cloître. La pluie commençait à tomber par torrens, et le vieux monastère semblait ébranlé par l'ouragan. La fenêtre de l'orpheline, poussée par la tourmente, s'ouvre avec fracas; et la fille de Saint-Maur contemple, saisie d'effroi, la voûte éternelle traversée en tous sens par d'épaisses nuées, et les cieux menaçant la terre. Hélas! en ce moment le désordre de ses pensées égalait celui de la nature : inattentive au mugissement des vents déchaînés se disputant la vallée, s'apercevant à peine que l'eau battait avec violence contre sa croisée enfoncée, et coulait jusqu'à ses pieds, la vierge d'Underlach ne songeait qu'au mystérieux inconnu de la chapelle. Son étonnante beauté, ses discours égarés, sa voix touchante, et surtout son regard sublime, occupaient constamment sa pensée. Quelquefois, se croyant abusée

par un songe bizarre, elle cherchait à douter de la réalité des évènemens de la soirée; mais sa main tenait encore la ceinture bleue rendue dans la galerie. Comment révoquer en doute la scène nocturne dont les moindres détails étaient présens à son imagination !

S'élançant à la fenêtre brisée par l'ouragan, et levant ses yeux au ciel : — « *Là*, s'écrie l'orpheline, *si le repentir* » *ferme l'abîme, là seulement il pourra* » *me dire : Je vous aime!* O mon Dieu ! » continue la vierge tremblante, que me » prépare la destinée ! Pourquoi ce bou- » leversement subit de tout mon être » pour quelques mots inexplicables sor- » tis de la bouche d'un inconnu ?... Se- » rait-ce un affreux présage ! Mais avec » quel tendre accent il a prononcé : *Je* » *vous aime!* Ah ! le coupable pour le- » quel il implorait mon pardon, c'est lui, » ce ne peut être que lui; en parlant » d'un autre, eût-il été aussi expressif,

» aussi touchant !... Pourquoi donc tout
» à coup ce langage sinistre ? pourquoi
» ces accens du remords et du désespoir ?
» pourquoi cet effrayant délire ? Serait-
» ce une puissance du mal apparue au
» milieu des ténèbres ?... Mais ce regard
» divin !... La vertu suppliante et mal-
» heureuse n'en peut élever au ciel un
» plus religieux, un plus sublime. Dieu
» puissant ! éclairez ma faiblesse, ayez
» pitié de l'innocence. »

Les vents s'apaisaient ; Elodie, pâle et tremblante, descend auprès d'Herstall. Le vieillard remarque sans étonnement son trouble : il l'attribue à la frayeur que peut lui avoir causée l'ouragan : mais jamais l'orpheline ne déroba la moindre de ses pensées à son vénérable protecteur. La dissimulation est étrangère à son âme : elle lui raconte naïvement ses frayeurs au pavillon, la disparition de son ruban, et la scène de la galerie.

— « Et c'est la première fois, dit Herstall, que cet étranger s'est offert à vos » regards? » — « Mon père, répond la » jeune fille, depuis quelques semaines, » j'ai cru remarquer que dans les jardins » du prieuré, mes pas étaient constamment suivis par quelque être invisible » et mystérieux. D'étranges bruits autour de moi, des sons inattendus, troublaient mes promenades habituelles; et » souvent, saisie d'un effroi secret, j'ai » craint de m'éloigner du monastère. » N'attribuant cependant mes alarmes » qu'à la faiblesse de mon imagination, » jusqu'à ce jour je n'ai osé vous en faire » l'aveu. » — « Mais ce personnage extraordinaire, qui peut-il être?... se répétait Herstall. Tous les habitans de » la contrée me sont connus : aucun ne » ressemble à l'étrange portrait... » Le vieillard s'interrompt, puis soudain il s'écrie : — « A moins que ce ne soit.... » — « Qui? reprend l'orpheline, se le-

vant inquiète, et s'approchant d'Herstall. » — « Le Solitaire du mont Sau» vage. »

A ce nom un frisson involontaire a parcouru tous les membres d'Elodie : elle retombe sur son fauteuil, et demeure quelques instans immobile et muette.

La porte s'ouvre, et le père Anselme s'approche du couple silencieux. — « Un » grand malheur vient d'épouvanter le » hameau, dit le respectable pasteur. » Pendant que l'ouragan dévastateur tra» versait la vallée, la chaumière de la » vieille Marceline, située au pied de la » montagne d'Underlach, renversée par » une avalanche, a été précipitée au fond » du torrent; et ses débris mêmes ont » déjà disparu, entraînés par l'onde im» pétueuse. » — « Et qu'est devenue » Marceline? s'écrie Elodie. » — « Per» sonne n'a péri, continue Anselme. » J'ignore les détails de l'affreuse cata-

» strophe que la nuit couvre encore de
» ses voiles. La tempête a ravagé nos
» contrées : la pauvre Marceline a perdu
» le peu de bien qu'elle possédait, et la
» plus cruelle indigence menace ses der-
» niers jours. » — « Ah! que n'ai-je la for-
» tune de mes pères! dit à voix basse l'or-
» pheline. » — Demain, reprend Herstall,
» demain, mon cher Anselme, nous
» irons consoler Marceline. »

Depuis long-temps Marceline était venue habiter la vallée d'Underlach. En quel pays était-elle née? qui l'avait élevée? où avait-elle passé sa jeunesse? jamais personne n'avait pu le découvrir. De grands malheurs l'avaient accablée, dit-on; mais Marceline, pour qui les souvenirs étaient déchirans, évitait avec soin tout sujet d'entretien qui pouvait lui rappeler ses infortunes.

Son éducation, sans doute, avait été soignée, car son langage était pur, et re-

marquable par son énergie. Son costume était celui des villageoises ; ses manières étaient simples ; et cependant rien n'était plus recherché que ses expressions, plus exalté que ses sentimens, plus enthousiaste que ses discours : objet d'étonnement et d'admiration, elle était l'oracle de la vallée. Les montagnards venaient la consulter : ravis ils l'écoutaient ; religieusement ils suivaient ses avis ; et, semblable à la sibylle des Bructères, Marceline était la prophétesse d'Underlach.

Aux premiers rayons du jour, Elodie est descendue de sa cellule : le sommeil n'avait pu fermer sa paupière ; le repos a fui de son âme. Cependant l'idée de pouvoir porter quelques consolations au malheur, vient la distraire de ses sombres rêveries. Accompagnée d'Herstall et d'Anselme, elle dirige ses pas vers l'ancienne demeure de Marceline, et

déjà se sent moins oppressée. L'air pur du matin, le lever de l'aurore, la douce odeur des fleurs de la prairie, la voix du chantre des forêts, tout sourit à sa jeune imagination... Et bientôt la douleur a passé de dessus son âme, comme la tempête de la veille de dessus le ciel de la vallée.

Mais, non loin du séjour de Marceline, quel désolant spectacle a frappé les regards des habitans du prieuré! quels horribles désastres a causés l'ouragan! Des rocs brisés, des chênes déracinés ont roulé du haut de la montagne d'Underlach jusqu'au fond du torrent : ils ont comblé l'ancien abîme; et ses ondes impétueuses se frayant une autre route, ont ravagé les prairies voisines. La terre végétale est recouverte d'un sable aride : de nouveaux ravins creusent la vallée; et plusieurs familles ruinées par cette calamité inattendue, pleurent leurs récoltes perdues au milieu des débris épars de leurs toits renversés.

Sur des ponts jetés avec peine et à la hâte à travers les prés dévastés, qu'en tous sens coupent encore de nombreux ruisseaux, Herstall, Anselme et l'orpheline parviennent au rivage désert où fut la chaumière de Marceline : elle avait été bâtie au-dessus du torrent. Une masse énorme de terre et de rochers, détachée des flancs de la montagne, a emporté le bâtiment rustique : ses fondemens mêmes ont disparu. A la place de la cabane s'offre maintenant un vaste gouffre, au fond duquel bouillonne une onde sulfureuse, et d'où partent de sourds gémissemens. L'ange de la destruction semble élever sa voix des profondeurs de cet abîme.

Au bord du nouveau torrent, la vierge d'Underlach aperçoit Marceline ; elle vole à elle : et partageant la douleur que doit lui causer ce funeste spectacle, les yeux baignés de larmes, elle veut lui parler de son malheur. — « Aimable en-» fant, interrompt Marceline, ne pleurez

» point ; mon infortune est déjà plus que » réparée. La foudre a frappé le vallon, » mais l'astre réparateur luit sur la mon- » tagne.

» Voyez ! poursuit-elle, ouvrant un » sac rempli de pièces d'or : voilà de quoi » rebâtir trois chaumières comme celle » que j'ai perdue. » — « Oh ! bonne mère, » s'écrie Elodie transportée de joie, le » Ciel est juste, vos derniers jours se- » ront heureux : mais quelle main bien- » faisante vous a si promptement secou- » rue ? » — « Quoi ! s'écrie Marceline avec » enthousiasme, quoi ! noble fille du » monastère, vous demandez encore » quelle main secourable s'étend sur les » infortunés de nos cantons ! Tenez, » non loin de nous, voyez ce mont élevé » qu'entoure une forêt épaisse... Eh » bien ! c'est de là que se manifeste aux » hommes le génie de la bienfaisance ; » de là descend le *Solitaire.* »

— « Et vous l'avez vu ce matin ? dit vi-

» vement l'orpheline. » — « Ce matin ! re-
» prend Marceline : il ne s'est pas si long-
» temps fait attendre ; j'aurais pleuré toute
» la nuit : laisse-t-il souffrir une heure,
» lorsqu'il peut de suite accourir ! Cette
» nuit, après la chûte de l'avalanche, et la
» disparition de ma cabane, lorsque, sur
» la rive dévastée, je remplissais l'air de
» mes cris, l'esprit sauveur m'est apparu
» au milieu de la tempête. Je crois en-
» core le voir... là... au bord du torrent,
» contre ces noirs sapins. Sa démarche
» était calme et son front assuré : s'avan-
» çant au sein de la tourmente, c'était
» le rayon de l'espérance à travers la
» nuit du malheur. »

— « Homme incompréhensible ! dit
» Herstall. » — « Il était vêtu de noir,
» continue Marceline ; de longs vête-
» mens l'enveloppaient, mais la beauté
» de ses formes, les proportions de sa
» taille majestueuse se dessinaient par-
» faitement sous les replis de sa robe de

» missionnaire. » — « De sa robe de » missionnaire ! s'écrie Elodie en saisis- » sant le bras d'Herstall : ah ! vous aviez » raison... »

Troublée, et pourtant satisfaite, elle questionne encore Marceline sur son bienfaiteur. Ses vêtemens, sa démarche, son accent, son regard, Marceline a tout détaillé ; et la fille de Saint-Maur ne peut plus douter que l'inconnu de la chapelle ne soit le Solitaire du mont Sauvage.

Après avoir porté des secours et des consolations aux plus malheureux de la vallée, les deux vieillards reprennent la route de l'abbaye. Pensive et silencieuse, l'orpheline devance leurs pas ; elle se répète les paroles pleines d'enthousiasme de la vieille Marceline : — « Non, se » disait-elle ; le génie de la bienfaisance, » l'astre de la montagne, l'esprit sau- » veur, le Solitaire enfin, ne peut être » une puissance du mal. On lui reproche » son existence mystérieuse ! Mais Dieu

» lui-même n'est-il point tout mystère !
» On l'accuse de fuir la société des
» hommes! mais les plus saints mortels
» n'ont-ils point choisi pour demeure
» les déserts de la Thébaïde! Une âme
» contemplative et pieuse aime la soli-
» tude et le mystère. »

Depuis sa visite à la chaumière de Marceline, Elodie ne repoussait plus avec effroi de sa pensée le souvenir des évènemens de la galerie. Ses craintes d'être suivie dans ses promenades solitaires s'étaient entièrement dissipées; et lorsqu'au milieu des jardins du cloître quelque léger bruit se faisait entendre auprès d'elle, son trouble n'était plus celui de la terreur. Sans se rendre compte de son vague désir, plusieurs fois l'orpheline avait parcouru le parc avec l'espérance secrète de se voir observée; ses yeux cherchaient sur le sable l'empreinte de pas étrangers; et sa corbeille

un soir, presque volontairement, fut encore oubliée au pavillon. Vaine attente! aucun évènement ne venait plus troubler sa solitude; aucune apparition n'étonnait plus ses regards; nul être mystérieux n'errait autour d'elle sous l'épais feuillage des bosquets. Inquiète, affligée, la jeune fille, en soupirant, retournait à sa cellule; et s'interrogeant elle-même, regrettant ses frayeurs passées, elle ne pouvait comprendre ses nouveaux sentimens, ni s'expliquer ses nouvelles idées.

Une pensée occupait fortement son esprit : celui dont elle ne pouvait oublier l'entretien, l'avait abordée sous l'habit des religieux. Avait-il voué sa vie à l'Eternel? était-il enchaîné aux autels par des vœux sacrés? Tourmentée de ces réflexions, sans chercher à en connaître la cause, elle se rend au toit rustique qu'habite momentanément Marceline, auprès du monastère. Marceline aime

tant à parler du Solitaire! elle est si bien instruite des actions bienfaisantes par lesquelles il s'est fait connaître!.... elle est si occupée à tâcher de soulever les voiles mystérieux dont il s'enveloppe! — « Bonne Marceline, dit Elodie, » après lui avoir offert quelques petits » présens, et reçu ses remercîmens, » votre nouvelle chaumière sera-t-elle » bientôt achevée? depuis long-temps » on travaille à sa construction. » — » Dieu et le Solitaire en soient bénis, » répond la sibylle du hameau; avant » l'automne j'habiterai ma nouvelle de- » meure. » — « L'avez-vous rebâtie » dans la prairie? » — « Le ciel m'en » préserve! je l'ai placée sur une éléva- » tion, d'où je pourrai continuellement » porter mes yeux vers l'élu du mont » Sauvage : lui seul et l'Eternel auront » chaque jour, jusqu'à mon heure su- » prême, mes premières pensées, mes » premiers regards, mes premières priè-

» res. » — « Le Solitaire est sans doute » un ministre du Seigneur? dit alors la » jeune fille d'une voix mal assurée. » — « Non, répond Marceline. » Et une vive rougeur a coloré les joues de l'orpheline.

— « Vous en êtes certaine? ajoute » Elodie, dont le regard brillait d'un nou» vel éclat. » — « J'oserais l'assurer. S'il » s'était voué au service des autels, il » ne quitterait pas la robe des religieux; » et cependant, il ne s'est montré re» vêtu de cet habit qu'une seule fois. » Mon opinion va vous paraître étrange, » mais je ne crois point me tromper; le » Solitaire, que j'ai beaucoup observé, » est né plutôt pour la pourpre que pour » le cilice; et le casque du héros con» viendrait mieux à son front auguste » que le capuchon du missionnaire. »

— « La pourpre!... répète Elodie à » voix basse. » — « L'or ne manque pas » plus à ses mains généreuses que le

» courage à sa grande âme, poursuit
» Marceline. Non, je ne connais sur la
» terre que deux êtres au-dessus de l'hu-
» maine nature, et par leurs sentimens
» et par leur beauté; l'aigle du mont
» Sauvage et la colombe du monastère. »

A ces mots, confuse et troublée, la
vierge d'Underlach se lève. — « Bonne
» Marceline, dit-elle, je vous quitte : la
» nuit approche; je reviendrai. »

LIVRE III.

Les jours d'Elodie coulaient en paix ; ses occupations accoutumées ne laissaient point l'ennui pénétrer jusqu'à son âme. Depuis le funeste ouragan, aucun fâcheux évènement n'avait affligé le vallon ; et le Solitaire, devenu comme invisible, paraissait avoir abandonné la contrée.

Il est un âge heureux où les réflexions tristes ne font qu'effleurer l'imagination ; elles sont rarement sombres, même au sein du malheur. Elles ressemblent aux alcyons qui, courant avec rapidité sur les flots soulevés de la mer, au milieu

des nuits orageuses, n'étendent que des ailes blanches. Au printemps de la vie, la souffrance peut sans doute être douloureuse, mais jusque dans cette douleur perce encore la belle saison.

L'orpheline de l'abbaye, parvenue à dissiper les nuages de sa pensée, avait recouvré sa vivacité; l'étranger de la galerie commençait à s'effacer de son souvenir; et le calme était rétabli dans son cœur.

La nouvelle habitation de Marceline se construisait rapidement. Souvent Elodie allait la visiter; mais toujours avec soin elle évitait le sujet d'entretien qui seul charmait la reconnaissante protégée du Solitaire.

Le printemps, de son souffle créateur, avait rendu tout son éclat à la nature. Les dernières traces du ravage de la tourmente avaient disparu; et la vallée d'Underlach, étalant aux yeux du voyageur ses pompes agrestes et ses

trésors champêtres, semblait un vase de parfums. Comme la fauvette qu'inspire la vue d'un ciel serein, et dont les chants mélodieux ne se font entendre qu'au milieu des bosquets fleuris et sous des voûtes azurées, la vierge du monastère, éveillée par l'aurore, enthousiasmée des charmes du vallon, prend son luth, et non loin du prieuré, va joindre sa douce voix à celles des chantres du bocage.

Le ciel était pur et sans nuage ; les fleurs de la prairie avaient embaumé les airs ; et le silence de la paisible matinée n'était interrompu que par les accords du rossignol et le lointain murmure des cascades. Près du torrent d'Underlach Elodie s'arrête ; assise sur ses bords romantiques, elle marie les sons aériens de son luth au doux frémissement des eaux courant sur un lit de cailloux. Au-dessus du torrent, un pont rustique, jeté sur deux rochers, s'élevait à côté

d'elle en arche pittoresque, couronné par un groupe de sapins. Charmée du site qu'elle a choisi, la jeune fille chante ces mots :

« Printemps, réveil de la nature,
» Qu'avec transport je te revoi !
» Brillante aurore, ta voix pure
» Crie à la terre.... — Éveille-toi. »
» Appui divin, douce espérance,
» Porte entr'ouverte sur les cieux,
» De tes rayons charme en ces lieux
» L'heureux printemps de l'innocence !

» Maître des mondes, roi des âges !
» Espoir présent, juge futur !
» L'homme est-il donc de tes ouvrages
» Le plus sublime et le moins pur !
» Toi dont j'implore la puissance,
» Qui des temps a réglé le cours,
» Avec le printemps de mes jours,
» Ne laisse point fuir l'innocence !

» Longs orages, jour funéraire,
» Qui frappez le faible mortel,
» Vous n'êtes souvent sur la terre
» Qu'une heureuse épreuve du ciel.
» Aux naufrages de l'existence,
» Gagnant un rocher protecteur,
» Gloire aux victimes du malheur,
» Qui purent sauver.... l'innocence ! »

Avec les parfums de la vallée, la voix mélodieuse d'Elodie montait vers les demeures immortelles. Au bord du torrent, négligemment penchée contre le tronc d'un vieux sapin, l'orpheline interrompt ses chants. Portés par les zéphirs, ses derniers accords retentissent au loin dans la forêt, comme les soupirs plaintifs de la harpe de Malvina au fond des antres de Morven. A l'arche du pont, Elodie suspend son luth; et, plongée dans ses douces rêveries, elle croit entendre les voix harmonieuses de la nature répéter ses derniers accens.

L'astre du jour dorait la cime des montagnes; tout à coup elle voit, sur le pic d'Underlach, le long du sentier conduisant au hameau, scintiller des feux inconnus. Ce sont des casques, des boucliers, des lances, qu'éclairent les rayons du soleil. De nombreux guerriers descendent la montagne, et de leurs brillantes armures au loin l'acier pur étin-

celle. La fille de Saint-Maur, immobile, contemple un instant ce spectacle entièrement nouveau pour elle. Le hennissement des coursiers, l'or de leurs harnois, le casque éblouissant des soldats, le blanc panache des paladins, leurs bannières, leurs boucliers, leurs devises, leurs écharpes, leurs armoiries, tous ces enchantemens guerriers ont charmé ses regards curieux. Cependant ces troupes s'avancent : bientôt elles seront au pied de la montagne; elles se dirigent vers le pont. L'orpheline, revenue de sa surprise et de son ravissement, n'éprouve plus qu'un sentiment d'effroi. Elle fuit à la hâte vers l'abbaye; et, oubliant son luth, le laisse suspendu à l'arche du torrent.

Etonné de l'apparition d'une troupe guerrière au milieu des paisibles montagnes d'Underlach, Herstall ne savait quelle conjecture tirer de cet évènement inattendu; lorsqu'un bruit confus d'ar-

mes et de chevaux se fait entendre dans la cour du monastère. Chef des chevaliers voyageurs, le comte Echert de Norindall se présente devant Herstall, et bientôt tout est expliqué.

Depuis la défaite et la mort de Charles-le-Téméraire, le duc de Lorraine, rentré vainqueur dans sa capitale, gouvernait en paix ses États. Mais Louis XI régnait; et ce prince ne pouvait supporter la tranquillité établie chez les peuples voisins. Après avoir, dans le principe, engagé le duc de Bourgogne à conquérir la Lorraine, et promis, par le traité de Soleure, de n'y mettre aucun obstacle; après avoir ensuite déclaré qu'il trouvait odieuse l'usurpation de Charles; après avoir depuis soutenu ou paru soutenir les droits de René, qu'il avait proclamé seul légitime souverain de la Lorraine, tout à coup il prétend que, par les femmes, cette même Lorraine a dû lui être

échue en héritage; et ses troupes marchent sur Nancy.

Déjà le Roi de France s'est emparé du Barrois (1). Réné demande instamment des secours à l'empereur d'Allemagne, et de toutes parts lève des armées pour défendre son territoire.

Les cantons suisses s'intéressaient vivement à ce jeune prince adoré de son peuple. Le comte Echert de Norindall avait été envoyé par le duc de Lorraine solliciter de la république helvétique quelques puissans renforts; et c'est après avoir en partie réussi dans son importante mission, que le noble chef ami de Réné, en reportant ses pas vers Nancy, traversait, suivi d'une escorte nombreuse, la tranquille vallée d'Underlach.

La famille du comte Echert était con-

---

(1) Province appartenant au duc de Lorraine.

nue d'Herstall, et le vieillard accueille avec empressement le noble chevalier. Echert avait passé sa première jeunesse à la cour de Charles-le-Téméraire; ami dévoué de ce prince, il l'avait partout accompagné dans ses expéditions guerrières. Le jour où succomba le héros de la Bourgogne, Echert fut fait prisonnier sous les murs de Nancy. Réné avait ouï vanter la haute valeur du comte de Norindall; il chercha à s'attacher cet illustre guerrier. Echert avait appris la mort funeste du prince que malgré ses crimes il avait tant aimé; et son cœur déchiré s'abandonnait à l'amertume de ses regrets. Le duc de Lorraine fut le trouver : il donna comme lui des larmes au duc de Bourgogne; et depuis ce jour, sensible à ses soins généreux, l'inconsolable Echert ne trouva qu'auprès de Réné quelque adoucissement à sa douleur. A la reconnaissance succéda l'affection : les vertus du duc de Lorraine rouvrirent

le cœur d'Echert au sentiment de l'amitié; et bientôt, comblé des faveurs du prince, ne voulant plus retourner en Bourgogne, où Charles ne régnait plus, où ne l'attendaient que de cruels souvenirs, il fixa sa résidence à la cour de Nancy, et devint un des principaux chefs de l'armée lorraine.

Echert, encore au printemps de la vie, possédait toutes les vertus d'un héros. Sans être d'une haute stature, sans être d'une beauté parfaite, le comte de Norindall, parmi les plus brillans chevaliers, dépouillé même du prestige de son rang, attirait les regards de la multitude. Quelque génie supérieur semblait planer invisible autour de sa personne, et commander pour lui le respect. Son œil, plein d'expression et de feu, pénétrait les plus secrètes pensées. On lui reprochait d'être silencieux; mais souvent il est riche de sentimens le cœur

de celui dont les lèvres sont avares de paroles.

Captivant l'admiration publique, forçant aux éloges les indifférens, il étendait sur ses ennemis comme un rets magique qui les contraignait au silence. Calme et sérieux, il semblait entièrement maître de lui-même, et cependant son âme ardente et passionnée, souvent ne pouvait comprimer ses élans impétueux. Il avait porté l'amitié jusqu'au fanatisme : s'il eût connu l'amour, peut-être l'eût-il porté jusqu'au délire. L'ardeur brûlante de ses sentimens se réfléchissait rarement sur ses traits impassibles : pieux et magnanime, il élevait son cœur vers le Ciel, même dans les momens où l'observateur l'aurait cru tout entier à la terre; et de même que les pensées les plus sublimes pouvaient sortir de son esprit exalté, les plus héroïques sacrifices pouvaient être obtenus de sa grande âme.

Eloigné de la société des hommes, depuis long-temps Herstall ne s'était trouvé au milieu d'une assemblée guerrière. Les chevaliers d'Ecbert environnent le vieillard; il les contemple en soupirant. Jadis comme eux il brilla dans les camps; jadis il connut aussi les illusions de la gloire; jadis comme eux il fut admiré.... Aujourd'hui, s'informe-t-on seulement s'il a vécu!....

Forcé de donner l'hospitalité aux défenseurs de la Lorraine, Herstall a fait préparer pour le banquet du soir la grande galerie du monastère, qu'éclaireront de nombreux flambeaux. Déjà cette vaste enceinte s'est remplie des nobles compagnons du comte de Norindall : Herstall s'avance au milieu d'eux. Nouvelle Antigone, une jeune beauté soutient ses pas tremblans. Pourquoi la salle entière a-t-elle retenti d'un long cri d'admiration?.... La vierge d'Underlach a relevé son voile.

Quel moment pour la jeune fille! Tous les regards sont fixés sur elle; seule, elle n'ose lever les siens : moins belle apparut Armide au milieu du camp des Croisés. Assise au banquet près du comte de Norindall, Elodie garde le silence. Pour la première fois Ecbert contemple une jeune beauté, sans chercher à s'attirer son attention. Les chevaliers observent leur chef. Va-t-il enfin connaître l'amour? Les charmes de l'orpheline ont paru l'étonner, mais près d'elle, aucune émotion ne s'est manifestée sur ses traits. Sa bouche est muette, il semble réfléchir. On dirait qu'en secret, interrogeant son cœur, il lui demande si le moment d'aimer est arrivé.

Elodie hasarde enfin un regard timide sur la brillante assemblée qui l'environne. Quelle nouvelle scène pour elle!.. Ces chevaliers si beaux de vaillance et de jeunesse, ces armures étincelantes, ces panaches élevés, l'éclat de mille flam-

beaux, cette admiration qu'elle inspire à des héros qui, comparés aux montagnards, lui paraissent des demi-dieux, tout, en un instant, a confondu ses pensées, ébloui sa vue, et bouleversé son âme.

— « Si jeune et si belle, lui dit alors » le comte de Norindall, quoi! seule en » ce monastère! » La voix mâle et sonore du chef des guerriers a troublé l'orpheline; son regard a rencontré celui d'Ecbert, elle rougit : — « En ce monastère, » répond-elle, je ne suis point seule : fille » adoptive d'Herstall, auprès de lui je » vis heureuse. » — « Et vos jours pai- » sibles y coulent sans ennui? »...— « De » l'ennui! comment en éprouverais-je! » tous mes instans sont occupés; et je » ne désire, n'attends ni ne regrette » les plaisirs. » — « Mais, vous n'avez » rien connu, s'écrie Ecbert. » — « Est- » ce donc un bonheur de connaître! » répond naïvement l'orpheline. »

Le repas est achevé : le comte de Norindal se lève, et prenant la main tremblante de la nièce d'Herstall, il retourne au salon de l'abbaye. Ecbert a traversé la galerie. Parvenue au passage qui, d'un côté, conduit à la chapelle, et de l'autre aux appartemens du prieuré, la jeune fille recule et jette un cri; dans l'ombre elle a cru voir une figure mystérieuse se glisser et s'évanouir. C'est en ce même lieu que, pour la première fois, le Solitaire lui adressa la parole... Serait-ce encore lui!...

Ne sachant quel sujet a pu causer son effroi, Ecbert interroge Elodie; elle attribue sa frayeur à la faiblesse de ses organes, qu'épouvantent les ténèbres et les lieux souterrains : — « Faible liane, lui » dit Ecbert à voix basse, refuserais-tu » l'appui du cèdre?... » En prononçant ces mots, son accent était plein de tendresse, et sa main pressait doucement la main de l'orpheline. Elodie hâte ses

pas, et garde le silence; qu'aurait-elle pu lui répondre!

Retirée en sa cellule, la fille de Saint-Maur, vivement agitée, n'ose s'interroger elle-même. Pour la première fois au milieu d'un cercle brillant, elle s'est vue l'objet des hommages d'une foule empressée; elle s'est vue admirée par les plus nobles chevaliers de la Lorraine. L'ami de Réné, le héros fameux dont, sans doute, les plus célèbres beautés de la cour de Nancy ambitionnent le cœur, le comte de Norindall n'a paru occupé que d'elle; ses regards, habituellement sévères, l'ont fixée avec tendresse; sa voix, en lui parlant, paraissait émue. Aurait-elle su lui plaire! Déjà serait-elle aimée!

Mille sentimens confus égarent ses pensées. Qu'elle doit être somptueuse, cette cour de Lorraine, où se rassemblent les paladins du puissant René, les preux du vaillant Ecbert! Que d'hon-

neurs y doivent environner celles que la Providence leur destine pour compagnes! Que d'enchantemens y doivent suivre leurs pas! qu'ils doivent être resplendissans les palais où se réunissent les grands de la terre! Et lorsqu'aux pieds de la beauté se prosternent les fils de la gloire, quel triomphe pour celle qui tient le sceptre de l'amour!

Un sentiment d'orgueil a fait battre le cœur de l'orpheline. Ecbert, l'illustre Ecbert, ce soir n'a point tombé à ses pieds, mais demain peut-être!.... Elodie ouvre la fenêtre grillée de sa cellule, et se reprochant ses idées, demande pardon à l'Eternel, sans trop savoir de quelle faute. Les étoiles scintillaient au firmament, l'astre des nuits parcourait silencieusement la voûte céleste, et couvrait la nature de reflets argentés. Le regard de la jeune fille s'est tourné vers le mont Sauvage, et sa pensée tout entière est retombée sur le Solitaire. Le comte

de Norindall, ses chevaliers, la cour de Lorraine, en un instant tout est oublié.

— « Ah! s'écrie Elodie, un casque » étincelant ne pare point son front; un » panache élevé ne flotte point orgueil- » leusement sur sa tête; l'or et les pier- » reries ne couvrent point ses vêtemens; » une écharpe de gloire ou d'amour ne » ceint point sa taille; et pourtant, dans » cette même galerie où se sont rassem- » blés les compagnons d'Echert, qu'il » était beau sous sa robe de bure! Quel » feu divin brillait en son regard! Quel » port majestueux! Qu'il eût effacé tous » les chevaliers lorrains s'il eût apparu » soudain au milieu d'eux sous l'armure » guerrière!.. Serait-ce lui qui, dans l'om- » bre, a traversé devant moi le passage » de la chapelle, ou mon imagination » m'a-t-elle abusée? Homme inconceva- » ble, qui répands des bienfaits et qui » sembles malheureux, tu parais l'ange » des vertus, et tu m'as parlé de re-

» mords!.... Mais que dis-je! dois-je
» chercher à comprendre ce que tu pen-
» ses et ce que tu peux être, moi, qui
» ne puis comprendre encore ce que j'é-
» prouve et ce que je suis! »

La vierge d'Underlach, à ces mots, prête l'oreille à la voix du torrent; il semble lui porter une pensée mélancolique du vallon, une plainte en harmonie avec les sensations de son âme... Elodie se rappelle que son luth est resté suspendu à l'arcade du pont; elle a refermé sa croisée solitaire; et bientôt a retrouvé sur sa couche virginale la paix et le sommeil de l'innocence.

L'astre du jour venait de s'élancer radieux du palais de l'aurore. Tout dormait dans le monastère. La fille de Saint-Maur se lève, et, suivie de la mère Ursule, se rend à la rive déserte, où elle espère retrouver son luth. Le temps était serein. Les zéphirs seuls se jouaient entre

les arbrisseaux de la vallée. Elodie est presque arrivée au pont; tout à coup elle s'arrête...Quel objet a frappé ses regards! Cachée au fond d'un bosquet, derrière un épais feuillage, l'orpheline est demeurée immobile.

Au bord du torrent, à la place même où la veille Elodie chanta le retour du printemps, un montagnard tient le luth oublié, et vient d'en tirer les sons les plus mélodieux. Debout, appuyé contre un sapin, un instant il interrompt ses doux accords. Son costume est celui des chasseurs de la montagne. A ses pieds est son arc dont la corde est détendue. Un chevreuil mort que traverse de part en part une flèche sanglante, est non loin couché sur le gazon. Tel que ces Scythes vaillans qui, sortis des antres du Nord, parurent aux peuples du Midi les rois terribles de la guerre, le montagnard, Apollon sauvage, semble le dieu de la forêt. Sa taille majestueuse

s'élève sur la rive comme le cèdre altier sur le Liban. Ses membres nerveux, sa force redoutable annoncent l'athlète né pour les combats, l'Alcide accoutumé à la victoire. Si la rage et le délire s'emparaient de son âme, nul doute qu'il ne pût renouveler les gigantesques fureurs de Roland; mais le calme règne sur ses traits; sa voix sonore se marie aux divins accords de sa lyre, et la nature avec ravissement semble écouter ce nouvel Orphée.

O surprise! le même air chanté la veille par Elodie est répété par le montagnard. Ce sont presque les mêmes mots, les mêmes expressions, les mêmes paroles que fait entendre le chasseur; et cependant quel sens différent!... La vierge d'Underlach écoute, et ne peut en croire son oreille.

« Printemps, réveil de la nature,
» Avec transport plus ne te voi
» Aurore! enchante l'âme pure;
» Il n'est plus de beaux jours pour moi.

» Appui divin, douce espérance,
» Porte entr'ouverte sur les cieux,
» Tu ne saurais charmer mes yeux,
» Tu ne peux rendre.... l'innocence.

» De la vertu j'ai sur la terre
» Imploré le puissant secours....
» J'ai vu sa céleste lumière
» Briller au printemps de mes jours....
» Des naufrages de l'existence
» Qui plus que moi connut l'horreur!
» Mais hélas! l'homme du malheur
» N'en a pu sauver.... l'innocence. »

A ces derniers accens, la voix du montagnard mélancolique et plaintive s'exhale au milieu des rochers déserts, comme le chant solennel de l'esprit du repentir au séjour des expiations. Un froid mortel a soudain glacé les membres d'Elodie. Il lui semble qu'un bandeau fatal serre douloureusement son front, et qu'une masse de plomb est tombée sur son cœur. Le chasseur de la montagne avait levé ses yeux vers le ciel; la fille de l'abbaye venait de reconnaître

ce regard... ce regard sublime, dont l'image ineffaçable était gravée au fond de son âme. Aux dernières clartés du jour, elle n'avait pu qu'entrevoir les traits mâles de l'inconnu de la chapelle; aux premiers rayons de l'aurore, elle les retrouve et les contemple avec admiration. Jamais beauté plus parfaite ne fut le partage d'un mortel. Mais, pourquoi l'expression de la souffrance et du désespoir couvre-t-elle de ses ombres funestes le noble front du Solitaire?... pourquoi ces amers souvenirs du passé?.. pourquoi ces lugubres chants du remords?... O douce vierge de la vallée! belle comme la compagne du premier homme, pure comme la première prière de l'enfance, éloigne-toi!... Hélas! c'en est fait de la rose quand l'aquilon souffle sur elle.

Le beau chasseur de la montagne rattache le luth à l'arche du torrent: il relève son chevreuil qu'il jette négligemment sur ses épaules et qu'il suspend

sous son carquois : semblable au fameux Nemrod, il a repris son arc; et, s'éloignant de la rive, il laisse échapper un long gémissement ds sa poitrine oppressée. A pas précipités il traverse le pont, gravit le sentier de la montagne, et disparaît à travers les sapins.

Il est déjà loin. Elodie a recouvré le mouvement; elle vole à l'arcade solitaire, et se ressaisit de sa lyre. Ursule, interdite, étonnée, ne sachant que penser du chantre inconnu, hasarde quelques questions; mais l'orpheline, entièrement troublée, ne l'entend ni ne lui répond. Elle a repris la route du prieuré; la chaumière de Marceline vient s'offrir à sa vue : involontairement elle y conduit ses pas; là, sous ce toit rustique, il n'est parlé que du Solitaire.

L'enthousiaste Marceline aperçoit la nièce d'Herstall, et vole à sa rencontre. — « Venez, ange du monastère, dit-» elle, venez! que n'ai-je point à vous

» apprendre! l'homme merveilleux veille » aussi sur vos destinées. » — « Sur mes » destinées! répète la jeune fille en rou» gissant. » — « Je reviens de l'abbaye ; » je vous cherchais, reprend solennelle» ment Marceline en la tirant à l'écart. » Ecoutez-moi : hier soir, à cette même » place, il a reparu devant moi ; ici j'ai » revu le *Solitaire*. Demain, m'a-t-il dit, » va trouver la vierge d'Underlach, et » répète-lui ces paroles : *Le duc de Lor-* » *raine a promis sa sœur au comte de* » *Norindall : l'amour naissant d'Ecbert* » *pour une autre que sa fiancée, peut* » *ouvrir ici pour tous un abîme de cala-* » *mités.* » — « O ciel ! s'écrie Elodie, il » vous a tenu ce discours ! » — « Et m'a » chargée de vous le transmettre. » — « Eh quoi! poursuit l'orpheline, à peine » les troupes lorraines sont arrivées au » monastère, et déjà le Solitaire con» naît leur chef, son nom, ses engage» mens, ses destinées, et jusqu'au secret

» de son amour naissant! » — « En me
» donnant ses ordres, ajoute Marceline,
» son accent était sombre et sinistre,
» son front sévère et menaçant. La lune
» éclairait son visage pâle; et sans l'é-
» tonnante beauté de ses traits, j'eusse
» hésité à le reconnaître. Sa voix, dont
» il cherchait à modérer l'éclat, sem-
» blait le premier souffle d'une tempête,
» et son regard la première lueur d'un
» incendie. »

Après cet effrayant tableau, reconduisant Elodie au monastère : — « Noble
» fille d'Underlach, reprend Marceline,
» ne négligez point l'avertissement du
» génie de la montagne; rien ne paraît lui
» être inconnu, et tout semble lui être
» possible : fuyez Ecbert de Norindall, et
» comptez sur le *Solitaire.* »

LIVRE IV.

PENDANT trois jours le comte de Norindall et ses compagnons ont séjourné à l'abbaye. Ecbert lutte en vain contre l'amour qu'Elodie lui a inspiré : chaque instant accroît l'ardeur brûlante de ses sentimens; et le secret de son cœur n'en est plus un pour ses guerriers.

Depuis l'arrivée des chevaliers lorrains au prieuré, quatre fois l'astre des cieux avait éclairé la nature. La fille de Saint-Maur descend de sa tourelle à l'heure où la douce compagne du laboureur prépare le premier repas de sa jeune fa-

mille. Remontés sur leurs coursiers, et revêtus de leurs armes, les paladins de Réné viennent de quitter le monastère, et se sont dirigés vers Nancy. Seuls, trois chevaliers n'ont point suivi leurs pas, et le comte de Norindall est de ce nombre : il attend, dit-il, le retour d'un envoyé fidèle qui doit lui rapporter à Underlach une réponse importante du chef d'un canton suisse. Echert a confié une partie de ses secrets politiques au baron d'Herstall : le vieillard prend le plus vif intérêt au duc de Lorraine, et pendant plusieurs jours encore l'ami de Réné habitera le prieuré.

La vierge d'Underlach parcourait les bosquets solitaires du vieux couvent, lorsqu'au détour d'une allée le comte de Norindall se présente à sa vue. — « Aimable orpheline, dit Echert, ce » matin je devais quitter ces lieux : j'y » suis encore. Quelle est la douce ma-

» gie qui m'y retient?... Quelle est la
» puissance inconnue qui m'enchaîne?...
» Hélas! jusqu'à ce jour j'avais douté
» de cette magie, et j'avais bravé cette
» puissance. » — « Chevalier, répond
» la jeune fille troublée, retournons à
» l'abbaye. »

Elle s'éloignait, Ecbert l'arrête : —
« Un mot encore! s'écrie-t-il, un mot,
» et vous serez libre. Si, tombant à vos
» pieds, l'ami du duc de Lorraine vous
» offrait en ce moment, non l'éclat de
» sa fortune et de son rang qui ne sau-
» rait vous éblouir, mais l'hommage d'un
» cœur sincère qui pour la première fois
» aime d'amour, que lui répondriez-
» vous? » — « Qu'il n'est plus le maître
» de sa destinée, dit Elodie, que sa pa-
» role est donnée; et que l'auguste sœur
» de Réné doit seule être l'épouse du
» comte Ecbert de Norindall. »

A ces mots inattendus, Ecbert est resté muet d'étonnement : en vain il

voudrait cacher son trouble; l'expression de son regard, le léger tremblement de ses lèvres, la pâleur de son teint décèlent l'agitation de son âme.

— « Qu'ai-je entendu! un projet va-
» gue, à peine connu de quelques con-
» fidens intimes de Réné, un secret dont
» la cour de Nancy n'a nulle connais-
» sance, une pensée cachée du souve-
» rain vous a été révélée en ces lointai-
» nes solitudes ! »

Elodie garde le silence; lentement elle marche auprès du comte de Norindall. — « Le duc de Lorraine, il est
» vrai, continue Ecbert, m'a daigné
» proposer sa sœur; mais nul engagement
» sacré ne me lie : sans manquer à l'hon-
» neur je puis refuser encore l'hymen
» projeté. Que dis-je! mon devoir même
» m'ordonne aujourd'hui de le rompre :
» je ne pourrais plus rendre heureuse la
» princesse de Lorraine. Il n'est plus
» qu'un être ici-bas qui puisse être la

» compagne d'Ecbert. Sans doute je
» perdrai l'amitié de Réné, sans doute
» je m'attirerai son courroux, mais l'a-
» mour a entièrement changé mon âme :
» gloire, fortune, dignités, vous n'êtes
» plus rien à mes yeux : Elodie, vierge
» céleste, un sourire!.... et je croirai
» quitter la terre : Underlach devient
» l'élysée. »

Sa respiration est oppressée, ses expressions brûlantes se succèdent tumultueusement. La nouveauté de ce langage étonne l'orpheline : elle presse ses pas et se tait. — « Vous ne répondez rien,
» a repris Ecbert avec passion. Elodie!
» oh! laissez-moi renoncer pour vous à
» toutes les pompes de la vie! Chasseur
» ignoré de la montagne, simple pêcheur
» de la vallée, qu'il ne me reste sur la
» terre qu'une cabane, qu'une nacelle,
» mais qu'Elodie soit sous la cabane,
» qu'Elodie soit dans la nacelle! Orages
» de l'existence, éclatez sur les têtes

» puissantes! ici je braverai en paix la » foudre. Amour! attendris pour moi » le cœur de l'orpheline! ici j'aurai » trouvé la félicité suprême. »

Il dit : l'enthousiasme du sentiment éclate en ses regards; la vierge d'Underlach est émue, est attendrie; et cependant Ecbert n'est point aimé.

— « Comte de Norindall, dit-elle enfin, » pardonnez mon silence. Les discours » que je viens d'entendre sont étrangers » à mon oreille, et je ne saurais y ré- » pondre. Pourquoi me parler d'hymen! » c'est au baron d'Herstall à décider de » mon sort. Pourquoi me parler d'a- » mour! je ne dois point écouter ce lan- » gage. » En prononcant ces mots, arrivée au monastère, la fille de Saint-Maur s'est séparée d'Ecbert.

Plusieurs jours se sont écoulés. L'orpheline a constamment évité le comte de Norindall; elle ne paraît que rarement

au salon de l'abbaye, et ne descend plus dans les jardins.

Le baron d'Herstall a fait appeler sa nièce. Il est seul : Echert vient de le quitter. Le vieillard accueille l'orpheline avec sa tendresse accoutumée; et, d'une voix solennelle, lui adresse ce discours.

— « Ecoute-moi, chère Elodie, et » garde-toi de m'interrompre. Aux jours » heureux de mon printemps, j'osai demander au Ciel une carrière prolongée. » Hélas! j'étais loin de songer que c'é- » tait solliciter une longue agonie. O mon » Iréna, fille adorée! ma véritable vie » a fini avec la tienne; ton père, ombre » à peine animée, tout à toi par la pensée, » ne t'a survécu qu'aux yeux des hommes.

» Je le sens, le terme de mes maux » est arrivé : bientôt j'irai rejoindre, je » l'espère, celle qu'un funeste météore » en passant sur la terre a dévorée. O » ma nièce! toi seule, ici-bas, aurais

» réussi à calmer mes regrets amers, si
» les consolations eussent pu descendre
» dans mon âme; mais comme la lionne
» désespérée, qui, poursuivie par le
» chasseur farouche, fut témoin du mas-
» sacre de son dernier lionceau, j'ai vu
» l'homme féroce m'arracher l'être chéri
» qui seul charmait mon existence; et
» sur la cendre d'Iréna, quiconque eût
» voulu essayer d'adoucir ma souffrance,
» m'eût paru insulter à mon infortune.

» Elodie, faible roseau du rivage dé-
» sert, je tremblais que, moi disparu, la
» tempête ne renversât aussi ta faible
» tige. Mais un protecteur puissant se
» présente, et s'offre de remplacer le
» vieillard prêt à disparaître. Accepte le
» noble appui que l'Eternel semble t'en-
» voyer; et nulle inquiétude ne viendra
» troubler la paix, l'espérance et les joies
» de mon lit de mort. »

Le vieillard un instant s'interrompt. Malgré les vains efforts de l'orpheline,

ses larmes s'échappent de ses longues paupières. Herstall reprend : — « Le » comte de Norindall m'a demandé ta » main ce matin même. Sa fortune, son » rang, sa réputation, sa jeunesse, sa » valeur, tout en lui brille d'un éclat pur » et sans tache; que dois-je lui répon- » dre ?.... Seule en ce couvent solitaire, » Elodie, tu n'as connu que nos sauvages » montagnards; ton cœur n'a pu parler » encore, et le comte Ecbert est digne » d'être aimé.

» Ton consentement à l'hymen désiré » comblerait tous mes vœux; cependant, » loin de moi le désir de contraindre tes » sentimens ! ouvre-moi ton âme. Elo- » die est entièrement maîtresse d'elle- » même. »

A ces dernières paroles prononcées de l'accent le plus affectueux, la vierge timide a senti renaître son courage. — « Mon père, répond-elle, le vaillant Ec- » bert est appelé sans doute à de hautes

» destinées, et je ne suis point digne
» d'être sa compagne; élevée au milieu
» des montagnes, je serais déplacée au
» sein des cours; les fleurs sauvages de
» nos vallons périssent, transplantées en
» d'autres climats. Est-ce à moi d'ambi-
» tionner les royales demeures, lorsque
» c'est dans un palais que fut assassiné
» mon père. Oh! rappelez-vous les der-
» nières prières de l'infortunée veuve de
» Saint-Maur. Songez qu'à ses derniers
» instans ma mère vous adressa ces
» mots : *qu'Elodie, s'il est possible, ne*
» *quitte jamais cette paisible vallée!*
» *qu'elle ignore ce que sont les gran-*
» *deurs de la vie, et ce qu'elles coûtent*
» *à leurs possesseurs!....* »

— « Eh bien! s'écrie Herstall, le
» comte de Norindall est prêt à renon-
» cer pour toi à la cour de Lorraine, à
» se dépouiller du rang qu'il y occupe,
» à fuir les honneurs qui l'environnent,
» et à venir, en ces agrestes solitudes,

» te consacrer sa vie entière. Tant de » sacrifices prouvent tant d'amour que » tu n'y saurais demeurer insensible. »

— « Mon père, interrompt l'orphe- » line, de premiers transports d'amour » sont-ils éternels !..... des résolutions » extrêmes sont-elles immuables ! Ah ! » l'exagération n'est qu'un élan, elle ne » fut jamais une base. Ecbert me promet » aujourd'hui les sacrifices; qui me ga- » rantira demain contre les regrets ! »

— « Ainsi donc Elodie persiste dans » ses refus.... est-ce bien là sa dernière » réponse ? »

— « Vous m'avez ordonné de vous » parler sans feinte. Plutôt que d'habi- » ter les cours, et de désobéir aux der- » nières volontés de ma mère, je pré- » férerais, en ces montagnes, consacrer » ma vie au service des autels. Effrayée » du caractère passionné d'Ecbert, je » craindrais de lui confier ma destinée : » et libre dans son choix, la fille de

» Saint-Maur ne serait jamais l'épouse
» du comte de Norindall. »

En prononçant ce discours, sa voix était assurée. La fermeté de son accent étonne Herstall. Sa détermination paraît inébranlable. Le vieillard blâme son refus; mais le dernier adieu d'une sœur bien aimée s'est rappelé à sa mémoire. Il a promis de ne jamais contraindre les sentimens d'Elodie : ses promesses seront sacrées.

Qui peindrait la douleur d'Ecbert! L'orpheline a dédaigné sa main : l'orpheline a rejeté ses vœux. Sans paraître ému, il vient d'entendre de la bouche d'Herstall l'arrêt qui décide de son sort. Son désespoir est calme, sa fureur est muette. — « Respectable vieillard, dit-
» il en serrant légèrement la main du
» baron, ce soir même j'aurai quitté
» cette terre hospitalière; plût au Ciel que
» mes pas ne l'eussent jamais foulée! »

Il dit et s'éloigne. La veille, son envoyé secret lui avait rapporté la réponse qu'il attendait. L'ordre du départ est donné.

Mille projets sinistres et confus roulent dans son âme. Sa générosité naturelle combat en vain l'impétueux courroux qui l'agite. Il sent que la puissance du mal va l'emporter en lui sur la vertu. Vainement il implore le ciel, et lui demande un appui contre ses passions; rien ne peut calmer ses transports. Hors de lui-même il cherche Elodie; il ignore ce qu'il doit lui dire, il ne sait point ce qu'il va faire, il ne comprend point ce qu'il projette, mais il a besoin de la revoir.

Il la rencontre enfin. — « Je pars, » lui dit-il, vous le désirez, vous l'or- » donnez. Pour toujours je vais fuir et » vous et le bonheur.... Oh! dites-moi » du moins.... dites-moi que vous me » plaignez! »

Elodie le regarde.... Elle hésite un instant.... Elle est touchée de sa douleur; et cependant, pour lui répondre, elle n'a trouvé que ces mots : — « Adieu, » noble chevalier. »

Monté sur un coursier fougueux, le comte de Norindall, sans espoir et sans consolations, s'éloigne de l'abbaye. Les deux guerriers qui l'accompagnent remarquent avec effroi le laconisme de ses réponses, le feu terrible de ses regards, et l'impétuosité de sa course. Depuis long-temps le soleil s'est enfoncé sous les mers. Ecbert pique sans relâche les flancs de son destrier, et ne s'aperçoit point de l'espace immense qu'il a parcouru. Son cheval épuisé tombe enfin sous lui. En quels lieux est-il? il l'ignore. Où dirige-t-il ses pas? que lui importe. Quels sont ses projets? trop tôt ils seront connus.

La trompette guerrière, le hennisse-

ment des coursiers, le bruit des armes, la voix sonore des chevaliers, ne retentissent plus sous les voûtes de l'abbaye. La fille de Saint-Maur se reproche en secret, non ses refus aux propositions d'Ecbert, mais ses réponses accablantes, et son adieu glacial. En s'éloignant brusquement de l'orpheline, le comte de Norindall lui a lancé un regard menaçant. Un vague pressentiment alarme la jeune fille. Peut-être, en ce moment, quelque orage gronde sur sa tête. Cependant Ecbert est un héros; son âme est magnanime; par quelque action coupable oserait-il souiller sa vie!.... Hélas! le cœur le plus héroïque a, comme la plus belle saison, ses journées pures et ses tempêtes. Que l'homme insensible et froid, né sans vertus, se glorifie d'avoir vécu sans vices, inspirera-t-il jamais l'admiration!... Ah! tous les regards se tourneront plutôt vers ces mortels d'une nature supérieure, que

des inspirations brûlantes n'ont point, il est vrai, toujours soutenus sur les hauteurs célestes; mais qui du moins en tombant n'ont point perdu leurs ailes; et qui prêts à reprendre un nouvel essor sublime vers les régions élevées, n'ont jamais rampé dans le cercle honteux des tiédeurs humaines.

Sans l'image du Solitaire, sans sa dernière apparition à l'arche du torrent, peut-être même sans le dernier discours de Marceline, Elodie eût hésité dans sa réponse au baron d'Herstall. Mais la nouvelle preuve donnée par le merveilleux habitant du mont Sauvage, du vif intérêt qu'il prenait à elle, avait entièrement subjugué son âme.

Le Solitaire pénètre jusqu'aux plus secrets desseins du prince de Lorraine. Les grands de la terre et leur destinée lui sont connus. Quel est donc cet être surnaturel qui, du fond de sa solitude, dé-

voile jusqu'aux vagues pensées des cours! Quelle est cette mystérieuse étoile de la montagne, dont les rayons protecteurs semblent avec amour descendre sur elle, et la chercher au fond de la vallée! Ce ne peut être qu'un génie tutélaire : les voix de la reconnaissance retentissent seules à son oreille : et ces concerts ne sont pas ceux des esprits de l'abîme. Fière d'être aimée d'un homme qui lui paraît supérieur à tous les hommes, l'orpheline ne ressent plus pour cet Echert dont l'éclat l'avait un instant éblouie, que l'intérêt passager qu'inspire au voyageur un site remarquable, qu'en passant il admire à la hâte et ne compte plus revoir.

Herstall à tout moment se prépare à quitter la vie. Le monastère, les terres qui en dépendent, tout ce qu'il possède sera l'héritage d'Elodie. Mais seule dans le prieuré, sans secours, sans guide, que

deviendra la jeune orpheline? Une parente éloignée d'Herstall, qui long-temps habita la cour de Lorraine, possède en Suisse plusieurs châteaux. Le vieillard a recours à elle. Proposer un acte de bienfaisance à la comtesse Imberg est combler le vœu de son cœur. Certain que malgré son âge et ses infirmités elle ne balancera point à venir protéger l'innocence, Herstall lui adresse les plus vives prières en faveur de sa nièce, et la supplie de daigner, après sa mort, servir de mère à l'orpheline.

Le printemps fuit, et la chaleur brûlante de l'été succède aux douces haleines de la saison des fleurs. Le Solitaire ne descend plus de la montagne, il semble avoir oublié le vallon. La vierge d'Underlach devient chaque jour plus triste et plus pensive. Aucun évènement ne trouble la monotonie de son existence; ce calme l'inquiète, ce repos l'agite. Le

sourire n'embellit plus ses lèvres de rose; sa marche est devenue plus lente; elle va plus souvent prier à la chapelle; le lever de l'aurore ne la voit plus enthousiaste et joyeuse; les cordes de sa lyre sont détendues; ses fleurs languissent oubliées; d'où viennent tous ces changemens? d'une seule pensée.

Jadis tout lui semblait riant et animé dans la vallée : Underlach aujourd'hui lui paraît sombre et désert. Contemplant de son pavillon chéri la neige dont la cime des Alpes reste blanchie malgré les feux brûlans de l'astre des cieux, l'orpheline de l'abbaye soupire : que son cœur n'est-il aussi froid que ces masses éternelles qui bravent l'ardente chaleur des étés! Oh! combien de tempêtes ont traversé ces hauteurs sans rien changer à leur aspect! Jeune fleur de l'Helvétie, à peine un souffle d'orage a-t-il passé légèrement près de toi, et déjà tu n'es plus la même.

Une pluie légère, enveloppant les pics d'Underlach, leur donnait en ce moment des formes fantastiques : des nuages blanchâtres, affectant mille figures bizarres, couraient, semblables à des vagues transparentes, sur le milieu des roches désertes. Les rayons du soleil absorbant tout à coup ces vapeurs nébuleuses, éclairaient par intervalle l'horizon; et alors le voile des montagnes se déchirant, comme par enchantement, montrait à travers plusieurs larges ouvertures, portiques aériens, des bosquets de sapins et des temples de rochers dominant les nuages et la vallée (1).

Mais ces magiques tableaux, ces fantasmagories de la nature sont à peine remarqués d'Elodie : l'ombre du soir

(1) Ceux qui ont voyagé en Suisse ont pu remarquer souvent ces accidens de lumière, et ces vues merveilleuses. (*Voyez* toutes les descriptions des Alpes.)

commence à s'étendre sur la forêt : — « Encore un jour passé !... s'écrie la jeune » fille en s'éloignant du pavillon. »

Puis regardant la neige qui couvrait le sommet du pic le plus rapproché : — « Qu'il a vu fuir ainsi de jours et d'an- » nées, dit-elle, ce voile blanc qui cou- » ronne la montagne! les siècles le res- » pectent plus que la race humaine. Il » a survécu aux anciens patriarches, » aux chênes centenaires, aux monu- » mens guerriers. Il sera encore là.... » bien long-temps après que le hameau » d'Underlach aura oublié l'orpheline de » l'abbaye, et cessé de bénir le nom du » Solitaire. »

Alors une violente secousse a, non loin d'Elodie, enfoncé la porte du parc donnant sur la campagne ; et soudain, armé de pied en cap, un guerrier se présente à sa vue. Ainsi que la nymphe Hespérie à l'aspect du fils de Priam, la jeune

vierge veut fuir; l'inconnu l'arrête, il lève sa visière : — « C'est moi, dit-il d'un » ton farouche. » Elodie reconnaît Ecbert : — « Que me voulez-vous! s'écrie-» t-elle. » — « Suivez-moi. »

Le comte de Norindall à ces mots saisit la main tremblante de l'orpheline; mais sa main tremble plus encore, et la brusque impétuosité de ses mouvemens atteste le désordre de ses esprits : — « Laissez-moi, dit la nièce d'Hers-» tall, au nom du Ciel, ayez pitié de » moi! » — « Tu n'as point eu pitié » d'Ecbert! »

Il dit et l'entraîne malgré sa résistance et ses gémissemens douloureux : une voiture, escortée de plusieurs guerriers, attend la victime qu'il enlève. Près de la porte du parc, Elodie tombe à genoux. — « Ecbert! noble Ecbert! arrêtez! » Non, vous n'êtes point capable d'un » crime : revenez à vous-même, magna-» nime chevalier; pour la première fois

» serez-vous sourd aux cris plaintifs de » l'innocence! »

Agenouillée, les yeux baignés de larmes, qu'elle était belle dans sa douleur! qu'elle était forte dans sa faiblesse! Ecbert ne répond point; mais il la regarde... un instant il s'arrête.... Sa grande âme est ébranlée; c'est sa première action coupable : il redoutait de l'entreprendre, il s'épouvante de l'achever.

— « Lève-toi, créature angélique! » lève-toi, dit le guerrier attendri; c'est » moi qui tombe à tes genoux. Non, je » ne suis point un monstre, mais je t'a- » dore : je n'étais point né pour être un » lâche ravisseur, mais je ne puis vivre » sans toi. L'honneur m'est précieux, » la vertu m'est chère; mais mon amour » pour toi l'emporte et sur l'honneur et » sur la vertu. Vierge pure! sauve-moi du » crime : je puis te laisser libre encore... » rétracte tes premiers refus, rappelle » Ecbert à l'abbaye. Parle, je ne de-

» mande qu'un mot.... Un seul mot d'es-
» pérance. »

Il dit : chancelant et comme égaré, le comte de Norindall s'appuie contre la muraille, attendant son arrêt. Le battement de son cœur est celui du délire : il a jeté son casque dont il ne peut supporter le poids sur sa tête : sa main presse son front brûlant; son visage est pâle et décomposé; il implore et redoute une réponse.

La main d'Ecbert ne retient plus Elodie captive. Ecbert repentant paraît anéanti. La fille de Saint-Maur, au lieu de lui répondre, ne songe qu'à lui échapper. L'instant lui paraît favorable; l'ombre de la nuit peut protéger sa fuite : d'une course rapide elle s'élance vers les bosquets voisins, et se flatte de disparaître au milieu de l'épais feuillage.

Comme réveillé en sursaut, le comte de Norindall poursuit la fugitive que la blancheur de ses vêtemens trahit. Vaine-

ment, telle que la gazelle d'Arménie devant l'Arabe du désert, de ses pieds légers elle effleure à peine la terre, déjà l'orpheline est retombée au pouvoir du ravisseur.

— « C'en est fait! dit Ecbert furieux la » ramenant avec violence vers la porte » du parc : tu veux ta perte, tu veux la » mienne; que notre destinée s'accom» plisse!... Quoi! pas une parole de pitié! » pas un regard consolateur!.... »

Puis avec l'accent de la douleur et du désespoir : — « Cruelle! ajoute-t-il, » était-ce donc un sort si affreux que » d'être la compagne d'Ecbert!... Sais-tu » que plus d'un cœur a cherché son » cœur! que plus d'une beauté secrète» ment a soupiré pour celui que tu dé» daignes!... Hélas! Ecbert n'avait point » encore aimé.... Oh! qu'il plaint à pré» sent celles dont il a rejeté les vœux!... » Elodie! vous me haïssez; je me hais » moi-même : eh bien! osez me le dire;

» accablez-moi des expressions de votre
» inimitié, de votre indignation; bientôt
» nous aurons traversé la vallée : le tor-
» rent est là.... ; montrez-moi l'abîme....,
» j'obéirai...., vous serez libre. »

La farouche tendresse de ses accens, son délire passionné, les combats intérieurs de son amour, de son repentir et de sa fureur, ont serré douloureusement le cœur sensible d'Elodie. Sans force pour lui résister, privée de tout secours, attendrie et désespérée, l'orpheline ne pousse plus d'inutiles cris; mais son regard plaintif ne cesse d'implorer le guerrier cruel, qui ne peut supporter la vue de ses souffrances.

Ils suivent la route du hameau. Les villageois, retirés sous leurs toits rustiques, n'aperçoivent point les ravisseurs. En ce moment l'astre nocturne sort des nuages épais qui voilaient son disque argenté; Ecbert n'écarte point son cour-

sier de la voiture d'Elodie : ils sont parvenus au pont du torrent.

Quelle voix terrible a soudain fait retentir la forêt !..... A l'extrémité du pont quel est ce guerrier colossal qui ferme le passage aux ravisseurs ! Quel est cet écu armorié qui, par son immense contour, rappelle le bouclier du fils de Thétis ! Quelles sont ces armes étincelantes qui réfléchissent les clartés du flambeau des nuits !.... Déjà les soldats d'Ecbert ont attaqué l'audacieux guerrier, qui seul ose arrêter leurs pas. Tous leurs glaives à la fois se sont levés sur sa tête. Les fers se croisent ; mille feux en jaillissent. Au loin le choc des armes a retenti. Le bruit du combat a fait mugir l'écho des montagnes : du côté d'Ecbert est le nombre et la vaillance ; mais en tête du pont est l'audace et la mort.

Elodie épouvantée contemple l'inconnu de la forêt. Calme au milieu du tumulte qui l'environne, son front su-

perbe s'élève inébranlable. Sa resplendissante épée semble la verge flamboyante de l'archange aux portes d'Eden; et sur son casque d'or un noir panache se balance ainsi qu'un crêpe funéraire sur un monument triomphal.

Athlète gigantesque, il terrasse tout ce qui l'approche, il foudroie tout ce qu'il atteint : tel se montra le sauveur de Rome défendant seul le pont du Tibre. Les compagnons d'Echert ont roulé dans le torrent. Furieux, le comte de Norindall fond, l'épée à la main, sur l'infatigable vainqueur. O nouvelle surprise! A son aspect, le vaillant étranger recule de quelques pas, et d'un geste souverain semble lui dire : — « Arrête! »

Echert étonné suspend un instant ses coups. L'homme mystérieux, comme accoutumé à lui commander, paraît avoir le droit de lui imposer ses ordres. Ecartant l'immense bouclier qui cachait ses formes admirables, il a levé la visière de

son casque. Un rayon de l'astre des nuits éclaire le front radieux du fils de la victoire. Son regard lance des sillons de lumière : moins beau, moins éclatant de gloire, apparut au sommet du mont Ida le roi des dieux lançant la foudre. La vierge d'Underlach a reconnu le chasseur de la montagne : l'homme sauveur est *le Solitaire*.

Quelle subite terreur s'est emparée d'Echert ! les traits du vainqueur lui sont connus. D'où vient le trouble inconcevable du vaillant comte de Norindall ?... tous ses sens sont bouleversés. Fixant des yeux une apparition qu'il croit peut-être surnaturelle, il recule à son tour ; son bouclier lui échappe ; il jette son glaive, il tombe à genoux, et ses mains suppliantes implorent son superbe ennemi.

Des lèvres d'Echert s'échappent quelques paroles confuses qu'Elodie ne peut entendre. Il semble solliciter un mot du

génie sauvage et silencieux qui d'un geste a paru l'anéantir; mais en vain il attend ce mot... Soudain il se relève, il veut s'approcher du guerrier triomphant qu'il contemple avec une terreur mêlée d'admiration; mais le Solitaire étend la main, et ce signe l'a repoussé.

Appuyé contre un rocher, le héros invincible a rebaissé la visière de son casque. Le vent de la forêt agitant les plumes noires qui flottent sur sa tête, semble pousser autour de lui des plaintes lugubres qu'étouffe le long murmure du torrent. L'astre ténébreux disparaît sous la nue; et le paladin aux armes éblouissantes ne paraît plus qu'un noir fantôme prêt à prononcer quelque arrêt de mort.

Il n'a encore proféré aucune parole; et cependant Ecbert vient de recevoir la réponse attendue. Levant son fer vainqueur, le Solitaire a, de sa pointe sanglante, montré au comte de Norindall la cime du mont Sauvage qu'éclaire un der-

nier rayon nocturne. Echert a compris ce signe mystérieux de l'irrésistible puissance. — « Je cours t'y attendre », s'écrie-t-il ; et vers la roche redoutée précipitamment il a fui.

Alors s'approchant de la voiture de l'orpheline, le Solitaire commande...., et le conducteur, tremblant et soumis, reprend la route du monastère. Sur un des chevaux des guerriers qu'il a vaincus, le chef intrépide s'élance; il escorte la jeune fille qu'il a sauvée.

Avec quelle grâce le héros manie les rênes de son coursier! avec quelle vigueur martiale il franchit les ravins! comme il dompte l'impétuosité de l'animal fougueux! Ah! de merveilleux exploits ont sans doute illustré sa vie; d'innombrables lauriers ont dû couronner son front auguste. Au champ d'honneur, que cette main terrible aura vaincu d'ennemis! quel éclat l'environne sous ces armes qu'il semble n'avoir jamais

quittées!... Mais au milieu des cours voûtées du cloître d'Underlach ont déjà retenti les pieds des chevaux et les roues du char d'Elodie... le Solitaire a disparu.

LIVRE V.



HERSTALL a pressé dans ses bras l'orpheline du monastère. Instruit de toutes les circonstances du fatal enlèvement, il bénit le Tout-Puissant qui protégea l'innocence, et le guerrier libérateur dont sa main divine s'est servie.

Mais comment témoigner sa reconnaissance au Solitaire? Au mont Sauvage il a su se rendre inaccessible : une tentative pour l'approcher est à ses yeux une indiscrétion, une ingratitude, et presque un crime. Son courroux inflexible tonne sur le téméraire qui, dans

l'espoir de l'aborder, a gravi la roche escarpée. D'après les bruits populaires, des punitions effrayantes ont frappé plusieurs audacieux arrivés jusqu'à l'ermitage de la montagne. On ne peut nommer ces victimes, mais on se croit certain de leur châtiment : on ignore d'où venaient ces malheureux, mais on affirme leur disparition : à voix basse, on se raconte leur aventure horrible, leur catastrophe tragique; et de vagues terreurs accompagnent d'inconcevables récits. Nul habitant d'Underlach n'oserait désormais s'aller exposer à l'indignation de l'homme des merveilles. Un anathème du Solitaire est une étincelle détachée de la foudre; on dirait que, tombée sur le coupable, elle ouvre à ses pieds un précipice sans fond, au bord duquel le pardon est sans voix et l'espérance sans lueur.

Comme environné d'une brume mystérieuse, d'un cercle magique, l'inconnu

du mont Sauvage s'est isolé de ses semblables, et paraît au sommet de son roc désert habiter une région supérieure dont nul autre que lui n'a le droit de respirer l'air. Où sa demeure est-elle placée? Comment est bâti son ermitage?... Le vulgaire effrayé n'ose même à ce sujet se répondre dans le silence de sa chaumière; il se défend jusques aux conjectures.

Anselme est auprès d'Herstall. Elodie succombant à la fatigue, est livrée au sommeil. Herstall consulte son ami. Il redoute quelque nouvelle violence du comte de Norindall. Son désir serait de s'éloigner pour quelque temps de la vallée d'Underlach. En quelque retraite inconnue peut-être est-il prudent de cacher l'existence de l'orpheline, jusqu'au moment où son souvenir se sera effacé du cœur d'Echert.

Mais Anselme a combattu ce projet.

— « Ne vous hâtez point de prendre une
» détermination, dit le vénérable pasteur : au redoutable mont Sauvage,
» Echert, dites-vous, s'est rendu ? que
» va-t-il devenir lui-même !... Attendons. » — « Quoi ! vous pensez qu'il
» pourrait ne plus reparaître ?... » — « On
» ne peut rien penser, rien deviner, rien
» prévoir, lorsque dans la nuit des évènemens à venir peut s'enfoncer le Solitaire. » — « Attendons. »

Pendant la journée suivante, la fille de Saint-Maur, que les scènes terribles de la veille ont accablée, n'a pu se lever de sa couche brûlante. Des songes menaçans ont troublé son sommeil. Ses yeux ne voient que fantômes et combats : Herstall inquiet veille auprès d'elle, oubliant ses propres souffrances. La jeunesse d'Elodie a bientôt triomphé d'un mal passager. Elle est descendue de sa cellule. L'air pur des vallons a raffraîchi

ses sens; et le calme est rentré dans son âme.

Une lettre du comte de Norindall est remise à la vierge d'Underlach. Elle la porte à son père adoptif. Herstall lui en lit le contenu. Ecbert sollicite son pardon d'Elodie. Le bruit du projet conçu par Herstall d'abandonner l'abbaye est parvenu jusqu'à son oreille. Il supplie l'orpheline de ne plus redouter ses violences, et de croire à son repentir. Il lui demande une entrevue. Qu'elle daigne consentir à recevoir ses derniers adieux, à l'écouter une fois encore... puis il quittera pour jamais l'Helvétie.

Le remords, la douleur et le désespoir ont dicté la lettre touchante du comte de Norindall. Herstall ne peut douter des sentimens qu'elle contient; chacune de ses expressions porte le cachet de la vérité. Ecbert semble décidé au plus douloureux sacrifice... Son âme repentante est résignée. Sa dernière

prière à l'orpheline pourrait-elle être repoussée ! Herstall s'est chargé de lui répondre. Elodie recevra le jour suivant les adieux du comte de Norindall.

L'heure de l'entrevue approche. La fille de Saint-Maur, vivement émue, attend l'ami de Réné dans le salon du monastère. Ce moment est pénible pour Elodie ; hélas ! il l'est bien plus pour Ecbert.

La porte s'ouvre, et le comte de Norindall paraît. Est-ce là le jeune et brillant paladin, tel qu'il s'offrit à sa vue pour la première fois, environné des chevaliers de la Lorraine! Quel changement en peu de jours! ses beaux yeux noirs ont perdu leur vif éclat. Son regard terne n'exprime plus qu'une douleur morne. L'abattement est sur ses traits décolorés ; et la faux prématurée du temps semble s'être essayée sur sa jeunesse.

Habitué à dissimuler les violentes impressions de son âme, l'ami de Réné paraît calme et tranquille ; mais, hélas ! le fleuve troublé jusque dans sa source, dont la tempête a soulevé les eaux, et, qui, lorsque le ciel s'est épuré, reprend son cours accoutumé, peut bien rouler une onde paisible, mais ne roule plus une onde pure.

— « Noble fille de Saint-Maur, dit
» Echert, accorder au coupable un mo-
» ment d'entretien, c'est lui donner
» l'espérance du pardon. Une passion
» funeste m'a égaré; mais le repentir
» m'amène à vos pieds. Que l'impétueux
» caractère du comte de Norindall cesse
» de vous alarmer : Echert n'est plus à
» craindre.... En ce moment il renonce
» pour jamais à Elodie, à l'amour, à
» l'hymen, au bonheur; que ne peut-il
» ajouter... à la vie ! »

— « Chevalier, répond l'orpheline, je
» ne puis douter de la sincérité de vos

» discours; ne parlez plus d'erreurs et
» de repentir; vos torts sont réparés; et
» j'ai tout oublié. »

— « Vous me pardonnez, reprend
» Echert, c'est assez : je n'ai plus désor-
» mais rien à attendre de la terre. La
» vie ne m'offre plus maintenant qu'un
» vide immense au fond duquel est l'éter-
» nelle nuit. Elodie ! puissiez-vous être
» heureuse! mon sacrifice est consommé;
» mon âme est résignée; je n'ai plus rien
» à espérer en deçà de la tombe. »

Le comte de Norindall s'est levé; une larme d'attendrissement a coulé des yeux d'Elodie. L'ami de René s'éloignait.

— « Echert ! » dit la jeune fille, et ce mot prononcé d'une voix émue arrête le guerrier; il revient précipitamment sur ses pas. — « Epargnez-moi ! s'écrie-t-il.
» Que votre voix touchante ne retentisse
» plus à mon oreille, ou je tombe à vos
» genoux ! Que le doux regard d'Elodie
» ne rencontre point mon regard, ou

» nulle puissance humaine ne pourra plus
» m'arracher de ces lieux, ou j'oublierai
» tous mes sermens au Solitaire! »

— « Tous vos sermens au Solitaire!
» répète la vierge étonnée.» — «Oui, tous
» mes sermens, reprend Ecbert avec
» transport. Le croirez-vous! je lui ai
» juré de vous fuir... Je lui ai juré de ne
» plus troubler votre repos... Il l'a exigé,
» le barbare! et pourtant il a vu couler
» mes larmes... les premières que j'aie
» versées. »

L'ami de Réné parcourt la salle à grands pas; sa voix est étouffée; vainement aux accens de la douleur il eût voulu refuser un passage. Du grand balcon de l'abbaye, d'où l'on découvre la vallée, son regard cherche le mont Sauvage. — « Infortuné Solitaire! s'écrie-
» t-il, te crois-tu donc en ce moment
» plus à plaindre que moi! »

Chaque parole du comte de Norindall accroît le trouble de l'orpheline. —

« Ecbert, dit-elle, c'est donc au Solitaire
» que je dois votre noble repentir, vos
» généreuses résolutions?... » — « Oh!
» ne m'interrogez pas ! interrompt le
» guerrier avec une sorte de fureur. Je
» ne puis trahir ses secrets. Vous-même
» craignez de les connaître. »

Après quelques momens de silence :
— « Elodie, reprend-il plus calme, et se
» rapprochant d'elle, j'eusse pu faire le
» bonheur de votre vie; je me sentais di-
» gne d'être votre époux : le Ciel ne l'a
» point voulu. Je n'étais point né sans
» doute pour un sort si fortuné... Re-
» cevez mes derniers adieux. Si jamais
» mon secours peut être utile à celle sur
» qui veille le Solitaire, tant que ce cœur
» battra, disposez du malheureux comte
» de Norindall. Ah! quelque magnani-
» mité entre dans cette âme passionnée
» qui vous adore, et qui renonce à vous :
» mais vous n'avez pu connaître cette
» âme tout entière. Par la force Ecbert

» eût pu vous posséder : époux d'Elodie, » par ses vertus, son dévouement et » sa tendresse, il se serait fait pardon- » ner un égarement passager. Elodie, » heureuse, eût pardonné à l'amour les » violences de l'amour; Ecbert eût fait » de sa compagne adorée sa divinité sur » la terre; il l'eût environnée de toutes » les pompes de la gloire et de l'opulence, » de toutes les délices de la vie; ici-bas il » eût anticipé les félicités célestes. Eh » bien, sur cette route d'espérance, d'a- » mour, d'ivresse et de bonheur, Ecbert » s'est arrêté... Volontairement il a dé- » tourné la tête de la perspective en- » chantée : il a préféré les ténèbres, un » néant, le désespoir. Douce colombe, » en m'arrachant d'auprès de vous, je » n'ose espérer un souvenir, et cepen- » dant nul n'a plus que moi peut-être » mérité un regret. »

En achevant ces mots, le comte de Norindall a quitté l'orpheline. Demeurée

seule, elle pousse un profond soupir. La grande âme d'Ecbert s'est montrée en ce court entretien. Elodie pourrait-elle ne pas plaindre un si noble guerrier faisant une entière abnégation de lui-même, et se sacrifiant pour assurer son repos et son bonheur! Un secret terrible est resté enseveli dans son sein ; mais il semble à l'orpheline que plus le voile mystérieux se soulèvera, plus le dévouement d'Ecbert paraîtra sublime.

Herstall s'est fait plusieurs fois répéter par Elodie le dernier entretien de l'ami de Réné : sa surprise augmente chaque jour. Le Solitaire a donc exigé d'Ecbert le sacrifice de son amour ! Mais comment l'obscur ermite de la montagne peut-il prescrire ses volontés au puissant comte de Norindall? et de quel droit se rend-il l'arbitre de sa destinée ?

Le vieillard ne peut dissimuler le regret qu'il éprouve de n'avoir pu décider

sa nièce à suivre Ecbert à l'autel. Que l'âme de ce guerrier lui semble noble et généreuse! Elodie trouvera-t-elle jamais un époux plus illustre, un cœur plus tendre, un héros plus magnanime!

Herstall avait jadis connu l'amour; il avait étudié les hommes : il ne peut s'expliquer l'indifférence d'Elodie pour Ecbert, que par cette seule pensée : un autre a charmé son cœur. Le jeune, le brillant, l'intrépide comte de Norindall réunit tout ce qui plaît à la beauté; tout ce qui charme la jeunesse; tout ce qui séduit le cœur des femmes; et cependant le prestige de son rang, ses traits mâles et fiers, sa gloire, ses richesses, son nom, ses vertus, rien n'a pu toucher l'orpheline en sa faveur. Elevée dans la retraite, accoutumée à ne voir que des pâtres sauvages, Elodie a pu contempler sans en être éblouie l'éclat environnant l'ami de Réné, le premier

grand de la terre offert à ses regards! Le beau comte de Norindall l'adore : il lui peint ses sentimens avec le feu de la jeunesse et de l'amour; il met à ses pieds sa fortune et ses titres; il l'élève aux grandes dignités, ou les lui sacrifie; et la pauvre orpheline d'un vallon isolé refuse les offres les plus brillantes, dédaigne le guerrier le plus séduisant, et reste insensible à l'amour le plus passionné! — « Oui, se répète Herstall affligé, un autre a charmé son cœur. »

Confident chéri du baron, Anselme habite auprès du monastère : il consacre à son ami toutes les heures de loisir que lui laissent ses devoirs. S'intéressant vivement au destin d'Élodie, Anselme a blâmé la conduite d'Herstall. Absolu dans ses volontés lorsqu'il les croit sages, le pasteur d'Underlach, en certaines circonstances, ne voit dans la douceur qu'une faiblesse, et dans la bonté qu'une

erreur. — « Etait-ce à vous, dit Anselme,
» à céder aux caprices d'un enfant? En
» ce monde, un père, image de l'Eternel
» qui commande et ne consulte point,
» un père (et vous l'êtes pour Elodie)
» doit seul régler le sort de ses enfans.
» Juge suprême! qu'il médite long-temps
» ses arrêts! mais lorsqu'il est certain
» de leur justice, qu'il les prononce!
» son devoir le lui prescrit. Le comte
» de Norindall eût fait le bonheur de la
» fille de Saint-Maur : vous en étiez con-
» vaincu : vous deviez aussitôt faire al-
» lumer les flambeaux de l'hymen.

» Un jour viendra peut-être qu'Elodie,
» mais trop tard, se repentira de ses re-
» fus; elle aura le droit de vous dire :
— « Vous étiez mon père, pourquoi
» n'avez-vous pas ordonné l'hymen qui
» m'eût rendue heureuse! J'étais jeune,
» sans raison, sans expérience, pour-
» quoi m'avez-vous écoutée!... L'astre
» des cieux, au retour du printemps,

» consulte-t-il les plantes de la vallée
» pour verser sur elles ses rayons, ses
» feux et la vie! »

Herstall, accablé par les reproches d'Anselme, s'abandonne à de tardifs regrets. Cependant les dernières volontés de sa sœur servent d'excuse à sa conduite : il confie au vénérable pasteur son inquiétude relative aux secrets sentimens de sa nièce; il ne lui cache aucune de ses craintes; il lui communique toutes ses pensées.

— « Mais en ces vallons écartés, s'é-
» crie Anselme, qui donc a pu charmer
» le cœur d'Elodie? » — « Qui! répond
» Herstall : celui qu'admire et redoute
» toute la contrée : celui dont l'existence
» est un problème et la puissance une
» merveille; celui dont le nom est sur
» toutes les lèvres, et les bienfaits dans
» tous les souvenirs; l'homme enfin des
» mystères et des enchantemens. » —

» Qu'entends-je! serait-il possible! Le » Solitaire du mont Sauvage! » — « Lui » même. » — « Ils se sont vus! » — « Plu- » sieurs fois. » — « Ils se sont parlé!... » — « Dans la galerie du monastère. » — « Et comment pourrait-elle aimer?... » — « Ecoutez-moi. La fille de Saint-Maur » est dans l'âge des illusions et de l'en- » thousiasme. Le Solitaire, jeune en- » core, est, dit-on, le plus beau des » mortels. Avant même de le connaître, » l'orpheline n'était occupée que de lui; » les étonnans récits de la contrée avaient » enflammé sa jeune imagination. En- » tendant raconter sans cesse les faits » courageux, les actions héroïques, les » bienfaits éclatans, les traits sublimes » du Solitaire, Elodie, même avant de » l'avoir vu, se l'était représenté comme » un dieu tutélaire descendu parmi les » hommes. Environné de prestiges, de » mystères et de merveilles, le génie » de la montagne lui est apparu tout à

» coup... La beauté de sa personne était » une nouvelle magie ; un être presque » céleste jetait sur elle un regard d'a- » mour... Comment résister à tant d'en- » chantemens ! »

— « L'inconnu du mont Sauvage est » donc épris de l'orpheline? » — « En » pourrais-je douter! Invisible, il s'at- » tache à ses pas, et constamment s'oc- » cupe d'elle; il semble initié à tous les » secrets de la terre; instruit de tous » les évènemens passés, il lui révèle » jusqu'aux faits à venir. Les grands de la » cour de Nancy lui sont connus. Par lui, » l'hymen projeté d'Ecbert et de la prin- » cesse de Lorraine a été su d'Elodie; et » c'est lui dont l'héroïque valeur arracha » l'orpheline des mains de ses ravisseurs.

» Le Solitaire est sans doute un guer- » rier terrible. Seul, au pont du torrent, » il a terrassé la troupe entière du comte » de Norindall. Que n'avez-vous entendu » Elodie raconter les détails de ce com-

» bat surprenant! Avec quelle chaleur
» elle peint ce nouvel Achille dont le
» bouclier seul, levé sur ses ennemis,
» triomphait de toute une armée! Avec
» quelle admiration elle représente cet
» homme de la victoire, resplendissant
» sous ses armes guerrières, comme le
» chef des archanges sous les bannières
» célestes!... Ah! son enthousiasme m'a
» révélé son amour. »

— « Et, quelle est son espérance?
» quels peuvent être vos projets? » —
« L'ermite d'Underlach n'est point un
» mortel vulgaire, tout me le prouve.
» Anselme, le croirez-vous? il a dicté
» ses ordres au comte de Norindall!
» L'illustre ami du duc de Lorraine est
» tombé aux pieds de l'inconnu du mont
» Sauvage : le Solitaire a exigé d'Ecbert
» le sacrifice de sa flamme, et l'amant
» passionné d'Elodie lui a juré de fuir
» ces lieux pour toujours.

» Puis-je douter maintenant et de la

» puissance du vainqueur d'Ecbert, et
» de son amour pour l'orpheline ?...
» J'irai le trouver au mont Sauvage. »
— « Vous, Herstall ! » — « Pourquoi
« cet effroi ? Je connais les bruits po-
» pulaires qui menacent d'une horri-
» ble catastrophe tout audacieux qui,
» sans son ordre, ose gravir le mont
» Sauvage, et s'approcher de sa demeure;
» mais est-ce à moi d'en être épouvanté?
» Fût-il vrai qu'il ait puni quelques in-
» discrets parvenus jusqu'à sa retraite
» pour en troubler la paix, ce n'est point
» au père adoptif de celle qu'il aime à
» redouter ses violences. La curiosité
» n'est point le sentiment qui dirigera
» mes pas vers sa mystérieuse habita-
» tion : le bonheur d'Elodie, peut-être
» le sien même, nécessitent cette entre-
» vue. »

—« Quoi ! vous auriez conçu l'idée
» bizarre d'unir votre nièce au Soli-
» taire ?.... » — « Je n'ai formé nul projet ;

» je ne puis prendre encore aucune ré-
» solution ; mais je verrai le vainqueur
» d'Ecbert. » — « Vous le verrez! dites-
» vous ; puisque vous le désirez, je le
» souhaite. » — « Vous doutez que je
» parvienne jusqu'à lui ! » — « Je n'at-
» tends du Solitaire que l'extraordinaire,
» le surnaturel et l'incompréhensible. »
— « Mais il s'agîra de sa propre desti-
» née ! dit Herstall vivement ; il faut
» qu'enfin le mystère cesse... » — « Le
» mystère! interrompt Anselme d'un ton
» prophétique : malheur à vous, si vous
» touchez à ses voiles!... Herstall ! qui
» veut s'approcher d'un abîme court le
» risque d'être englouti. Il n'est pas un
» montagnard d'Underlach qui ne vous
» crie avec moi : *Ne gravissez point le*
» *mont Sauvage.* »
— « Anselme ! que me font les su-
» perstitions populaires ! Je ne crois point
» à la magie ; le vainqueur d'Ecbert n'est
» qu'un homme : par des traits géné-

» reux il a prouvé de grandes vertus ;
» qu'ai-je à craindre de lui ! Les bienfaits
» qu'il a répandus sont des actes con-
» statés ; les actions coupables qu'on lui
» reproche ne sont que des conjectures
» vagues. Ma résolution est inébranlable ;
» demain j'irai trouver le Solitaire. » —
« Demain ! dit Anselme se levant, il
» suffit : demain je prierai pour vous. »

La fille de Saint-Maur n'ignore point la détermination qu'a prise Herstall de se rendre au mont Sauvage, et d'avoir un entretien particulier avec l'homme étrange qui se croit chargé de veiller sur elle. La vierge d'Underlach est loin de se flatter que cette entrevue puisse amener un résultat qu'elle désire confusément, mais sur lequel elle n'ose arrêter sa pensée ; cependant une voix secrète semble lui dire qu'un grand évènement se prépare, et qu'il va changer ses destinées.

Plus Elodie voit approcher le moment

où le baron d'Herstall portera ses pas vers la montagne redoutée, plus ses prières montent avec ferveur vers l'arbitre suprême. Une vague inquiétude erre sur ses traits jadis si calmes; ses mouvemens précipités décèlent l'agitation de son âme. On la voit tout à coup tressaillir sans motif. Elle parle ou répond à la hâte, sans comprendre elle-même le sens de ses paroles. Le moindre bruit l'effraie; le moindre objet l'étonne; la moindre question la trouble. Trop sincère pour rien dissimuler, trop naïve pour se contraindre, elle semble à demi égarée. Herstall l'observe, il la comprend, il soupire, et hâte l'instant de son départ.

L'astre du jour est à la moitié de sa course. Le vieillard s'est éloigné de l'abbaye; déjà sans doute il est arrivé à l'ermitage du Solitaire.

Les heures s'écoulent. Assise au grand

balcon du monastère, Elodie tient constamment ses regards attachés sur la route du mont Sauvage, et ne les en détourne parfois un instant que pour les élever au ciel. L'amour, dans le cœur de l'innocence, est un sentiment religieux. L'âme sensible a besoin de prier autant qu'elle a besoin d'aimer.

Le roi des astres touche l'horizon; et son disque d'or, à moitié voilé, n'éclaire plus que la cime des montagnes. Herstall devrait être de retour au prieuré : pourquoi ce long retard? que peut-il lui être arrivé? Au fond du cœur de l'orpheline, l'effroi succède à l'impatience : bientôt les ombres du soir couvriront le hameau; dans le lointain, ni sur le sentier de la forêt, ni sur aucune des routes de la vallée, Herstall ne vient s'offrir à sa vue. Les derniers feux du soleil couchant ont tracé comme une ligne rougeâtre sur le sommet du mont Sauvage. La vierge d'Underlach tout à

coup frissonne.... elle croit voir passer entre elle et la montagne une barre sanglante..... involontairement elle jette un cri.

La mère Ursule est accourue vers elle : l'orpheline de l'abbaye a quitté précipitamment le balcon ; le désordre de ses esprits est à son comble. — « Suivez-» moi, dit la jeune fille hors d'elle-même. » — « En quels lieux ? » — « Au mont Sau-» vage. — « Au mont Sauvage ! répète » Ursule épouvantée. » — « Je vous l'or-» donne. »

Pour la première fois Elodie prononçait ce mot : sa voix était ferme, son regard sévère ; et la mère Ursule, confondue d'étonnement, en silence a suivi ses pas.

Du côté du midi s'amoncelaient d'épais nuages : l'astre du jour avait totalement disparu ; nul vent n'agitait les arbrisseaux de la vallée ; la nature était paisible, mais le calme devançait l'orage.

La chaleur brûlante des airs, le vol effrayé des oiseaux, un mugissement lointain, des éclairs menacans, un rideau noir s'avançant sur l'azur des cieux, tout annoncait la tempête. Elodie n'a rien remarqué.

Elle a traversé les prairies : rien n'a pu ralentir la rapidité de sa course. Au-delà du torrent, à l'entrée de la forêt, au pied du mont Sauvage, elle s'arrête un instant pour reprendre des forces.— « Au nom du ciel, qu'allez-vous faire! » s'écrie la mère Ursule, accablée de » lassitude, et glacée de terreur. » — « Herstall, répond l'orpheline éplorée, » mon protecteur, mon père, Herstall » est depuis ce matin à l'ermitage du » Solitaire. » — « Lui, grand Dieu! in- » terrompt Ursule, le malheureux ! il » est perdu! »—« Je vole à sa recherche, » a repris Elodie tremblante. » — « Je » tombe à vos genoux, crie Ursule éper- » due, ayez pitié de moi! ayez pitié de

» vous ! n'avancez pas : la mort est là. »
— « Que m'importe la mort ! Herstall,
» accablé par les années, a pu tomber
» épuisé de fatigue au milieu des rochers
» et de la forêt. Peut-être en ce moment
» il a besoin de secours, peut-être il
» m'appelle.... Non, nulle puissance hu-
» maine ne saurait m'arrêter : » — « Vous
» périrez tous deux. » — « J'aurai rempli
» mon devoir. »

En achevant ces mots, la vierge d'Underlach s'enfonce dans la forêt : la mère Ursule s'élance, saisit sa blanche tunique, et mourante se jette à ses pieds. — « Re-
» tournez au monastère, dit la jeune
» fille attendrie, je vous le permets. J'i-
» rai seule... mais laissez-moi. » — « Moi,
» vous abandonner ! jamais. Entendez-
» vous gronder l'orage ?..... le Ciel lui-
» même s'oppose à vos desseins, qu'o-
» sez-vous entreprendre ? Dieu juste !
» Dieu vengeur ! foudroyez l'infernale
» montagne ! » — « Retirez vous ! s'écrie

» Elodie avec l'accent de la colère et du
» désespoir : laissez-moi. »

Un ouragan furieux s'élève : les roulemens prolongés du tonnerre ébranlent la forêt ; entre les noirs sapins les vents mugissent déchaînés. La tempête a fondu sur les hauteurs de la vallée.... La mère Ursule est presque inanimée aux pieds d'Elodie. — « Céleste appui de l'inno-
» cence ! s'est écriée l'orpheline, secou-
» rez-moi. »

Le voile qui couvrait sa tête est enlevé par la tourmente : de ses longs cheveux les boucles éparses flottent en désordre sur son front et sur ses épaules. La pluie tombe avec violence : une nuit épaisse couvre la forêt, qu'éclairent par intervalles les rougeâtres feux de l'orage. Relevant la mère Ursule, Elodie, vers un chêne voisin, la traîne avec effort, et soutient ses membres glacés ; puis, debout contre l'arbre protecteur, alors pâle et résignée, la douce vierge de l'abbaye,

battue par la tempête, à la sinistre lueur des éclairs, immobile et silencieuse, semble, au milieu des ténèbres de l'enfer, une blanche apparition de l'Elysée:

Cependant la bourrasque impétueuse a passé; un rayon de lumière a brillé du côté du couchant : la foudre ne tonne plus au-dessus de la montagne. La grande voix de l'ouragan ne mugit plus que dans le lointain : à l'horizon, vers l'orient, s'entassent les nuées; l'azur des jours sereins a reparu. La plante abattue relève sa tige humide; l'oiseau rassuré retrouve ses doux chants; la nature, comme une jeune nymphe épouvantée qu'ont poursuivie de noirs satyres, semble, échappée à d'affreux dangers, faire une pause et reprendre haleine.

Ah! vainement le ciel s'est purifié, l'orage est encore au fond du cœur d'Elodie. Ses membres sont glacés, sa tête est brûlante, et le feu de ses regards est celui du délire. Les chemins sont inondés : non

loin le torrent roule avec fracas ses nouvelles ondes sablonneuses. De nouveaux ravins, creusés par l'orage, se précipitent des hauteurs, et traversent les sentiers de la forêt; des arbres renversés ferment tous les passages. Mais pour l'orpheline il n'est plus d'obstacles, il n'est plus de terreur : ce n'est plus la tremblante colombe du monastère; sous ses formes délicates et timides, Elodie recélait une grande âme qui n'attendait qu'une grande occasion pour développer son énergie.

La mère Ursule a repris ses sens : son regard suppliant interroge sa jeune maîtresse sur la résolution qu'elle va prendre. Elodie a compris sa muette prière : elle garde le silence, mais de la main elle lui montre la route du monastère, et reprend le sentier du mont Sauvage.

Un long espace de terrain déjà la sépare d'Ursule qui de loin cherche à la suivre, et paraît s'être décidée au sacri-

fice de sa vie. Tout à coup un long gémissement vient frapper son oreille : elle frissonne... Cet accent plaintif, poussé à peu de distance, lui a paru le dernier soupir de quelque malheureux : elle s'élance vers un groupe d'arbres d'où le son douloureux est parti. Aux dernières clartés du jour elle aperçoit, couché sur le gazon, un objet inanimé. Un vêtement noir le recouvre : il lui dérobe peut-être l'horrible aspect d'un cadavre abandonné par un assassin. L'orpheline rassemble ses forces, s'approche, soulève le manteau funéraire, et..... reconnaît Herstall.

A cette effroyable vue, la vierge d'Underlach fait retentir les airs de ses cris déchirans. Agenouillée, courbée sur le corps livide de son père, elle cherche à le relever, et l'appelle des noms les plus tendres. Ursule est accourue près d'Elodie. — « Le monstre ! s'écrie-t-elle, il » l'a assassiné. Je l'avais prévu. Encore » une victime ! » — « Assassiné ! répète

» l'orpheline avec horreur, où donc est
» la blessure? où donc est le sang?.. »

Et ses mains tremblantes, ses regards effarés cherchent en vain les traces d'un meurtre. — « Mais, reprend-elle, il n'est
» peut-être qu'évanoui. La fatigue de la
» route.... son grand âge... cette fatale
» tempête... et c'est pour moi qu'il a ainsi
» exposé ses jours! c'est moi qui aurais
» causé sa mort!... Ursule, courez au
» hameau; Ursule, de prompts secours
» le rendront peut-être à la vie. »

Ursule obéit: elle hâte ses pas autant que son âge et ses forces le lui permettent; mais elle est loin de partager l'espérance d'Elodie. — « C'en est fait de
» lui! se dit-elle à voix basse, il l'a bien
» mérité. »

La fille de Saint-Maur est demeurée seule auprès du vieillard étendu sans mouvement sur la bruyère humide de la forêt. En ses mains elle cherche à réchauffer les mains glacées de son père.

Ses larmes brûlantes baignent le visage décoloré d'Herstall. Elle lui parle, elle l'interroge, et dans son égarement s'interrompt pour attendre une réponse... Puis, se persuadant qu'il a cessé de vivre, elle s'abandonne à l'excès de sa douleur.

Ursule est enfin de retour. Deux pâtres l'ont suivie, et Marceline les accompagne. A la vue de cette dernière, Elodie se relève, et, les yeux baignés de larmes se précipite entre ses bras.

Tandis que les pâtres du hameau préparent le brancard sur lequel ils vont transporter Herstall à l'abbaye, Marceline cherche à rassurer l'orpheline. — « Existe-t-il encore? s'écrie Elodie. » Marceline se penche vers le corps du vieillard, met la main contre son cœur, paraît écouter un instant, et prononce ces mots : — « Il vit. »

Elodie pousse un cri de joie. — « Au- » rait-il donc manqué sa victime? a dit

» Ursule avec surprise. » — « Soupçon-
» neriez-vous quelque meurtre ?.... in-
» terrompt vivement Marceline. » —
« Si je soupçonne un meurtre !... répète
» Ursule : Herstall revient du mont
» Sauvage. »

A cette réponse, Marceline indignée détourne la tête avec mépris..... Les pâtres, portant le corps d'Herstall, redescendent la montagne. Soutenue par Marceline, Elodie suit cette sorte de convoi funèbre ; et, dans l'ombre de la nuit, le cortége de désolation et de mort a traversé silencieusement les cours désertes de l'abbaye.

LIVRE VI.

Tous les secours de l'art sont prodigués au vieillard du monastère. Elodie désespérée n'a point quitté le chevet du lit où son père adoptif, à l'aube du jour, est encore étendu sans mouvement. Anselme, l'Esculape de la vallée, en vain lui donne tous ses soins, il ne se flatte plus de conserver sa vie. Aucune parole d'espérance n'est sortie de sa bouche ; et le silence du bon pasteur est le présage de la mort d'Herstall.

Les larmes d'Elodie, son effrayante

pâleur, ses sourds gémissemens, attendrissent le vénérable Anselme. Cherchant à la préparer au coup affreux qui va lui ravir un second père : — « Ma » fille, lui dit-il, si Dieu rappelle à lui » l'âme pure d'Herstall, bénissons un » arrêt qui terminera ses souffrances; » les portes immortelles vont s'ouvrir » pour lui : déjà les concerts du Ciel » célèbrent le prochain départ du nou» vel élu. Entr'ouvrant la voûte azurée, » déjà l'ange des derniers soupirs l'ap» pelle aux félicités éternelles. La cou» che funèbre du juste est l'arche con» sacrée sur laquelle descend l'esprit de » Dieu. Eloignez-vous, vierge sans ta» che! ici vous seule êtes à plaindre. »

— « Non, s'écrie la jeune fille, non, » je ne quitterai point son lit de mort!... » En ce moment un léger mouvement d'Herstall a frappé sa vue : un rayon d'espérance a lui dans son âme. De nouveaux efforts pour ranimer les membres

glacés du vieillard sont essayés avec succès. Un léger incarnat a coloré le visage du mourant, et ses yeux se rouvrent à la lumière.

Herstall, après quelques instans, a paru reconnaître les objets chéris qui l'environnent. Ses regards se fixent sur l'orpheline avec la plus tendre et la plus douloureuse expression. Il cherche à lui adresser quelques mots : vains efforts! ses mouvemens sont paralysés, et sa langue reste muette.

Elodie s'approche d'Anselme. — « O » mon père! dit-elle, ne me déguisez » rien : cet état serait-il naturel?... Quel- » que perfide aurait-il voulu hâter l'in- » stant de sa mort? Herstall est-il la vic- » time de quelque barbare ennemi?... » — « Rien ne le prouve, répond An- » selme. » — « Et vous ne soupçonnez » aucun crime? » — « Si quelque crime a » été commis, du moins il n'a laissé » nulle trace. Herstall est tombé dans

» la forêt, frappé d'apoplexie. Aucune
» main coupable, aucun fer homicide
» n'ont été levés sur lui. La fatigue d'un
» long trajet, la tempête, et peut-être
» quelque émotion trop violente ont
» hâté l'attaque funeste que je redoutais
» pour lui depuis long-temps. »

De quel poids accablant cette réponse a soulagé le cœur de l'orpheline! Son sang a circulé plus librement dans ses veines. Mais hélas! semblable au prophète terrible criant sous les murs du temple de Salomon : *Malheur à Jérusalem!* Anselme, d'une voix inspirée continue en ces mots :

— « Un voile funèbre couvre les cir-
» constances qui ont précédé la chute
» d'Herstall au sein de la forêt. Peut-être
» qu'en le soulevant, un mystère d'hor-
» reur... Mais c'est à l'Etre-Suprême à
» tirer vengeance des iniquités secrètes
» et impunies. Il est un autre tribunal
» que celui de la justice humaine. Un cri

» réprobateur s'élèvera de la solitude...
» Comme un vase fragile le colosse
» sera brisé... Vainement le crime élè-
» verait son trône imposteur et triom-
» phant sur les hauteurs de la terre, la
» foudre est au-dessus de la montagne. »

En prononcant ces dernières paroles, ni son accent ni son regard n'appartenaient à la terre. Une puissance surnaturelle a commandé son discours. La vierge d'Underlach tressaille... Sa tête est retombée silencieusement sur sa poitrine, et de ses yeux s'échappent de nouvelles larmes.

Cependant un jour de plus s'est enfoncé dans le gouffre où tombent précipités les mois, les années et les siècles. La fille de Saint-Maur, remontée dans sa cellule, vainement appelle un sommeil de quelques heures, qui lui redonnerait de nouvelles forces pour veiller son père expirant; le sommeil glisse sur

sa paupière, comme les consolations sur son âme.

La vierge d'Underlach retourne auprès d'Herstall; elle est seule avec lui. Le vieillard ne peut lui parler; mais son regard, plus expressif que jamais, semble supplier l'orpheline de l'interroger, comme s'il avait conçu l'espérance de lui répondre par quelque autre secours que la parole. — « O mon père! dit » Elodie, n'abandonnez pas votre en- » fant! » Sa main tient celle du vieillard; » il lui semble qu'elle a été légèrement pressée. — « Course fatale! reprend-elle; » peut-être que, sans la fatigue d'une » route pénible, sans votre entrevue » avec le Solitaire... »

L'orpheline s'arrête épouvantée. A ce nom du Solitaire, Herstall a paru saisi d'une subite horreur. Son œil s'est animé, un rayon de fureur s'en échappe. Son âme, pour se faire entendre, cherche à briser les obstacles qui l'entravent. Un

violent effort, comme une convulsion dernière, a rendu le mouvement à ses lèvres tremblantes. Quelques sons étouffés, quelques mots à peine articulés se fraient un passage. Elodie écoute. — « Le monstre !.... Ah ! malheureuse !.... » Fuis ! »

Le feu de ses regards a disparu ; ses membres se sont roidis ; sa voix s'est éteinte ; son souffle s'est glacé ; une sorte de crêpe mortuaire a passé rapidement sur ses traits déjà décomposés. C'en est fait ! entre la vierge et le mourant l'ange aux ailes funèbres a tiré le rideau de l'éternité.

Depuis plusieurs jours, l'homme juste avait terminé sa carrière. C'est maintenant l'orpheline qu'Anselme cherche à rendre à la vie. Comme anéantie, elle paraît insensible aux tendres soins du pasteur d'Underlach. Les couleurs de son teint sont totalement effacées ; sa

voix n'est plus qu'un gémissement plaintif, et son existence qu'une douleur continuelle.

La fleur abattue par l'orage relève enfin sa tige languissante. La fille de Saint-Maur échappe à la faux du trépas. Mais hélas! privée du seul appui de sa jeunesse, elle s'afflige d'avoir pu lui survivre, et n'ose porter sa pensée vers l'avenir qui l'attend.

Jusqu'au balcon du monastère lentement elle a dirigé ses pas chancelans. Là, silencieuse, elle étend au loin ses regards. Le char du dieu de la lumière parcourt radieux les plaines éthérées : ses feux ont dissipé les vapeurs qui couronnaient les montagnes; et la blanche cime des pics couverts de neige se détache éblouissante sur l'azur de l'horizon. La prairie est émaillée de fleurs. La nature reparaît aux yeux de l'orpheline belle et pure comme aux jours de la création. La cascade au loin murmure,

et ses ondes argentées partagent en serpentant la pelouse embaumée. Les airs retentissent du concert joyeux des chantres du bocage. — « Ah! s'écrie l'orpheline d'une voix plaintive, hors mon » existence et ma destinée, hors ce cœur » infortuné que les regrets accablent, » rien n'est changé dans la nature. »

Elle dit; et ses larmes coulent à torrens. Hélas! au cœur déchiré par la douleur et brisé par l'adversité, un ciel pur et serein, un site riant, ne semblent-ils pas une amère dérision! Ah! quelques regrets que puisse laisser ici bas le génie éteint ou le juste disparu, le Ciel ne lui accorde pas une larme, la terre pas un soupir. La nature poursuit sa marche accoutumée. Indifférente pour l'homme qui la croit faite pour lui, elle ne remarque pas plus sa naissance qu'elle ne s'occupe de sa mort.

Les volontés d'Herstall ont été exé-

çutées. Au fond des jardins du monastère est un tertre solitaire ombragé de grands arbres dont l'épais feuillage intercepte les rayons du jour. Là repose ensevelie sa dépouille mortelle. Nul monument funèbre n'y sera construit. Nulle pierre ne couvrira sa tombe. Nulle orgueilleuse inscription ne rappellera ses vertus. Le père adoptif d'Elodie a défendu ces pompes de la mort, ces vanités de la poussière. Une simple croix rustique s'élève modestement sur le gazon de la sépulture.

Le vénérable pasteur d'Underlach ne quitte plus que rarement la jeune fille, dont il est demeuré le seul soutien. Par ses soins attentifs et par ses pieux discours, il cherche à cicatriser les plaies de son âme. Anselme a connu les dernières intentions de son ami. Il a envoyé son neveu, le jeune Conrad, annoncer le trépas d'Herstall à la comtesse Imberg. Chaque jour il attend le retour de Conrad

et la réponse de la comtesse. Peut-être la nouvelle protectrice d'Elodie viendra-t-elle la chercher elle-même au monastère. Son appartement est préparé. Le bon Anselme a tout prévu.

Elodie a recouvré ses forces : aller prier au tombeau d'Herstall est la première pensée de sa convalescence. A la chute du jour, elle a traversé le parc ; et, seule au pied du tertre funéraire, elle s'arrête, se prosterne et pleure. — « O mon père! dit Elodie, étrangère au-» jourd'hui sur un globe inconnu, qu'ai-» je à attendre du temps? l'accumulation » des souffrances. Qu'ai-je à espérer des » hommes? la pitié. Oh! par vos prières, » obtenez du Seigneur ma délivrance ; » et pour m'ouvrir un céleste passage » jusqu'à vous, que devant moi se bri-» sent les funestes barrières de la vie! »

Appuyée contre la croix du tombeau, la fille de Saint-Maur, absorbée dans ses

pieuses méditations, a laissé fuir les momens sans remarquer leur passage. Repoussant avec effroi le souvenir du Solitaire, elle se répète les derniers mots de son père expirant. L'homme du mont Sauvage, puissance mystérieuse, n'est plus pour elle une puissance céleste; et cependant elle ne peut se le représenter comme le génie du mal. Depuis la mort d'Herstall, au fond de son ame une sorte de terreur s'est attachée au nom du Solitaire; peut-être aurait-elle le courage de le fuir, mais elle n'a pas la force de l'oublier.

De nocturnes rayons éclairaient seuls le bosquet mortuaire. Etonnée elle-même de sa longue rêverie, glacée par l'air humide de la soirée, pâle comme la feuille du tremble à la clarté du flambeau des nuits, la vierge d'Underlach soulève lentement sa tête appesantie; quel objet a frappé son regard!... Devant elle, debout, penché sur l'arbre des mausolées, aussi

beau qu'au jour où, tenant sa lyre, il lui apparut tel qu'Orphée aux ombres heureuses, le chasseur de la montagne la contemple en silence, immobile comme la statue d'un monument funèbre. Son bras droit relève négligemment une partie de son manteau détaché de ses épaules, et drapé comme le royal vêtement des Césars. Sur son front male et découvert flottent en désordre ses cheveux noirs et touffus. La lune, à travers le feuillage, a semblé le ceindre d'une écharpe argentée; et ses lueurs frémissantes l'environnent de reflets magiques. Moins éclatant de beauté, sous les bocages de l'Elide, Endymion arrêta le char de Diane. Moins séduisant parut l'Hippolyte des forêts aux yeux des nymphes de la Grèce.

Le maintien calme du vainqueur d'Ecbert, la touchante expression de son regard, la sérénité de son visage, ont à l'instant chassé du cœur d'Elodie et les

sinistres souvenirs et les effrayantes réflexions. A son seul aspect toute impression funeste s'est effacée; et déjà l'enchanteur de la montagne a repris sur elle sa puissance.

L'orpheline a cru voir tomber de ses yeux une larme religieuse sur la tombe d'Herstall. Sa présence au bosquet funéraire, ce dernier hommage rendu à la mémoire de son père, ont rempli l'âme d'Elodie d'une joie secrète, d'une tendre reconnaissance : le Solitaire est justifié dans son esprit. Une lumière brillante a soudain éclairci ses ténébreuses pensées; il lui semble qu'un souffle divin a repoussé tous les nuages de l'horizon. Le passage de la vie n'est plus pour elle une marche dans le désert : Elodie n'est plus seule dans l'univers; et si elle s'agenouillait de nouveau devant la sépulture d'Herstall, ce ne serait plus la même prière qu'elle adresserait au Ciel.

— « Lui, un monstre! lui, un meur-

» trier! se dit en son cœur l'orpheline.
» Ah! la vertu, descendant ici-bas sous
» une enveloppe humaine, n'aurait pu
» choisir une forme plus céleste......
» D'Herstall expirant la raison pouvait
» être aliénée : devais-je croire aux
» accusations du délire! »

Le Solitaire s'avance vers elle. — « Vous avez pu me croire coupable!...
» dit-il avec l'accent du reproche; vous
» avez pu m'accuser de la mort d'Hers-
» tall!.... »

Ces mots répondent aux pensées secrètes d'Elodie. L'homme mystérieux lit donc jusqu'au fond de son âme. L'orpheline troublée se garde de l'interrompre : la voix du Solitaire a si doucement retenti à son cœur!..... Son accent expressif est une si puissante magie !..... Elodie n'ose parler de crainte de cesser de l'entendre.

— « Vierge pure et sans tache! a-t-il
» repris, j'ai voulu vous revoir pour me

» justifier à vos yeux. Sur les dépouilles » mortelles d'Herstall, devant cette » croix révérée, en présence du Ciel, je » le jure, jamais au mont Sauvage d'au- » cun crime le Solitaire ne s'est souillé. »

Il dit; et, la main levée sur le signe sacré de la rédemption, il semble défier toute puissance terrestre ou divine de démentir ses paroles solennelles. — « Herstall! poursuit-il, si j'ai attenté à » ta vie, si j'en eus même jamais la pen- » sée, que ta voix menaçante s'élève du » cercueil!... Si j'ai trahi la vérité, dé- » nonce à l'instant le criminel! »

Le cœur de l'orpheline battait avec violence; mais son agitation n'était plus celle de l'effroi. Tout soupçon est détruit; toute alarme est dissipée; et loin de redouter le moment présent, elle eût voulu prolonger sa durée. — « Je le vois, » continue le Solitaire, vous croyez à » mon serment : je suis justifié devant » vous.... Adieu. »

Il allait s'éloigner. — « Me pardonnez-» vous d'injurieux soupçons? dit timi-» dement l'orpheline. » — « Les appa-» rences m'accusaient, répond-il, et » vous pouviez me croire coupable. » D'ailleurs, tombé depuis long-temps » sous le poids des condamnations hu-» maines, je ne m'étonne plus des injus-» tices. » — « Vous me quittez? dit Elo-» die, le voyant sortir du bosquet. » — » Peut-être pour toujours. »

A cette réponse, la vierge d'Underlach a fait un mouvement involontaire vers lui pour l'arrêter; et la douleur s'est peinte sur son charmant visage. — « Eh » quoi! reprend le Solitaire, vous m'ho-» noreriez d'un regret! » — « Ne fûtes-» vous pas mon libérateur? répond la » jeune fille vivement agitée. »

En prononçant ce seul mot « mon libérateur », sa voix touchante exprimait plus que la reconnaissance. Le chasseur de la montagne n'est plus le maître des

sentimens qui l'oppressent. -- « Ange
» du monastère! s'écrie-t-il, ne me re-
» tenez point, vous vous perdez! »

Et l'homme incompréhensible semble la repousser.

La fille de Saint-Maur recule effrayée. Son cœur s'est douloureusement resserré. De sinistres pensées reviennent en foule la poursuivre. Auprès de la croix funèbre, elle se réfugie comme sous une arche de salut; et ses pleurs coulent en abondance.

Attendri, hors de lui-même, le chasseur de la montagne oublie toutes ses résolutions : il tombe à ses genoux. —
« Tu l'as voulu : tu m'arraches l'aveu
» fatal.... Eh bien! oui, je t'aime! Toi
» seule, comme une aurore céleste ap-
» parue au milieu des ténèbres, es venue
» me rappeler à la vie. Maintenant, ici-
» bas, il n'est plus pour moi qu'Elodie,
» et cette Elodie ne pourra jamais être à
» moi. » — « Jamais! » répète l'orphe-

line : et dans ce mot de tendresse et de désespoir, son cœur s'est ouvert tout entier.

— « Regarde autour de toi, conti-
» nue-t-il avec égarement, ces gazons
» fleuris recèlent la mort; ce bocage
» riant est une tombe : infortunée ! mes
» destins ressemblent à ces gazons trom-
» peurs, et mon amour à ce bocage fu-
» nèbre. Fille adorée! laisse-moi te fuir :
» que sur une mer de souffrances et de
» désespoir, j'erre à la merci des flots,
» poursuivi par la tempête, et sillonné
» par la foudre, c'est l'arrêt du Ciel; je
» subis ma destinée : mais que seul du
» moins le naufragé roule au fond des
» abîmes ! Il en est temps encore.....
» Sauve-toi.

» Mon délire t'épouvante, ajoute-t-il,
» Elodie, ne cherche point à compren-
» dre l'homme de la fatalité ; contente-
» toi de le repousser. Ange de la terre !
» à l'imitation des esprits du Ciel, ferme-
» moi l'entrée de ta demeure. »

La vierge d'Underlach sent ses genoux fléchir sous elle ; glacée de terreur : — » Levez-vous, cruel ! lui dit-elle. Hélas ! » que puis-je vous répondre ! vous avez » déchiré mon âme. ».

Le Solitaire la voit chanceler : il veut la soutenir ; il passe son bras autour de sa taille ; et la jeune fille, un instant comme privée de l'usage de ses sens, a doucement laissé tomber sa tête sur son sein : ainsi la blanche fleur du lierre s'attache à l'ormeau du vallon. La lueur virginale de l'astre des amours éclairait son visage céleste. Ses longues paupières à demi fermées voilaient son regard enchanteur. Au bord du fatal précipice, moins belle parut Psyché, lorsque Zéphyr l'enlevait évanouie.

L'inconnu du désert la contemple en silence ; un feu brûlant coule dans ses veines.... Tout à coup, de l'accent le plus passionné : — « Elodie, s'écrie-t-il, est-il » bien vrai !..... Elodie, m'aimes-tu ?... »

Plus d'expression farouche en son regard; plus d'égarement sur ses traits; il presse contre son cœur avec tendresse l'orpheline adorée. A la douce interrogation de l'amour, la vierge d'Underlach revient à elle-même : doucement elle repousse le Solitaire, de ses bras se dégage en rougissant, et lui répond ces mots : — « Si je vous aime? A quoi pour-
» rait servir cet aveu! Ne m'avez-vous
» pas dit qu'Elodie ne pouvait jamais être
» à vous? »

L'homme du mont Sauvage paraît craindre de lui répondre; en lui mille sentimens divers à la fois se combattent; précipitamment il s'éloigne; à grands pas il parcourt le sombre bosquet : puis revenant soudain près de l'orpheline, et rompant brusquement le silence : il s'écrie : — « Et comment puis-je espérer
» qu'Elodie veuille jamais être à moi!
» Errant, proscrit et malheureux, que
» puis-je offrir à une épouse? un rocher

» d'exil, une hutte sauvage, un nom
» inconnu, une existence infortunée. »
— « Seule et abandonnée, répond Elo-
» die, sans parens, sans richesses, sans
» appui, qu'ai-je donc de plus que vous
» sur cette terre?.... »

— « O fille enchanteresse! interrompt
» avec transport le chasseur de la mon-
» tagne, ces paroles changent ma des-
» tinée; la foudre s'est retirée de des-
» sus ma tête;.... tu m'aimes!.... Ah! le
» Ciel m'aura pardonné : je puis donc
» espérer encore le bonheur. Eh bien!
» suis-moi, tu ne sera plus seule et aban-
» donnée : je serai ton appui, ton père,
» ton époux, je serai tout pour mon Elo-
» die. Je n'ai qu'une cabane au milieu
» des rochers déserts, mais auprès de
» toi j'y serai l'heureux de la nature, le
» privilégié de la vie. Je n'ai qu'un cœur
» à t'offrir, mais ce cœur est brûlant
» d'amour. Innocente colombe! oh!
» viens purifier ma retraite! Viens,

» comme une émanation du Ciel, chan-
» ger l'abîme en Elysée! Semblable à
» l'oiseau voyageur qui, sans asile fixe
» et sans patrie adoptive, ne tient sur
» la terre qu'à sa compagne chérie, je
» n'aurai dans ma solitude d'autres tré-
» sors que ton amour, d'autres souve-
» nirs que tes sacrifices, d'autres en-
» chantemens que ta présence.

» Seuls au milieu de nos montagnes,
» loin des puissances humaines, entou-
» rés d'un nuage d'amour et de volupté,
» nous passerons à travers la vie, invi-
» sibles et fortunés : nos jouissances in-
» connues n'éveilleront point l'envie.
» Hélas! j'ai connu les grandeurs, et j'ai
» appris à les haïr; j'ai possédé les ri-
» chesses, et je les ai rejetées; j'ai été
» chéri de la gloire, et je l'ai maudite.
» O vierge pure! en notre vallon de mi-
» sères, aimer est le seul bien suprême.
» Auréole du cœur ici-bas, oui l'amour
» est un rayon échappé des félicités cé-

» lestes, un aperçu des délices de l'au-
» tre vie : réponds, Elodie! réponds!
» veux-tu lui confier ta destinée? »

En prononçant ces derniers mots, le chasseur de la montagne avait saisi la main de l'orpheline, et l'emmenait hors du bocage. Attendrie, éperdue, elle lève les yeux au ciel, semble le consulter, et ne résiste que faiblement. Mais la lune a disparu sous l'horizon; des ombres épaisses couvrent la nature; et le long mugissement des vents retentit au loin dans la forêt, comme une voix plaintive appelant au secours de l'innocence.

— « Arrêtez! s'écrie soudain Elodie;
» de grâce, arrêtez! Où me conduisez-
» vous? » — « Au mont Sauvage! à
» l'amour! au bonheur! répond le Soli-
» taire avec transport; » et plus rapidement encore il entraîne la jeune fille.

L'orpheline a retrouvé son courage :
— « Non, répond-elle avec énergie, je
» ne dois suivre qu'un époux : ce ne se-

» rait qu'en sortant des autels que vous
» auriez le droit de disposer de moi. »
— « Il est des autels au désert, s'écrie
» le Solitaire avec l'exaltation la plus
» passionnée; partout l'Eternel reçoit les
» sermens de l'homme; partout s'allu-
» ment les flambeaux d'amour et d'hy-
» ménée. Ose te confier à moi, tendre
» fleur de la vallée! je jure de ne point
» souiller ton éclat virginal. Un ministre
» des cieux unira nos destins. Viens!
» ton époux sera digne de toi; ta couche
» nuptiale sera pure. O mon Elodie!
» consens à me suivre. Mon amour pour
» toi m'a rendu les premiers guides de
» mon printemps, les premiers senti-
» mens de ma vie, l'honneur, la loyauté,
» l'enthousiasme et la vertu. »

— « Non, répète Elodie d'une voix
» suppliante, et résistant à ses efforts;
» non, je ne dois point vous suivre : lais-
» sez-moi! »

A ce cri touchant de l'innocence, le

Solitaire s'arrête. Ainsi qu'un rapide éclair, le moment d'enthousiasme a passé : comme une vapeur aérienne, les tableaux enchantés disparaissent. Au songe divin succède un affreux réveil : de funestes souvenirs l'arrachent aux illusions; de soudaines pensées le rappellent à lui-même. L'homme inexplicable a laissé retomber la main de l'orpheline — « Pardonnez, lui dit-il, un instant de » délire.... Vous! m'aimer! qu'osais-je » espérer! Vous! me suivre au rocher » désert! étais-je digne d'un tel sacri- » fice! Non, mes vœux insensés n'ont » pu qu'outrager le ciel et la terre.... Je » sais me rendre justice.... Vous êtes » libre. »

Que son accent est changé! Jamais le regret, la douleur, le repentir, le désespoir n'en exhalèrent de plus déchirant. L'orpheline est libre; et cependant l'orpheline immobile reste à ses côtés comme enchaînée. — « Retournez au

» monastère, a-t-il repris d'une voix » sombre. De nouveaux habitans, un » nouvel appui vont y remplacer pour » vous votre père adoptif. Puissiez-vous » être heureuse!... Quant à moi, demain » je m'exile de la vallée. Au-delà du lac » Morat, loin d'Underlach, sur un mont » écarté d'où l'on découvre le sommet » de la haute tour du monastère, je vais » aller creuser ma tombe. Une lueur pas» sagère traversant l'obscurité ne rend » que plus affreuses les ténèbres qui lui » succèdent. La mort, ma seule espé» rance, aura bientôt terminé mon sup» plice.... Adieu. Si quelque malheur » pouvait menacer vos jours, si la pré» sence du Solitaire pouvait encore vous » sauver de quelque danger, sur la haute » tour de l'abbaye que jusqu'à ma der» nière heure mon œil ne cessera de » fixer, allumez la nuit un fanal, et vous » me verrez reparaître. »

Il dit, et soudain, s'arrachant d'auprès

de la vierge d'Underlach, il s'élance hors des jardins du monastère, et fuit rapidement à travers les ombres et le feuillage. Malheureuse Elodie! cette soirée ne s'effacera jamais de ta mémoire.

LIVRE VII.

Deux fois l'astre des cieux avait parcouru sa carrière depuis l'apparition du Solitaire au tombeau d'Herstall. Conrad n'est point encore de retour au presbytère d'Anselme ; et le pasteur d'Underlach ne sait plus comment s'expliquer ce long retard. Conrad avait à peine atteint son troisième lustre : quelque évènement funeste lui serait-il arrivé?... Si jeune, errant sans guide dans les montagnes, il a pu s'égarer; quelques périls auraient-ils menacé sa vie?... Peut-être n'a-t-il pu résister à la fatigue d'un long voyage. Anselme inquiet compte les momens avec impatience. Conrad est le fils d'une sœur

chérie ; Conrad est son élève ; pour lui sa tendresse est extrême ; il se repent du message dont il l'a chargé ; il commence à désespérer de son retour.

De son char silencieux l'épouse de l'Erèbe étendait un voile épais sur la voûte étoilée. La douzième heure de la nuit avait sonné : soudain un coup violent est frappé contre la porte du presbytère : le vieux pasteur en sursaut se réveille. C'est sans doute son fils adoptif. Il se lève à la hâte, allume sa lampe, et court lui-même ouvrir sa demeure hospitalière.

Un inconnu d'une haute stature devant lui se présente : à sa main est une énorme massue teinte de sang ; de toutes parts l'eau coule de ses vêtemens. Ainsi s'offrit aux yeux d'Œnée (1) Hercule vainqueur du fleuve Acheloüs.

(1) Père de Déjanire.

L'étranger porte un objet inanimé. Prêt à succomber à la fatigue, il semble ne plus respirer qu'avec peine. Il s'avance; et le pasteur d'Underlach, à la faible lueur de sa lampe, reconnaît entre ses bras le corps de son cher Conrad, privé de sentiment, pâle et ensanglanté. Anselme recule avec effroi. — « Ne crai- » gnez rien, dit l'inconnu, ce sang est » le mien : je l'ai versé pour sauver Con- » rad. » — « Il est mort! s'écrie doulou- » reusement le vieillard. » — « Il n'est » qu'évanoui; hâtez-vous de le se- » courir. »

Un grand feu est allumé. L'étranger dépose son pénible fardeau sur un lit dressé devant le foyer. Les habits du jeune Conrad sont trempés d'eau; ses membres sont glacés; lentement il revient à la vie. — « Vous l'avez sauvé, » s'écrie Anselme, avec l'accent de la » reconnaissance; mais en quels lieux? » — « Au bord du torrent. » — « De quels

» dangers? » — « Du fer des assassins. » — « Quoi! vous seul!... » — « Aidé du » Ciel. » — « Courageux inconnu! qui » donc êtes-vous? » — « L'homme du » mont Sauvage. »

A ce nom, comme pétrifié, le pasteur des fidèles demeure immobile et sans voix. Puis, rompant tout à coup le silence : — « Qui que vous soyez, dit-il, » ma reconnaissance vous est due. Ce » dévouement généreux..... » Le Solitaire l'interrompt. Une sorte de dédain sauvage se manifeste sur ses traits : sa voix est farouche et son sourire amer. — « La reconnaissance! répète-t-il, en » est-il donc parmi les hommes! »

Anselme surpris le regarde avec attendrissement. — « Mortel inconcevable! » dit-il, l'adversité sans doute épuisa » contre vous ses traits : mais une grande » âme telle que la vôtre n'est-elle donc » point au-dessus du sort! La justice » céleste.... » — « La justice céleste!....

» reprend le Solitaire avec une fureur
» concentrée. » — « Arrêtez! inter-
» rompt à son tour le vieillard avec une
» sainte énergie, arrêtez ! vous alliez
» blasphémer. »

L'homme terrible n'a pu résister à la voix du ministre des cieux : son âme indomptable cède à l'ascendant des vertus et de la piété. Il se tait; la fureur de son regard s'est éteinte. — « Mon fils,
» poursuit le pasteur avec l'accent du
» plus tendre intérêt, et en s'approchant
» de lui, vous êtes blessé? » — « Blessé!..
» répond le Solitaire d'un ton égaré, et
» comme cherchant à comprendre la si-
» gnification de ce mot, blessé!... qu'im-
» porte! » — « Laissez-moi panser vos
» plaies. » — « Mes plaies sont incura-
» bles; » et l'homme du mont sauvage a posé la main sur son cœur.

Il a fait plusieurs pas pour s'éloigner : Anselme l'arrête. — « Noble sauveur
» de Conrad! ne me quittez point en-

» core; daignez pour cette nuit accep-
» ter un asile, et prendre quelque repos
» sous ce toit hospitalier. » La voix du vieillard était suppliante. — « Non, répond
» le Solitaire, je ne veux pour asile que
» les cavernes du rocher; je ne pren-
» drai de repos que sous les pierres de
» la tombe. »

— « Ame égarée ! s'écrie le prêtre
» avec douleur; mes consolations.... »
— « Vous en ai-je demandé !... inter-
» rompt avec hauteur l'inflexible mortel.
» Je n'en attends ni de Dieu ni des hom-
» mes. Retournez auprès de Conrad,
» auprès de votre fils. » — « Tout mal-
» heureux est mon fils, répond vive-
» ment Anselme. Homme à la fois au-
» dessus et au-dessous de l'humanité !
» quel langage osez-vous tenir ! »

A ces mots, entièrement revenu à lui-même, calme et d'un ton solennel : — « Anselme ! dit le Solitaire, ton opi-
» nion sur moi depuis long-temps m'é-

» tait connue. Apôtre de l'Evangile, sois » moins sévère, sois plus charitable dans » tes jugemens ! toute apparence est » trompeuse. La nuit du mystère n'est » pas toujours celle du crime; et fussé-je » aussi coupable que malheureux, songe » que les derniers mots du Sauveur des » humains furent des paroles de pardon. » Ministre du Dieu des miséricordes ! ta » mission parmi les hommes est d'absou- » dre et non de condamner. »

Et ces mots achevés, le chasseur de la montagne est déjà loin du presbytère.

L'aurore brillante et radieuse s'était élancée de son palais de lumière, et devant ses coursiers étincelans, sur un nuage d'or et de pourpre, chassait les ombres de la nuit. Marceline est à l'abbaye, introduite auprès de l'orpheline. — « Conrad est de retour, s'écrie-t-elle : » il revient presque des sombres bords. »

La vierge d'Underlach la regarde avec surprise. Marceline continue.—«Conrad » avait vu la comtesse Imberg Chargé » de sa réponse, et de quelques présens » pour Anselme, il revenait au presby- » tère; mais sur sa route, l'imprudent » avait laissé voir les dons précieux qu'il » portait; et près du torrent, cette nuit, » des assassins l'attendaient.

» Environné de brigands, le neveu » d'Anselme jette des cris percans. A » l'instant paraît le héros de la droite du » Seigneur. Seul, armé d'une massue » foudroyante, il renverse, il terrasse, » il immole et le chef et ses satellites. » Un seul échappe à ses coups; le per- » fide en fuyant se venge : Conrad est » précipité dans le torrent.

» Le Solitaire, entouré de cadavres, » et blessé, n'a plus d'ennemis à com- » battre; mais il s'aperçoit que l'élève » d'Anselme a disparu. Les vêtemens de » la victime flottent au-dessus des eaux

» du torrent; le vainqueur se jette au
» milieu du gouffre; et pour la seconde
» fois Conrad est sauvé.

» Accablé de fatigue, sanglant, épuisé,
» succombe-t-il à ses souffrances? non.
» Tant qu'il lui reste quelque vie, elle
» appartient au malheureux. Le divin
» génie du mont Sauvage porte pendant
» une heure entière le corps humide et
» glacé du jeune Conrad; et le père An-
» selme a recouvré son fils adoptif. »

— « Mais le Solitaire est blessé! s'é-
» crie l'orpheline alarmée. » — « Sa bles-
» sure est légère, répond Marceline. »
— « Est-il demeuré chez Anselme? » —
« L'aigle radieux n'habite que les nues. »

Le pasteur du hameau vient d'arriver au monastère. Elodie quitte Marceline et vole à sa rencontre. Ansèlme tient un papier en sa main. — « Voici, lui dit-il,
» une lettre de la comtesse Imberg. De-
» main vous la recevrez en ces lieux. »

— « Déjà ! répond Elodie. O mon père !
» me faudra-t-il quitter la vallée d'Un-
» derlach ? » — « J'ignore les intentions
» de votre protectrice : fille chérie !
» Sommes-nous les maîtres de nos des-
» tinées ! »

L'orpheline a lu l'écrit de la comtesse, qui paraît s'intéresser vivement à son sort. Ses expressions sont affectueuses ; elle annonce son arrivée à l'abbaye ; et ses intentions paraissent aussi nobles que bienfaisantes.

— « Vous ne me parlez point de Con-
» rad ? » dit Elodie, après quelques momens de silence. — « Il est hors de dan-
» ger, répond Anselme. » — « Vous a-t-il
» raconté les détails de sa funeste aven-
» ture ? » — « Sans doute ; et la vaillance
» du guerrier auquel il doit la vie ne
» peut sortir de sa pensée : son enthou-
» siasme égale sa reconnaissance. » —
« Vous l'avez vu ? reprend l'orpheline
» avec embarras. » — « Qui !.... le Soli-

» taire, répond Anselme; il ne s'est
» montré qu'un instant à mes yeux. » —
« Vous lui avez parlé? » — « Il s'est dé-
» robé précipitamment aux actions de
» grâces que je voulais rendre à sa con-
» duite héroïque. Mais vainement il m'a
» fui; le généreux sauveur de Conrad
» restera éternellement présent à mon
» souvenir. » — « Le généreux sauveur
» de Conrad est cependant en butte aux
» soupçons de la haine, aux traits de la
» calomnie! » — « Ma fille, répond An-
» selme, sur cet homme étonnant gar-
» dons un religieux silence. Dieu seul
» peut le comprendre, Dieu seul peut
» le juger. »

Changeant à ces mots d'entretien, le pasteur d'Underlach consulte Elodie sur les apprêts que nécessite au prieuré l'arrivée de la noble parente d'Herstall. Accoutumée par sa fortune et son rang aux jouissances de la vie, la comtesse Imberg ne trouvera que des privations

au monastère. Aucun luxe ne règne dans les appartemens du gothique édifice. Cependant la fille de Saint-Maur voudrait que le séjour de son enfance offrît quelques charmes à sa protectrice, qui peut-être alors consentirait à y passer le reste de la belle saison. Elle n'a rien négligé pour embellir l'intérieur du cloître : quelques vieux meubles sont remis à neuf; et leur antique dorure, couverte de poussière, a reparu : des corbeilles de fleurs odoriférantes parent les vastes salons de l'abbaye; et l'orpheline n'a plus qu'à attendre et à espérer.

L'aube blanchissante entr'ouvrait les portes de l'Orient. Les paisibles habitans de la vallée dormaient encore profondément, lorsqu'un bruit confus d'équipages et de chevaux se fait entendre au prieuré. Celle qui vient servir de mère à la nièce d'Herstall arrive en ce moment : une nombreuse escorte suit ses pas : des

écuyers, des pages, des guerriers, la précèdent; et dans les vastes cours du monastère règnent de toutes parts le désordre, le tumulte et la confusion.

Elodie descend à la hâte le grand escalier de l'abbaye, et sous le vestibule reçoit la comtesse Imberg : une suite brillante l'environne : et près d'elle est un chevalier de haut parage armé de toutes pièces.

La noble parente d'Herstall a tendu les bras à la fille de Saint-Maur, la presse avec amitié contre son sein, et la contemple avec une surprise mêlée d'admiration. Sa beauté, sa modestie, son accent, sa grâce, tout en elle a paru la charmer.

— « Aimable Elodie! lui dit-elle en » lui présentant le guerrier qui l'accom- » pagnait, mon ami le plus cher, le chef » d'une des plus illustres familles de » l'Allemagne, l'allié des premiers sou- » verains du Nord, le prinze de Palzo,

» a bien voulu me conduire lui-même
» en ces montagnes. Il m'a promis de
» s'arrêter quelques jours dans cette ab-
» baye, et je m'empresse de recomman-
» der mon valeureux chevalier à ma
» nièce adoptive. »

L'orpheline a salué profondément le prince de Palzo, dont les regards sont constamment restés fixés sur elle. La comtesse Imberg semble satisfaite des appartemens qui lui ont été préparés. Obligeante, affectueuse, elle ne paraît point effrayée du sombre aspect des galeries voûtées qu'elle traverse : elle n'a blâmé aucune distribution ; ne s'est plainte d'aucune fatigue ; et pour prendre quelques instans de repos, ne s'est séparée d'Elodie qu'avec regret.

La vierge d'Underlach, seule à elle-même, s'abandonne à ses réflexions. La comtesse paraît bienfaisante, sensible, généreuse, et pourtant elle ne

sent point son cœur attiré vers elle. Dans ses discours règne une noble simplicité, mais quelle pompe l'environne! Elle a présenté le prince de Palzo à l'orpheline, mais comme elle a énuméré les titres de son ami! Son regard est doux et bienveillant, mais qu'il est orgueilleusement affable! Elle a nommé Elodie sa nièce, mais jusque dans la tendresse de son accent, quelle supériorité! — « Herstall! se dit l'orpheline en elle-» même, ici, je le sens, j'avais jadis un » père, je n'ai plus aujourd'hui qu'une » protectrice. »

La comtesse Imberg, plus âgée que ne l'était Herstall au moment de sa mort, conservait encore quelques restes de beauté. De tout temps l'admiration s'était attachée à ses pas; mais aux jours de son printemps, ce sentiment, le seul qu'elle avait su inspirer, n'avait fait que le tourment de son existence : ce n'est pas uniquement pour être admirée qu'une

femme est belle. Les années vinrent détruire ses charmes; elle n'avait pu commander l'amour, elle voulut subjuguer l'opinion. Sa fortune lui permettait le luxe, elle éblouit les hommes par sa magnificence et sa générosité. Son cœur, qui n'avait pu aimer, avait eu le loisir et la faculté d'étudier les cœurs; l'âme sensible est toujours voilée, l'âme glacée voit tout à nu.

Habile à dissimuler, la comtesse était renommée pour sa sincérité. Elle paraissait constamment occupée à couvrir des nuits du mystère ses actions magnanimes et bienfaisantes; et cependant, par son adresse, des récits exagérés en publiaient partout les plus légers détails. Elle était capable d'un trait sublime, mais il fallait qu'on la regardât. Absolue dans ses volontés, elle semblait faire habituellement à ceux qui l'entouraient le sacrifice entier d'elle-même. Elle se glorifiait d'une vie qu'aucune erreur

coupable n'avait souillée; l'esprit aride qui pèse ses actions comme ses mots, nomme le vide de son âme profondeur, et sa sécheresse vertu.

La comtesse, que suivaient toutes les vanités du monde, ne parlait du luxe qu'avec dédain, mais s'était résignée, disait-elle, à porter ses chaînes pesantes par état et par devoir. Ardente à chercher l'occasion de se signaler par quelque protection éclatante, elle ne prenait nul intérêt au protégé; dévouée à tous les malheureux, elle n'en connaissait aucun; despote, elle tonnait contre la tyrannie; ambitieuse, elle ne vantait que le bonheur d'une existence obscure; humble avec ostentation, elle rapportait tout au Ciel, et ne croyait qu'aux choses de la terre; enfin noble dans ses manières, gracieuse en ses mouvemens, affable en ses discours, elle était l'idole de la multitude, et l'oracle de ses nombreux admirateurs.

Le prince de Palzo avait atteint l'âge mur de la vie. Portant un nom illustre, général au service du duc de Lorraine, possesseur de biens immenses, il murmurait contre la fortune, et se plaignait de ses rigueurs. Artificieux et perfide, il ambitionnait la puissance suprême. A la fois téméraire et lâche, il travaillait par de sourdes intrigues à détrôner son souverain. Habile conspirateur, il possédait l'art de flatter les passions de la multitude, d'aigrir les cœurs mécontens, de fomenter la discorde, et d'étendre les haines. Orateur éloquent, il connaissait le brillant prestige des images hardies et des expressions hasardées; enfin, à son gré, fascinant les yeux du vulgaire, nul ne savait mieux que lui jeter sur ses discours les mots magiques d'indépendance et de liberté.

Le prince de Palzo n'avait jamais été remarquable ni par sa stature, ni par sa beauté; mais ses traits étaient réguliers,

et son maintien avait de la dignité. Aux yeux de l'observateur profond, son sourire dédaigneux, son front sévère, son regard ironique annonçaient l'homme orgueilleux, par ambition commandant aux hommes, et par système les méprisant. Le timbre de son âme, grossièrement frappé par les sens, n'avait jamais rendu que des sons trompeurs, parfois éclatans, mais toujours faux; parfois énergiques, mais jamais sublimes.

Une brillante éducation avait passé sur lui comme la lumière sur les plantes; elle avait coloré son être sans rien changer à sa nature. Souple à la cour lorsque ses desseins l'exigeaient, quelque basses que fussent les portes d'un palais, pour y entrer, il lui importait peu de se baisser en pygmée, pourvu qu'en sortant il pût paraître au vulgaire un colosse.

En ses amours effréné, se livrant aux transports de ses premiers mouvemens,

il ressemblait au pilote qui met à la voile pendant la tempête ; mais en politique, prudent et dissimulé, il soulevait ou calmait les orages comme s'il disposait des élémens. Souvent prodigue, mais sans générosité ; quelquefois bienfaisant, mais sans justice, il se montrait magnifique, et passait pour magnanime. De la surface de son âme la vertu semblait exhaler quelques parfums, comme des bords d'un vase infect peuvent s'élever quelques fleurs.

Louis XI avait remarqué le prince de Palzo : un tel homme convenait parfaitement à ses vues politiques. Les révolutions des Etats voisins avaient constamment agrandi son royaume. Feignant de voler au secours des trônes ébranlés, Louis XI achevait de les abattre. Sur les ruines il savait s'élever, et sur les destructions il se raffermissait.

De nombreux mécontens s'agitaient à

Nancy. Les partisans de Charles-le-Téméraire rappelaient la brillante cour du conquérant. Quelques guerriers regrettaient l'homme des combats, et quelques fonctionnaires disgrâciés leurs places perdues. Les ambitieux armaient les passions, et les factieux semaient les alarmes.

Louis XI en guerre avec Réné, déjà maître d'une de ses provinces, attisait dans Nancy le feu de la discorde. Des négociations secrètes s'étaient établies entre ses ministres et le prince de Palzo. Une vaste conspiration est organisée. Du côté de l'ouest, les troupes de Louis attaquent la Lorraine; du côté du midi, près du lac Morat, soutenu par la France, un parti menaçant de Lorrains réunis et d'ambitieux rassemblés n'attend qu'un chef pour lever l'étendard de la révolte et marcher sur Nancy. L'or des traîtres a soudoyé secrètement des corps entiers de montagnards. Leur chef est

choisi, c'est le prince de Palzo. Il se rend en Helvétie, où de nombreux conjurés l'attendent; et c'est de Morat que partira la foudre qui doit anéantir Réné. Dès que le drapeau de la rébellion aura été arboré sur la frontière suisse, les mécontens de Nancy, les ennemis du duc de Lorraine, les enthousiastes de la liberté, les anciens admirateurs de Charles-le-Téméraire accourront en foule au noyau de la révolte. Louis XI se portera à leur rencontre vers Epinal, où l'armée entière se rassemblera. Le duc de Lorraine sera investi de toutes parts; et les agens du Roi de France font espérer au prince de Palzo la souveraineté d'une province.

Le départ de la comtesse Imberg pour l'abbaye d'Underlach a merveilleusement servi les projets du chef des insurgés. Sous le prétexte d'accompagner une amie, il a quitté la cour de Lorraine, il est parti pour Morat; et du cloître où il sem-

blera enseveli, le perfide armera les rebelles. Tous ses plans sont dressés; la comtesse Imberg n'en ignore aucun ; et l'infâme complot ne tardera point à éclater.

Quel changement au monastère ! de nombreux serviteurs peuplent les cours jadis désertes. Des bannières armoriées pavoisent les tourelles. Des sentinelles gardent toutes les issues de l'antique édifice. De jeunes pages dressent d'indomptables coursiers. Les cors , les fifres, les timballes retentissent à toutes les heures du jour. Le tambour bat, la trompette sonne : une escorte militaire avait suivi le prince; il passe en revue ses soldats; il éprouve leurs armes, il exerce leur valeur, il les rassemble, il les harangue : tout est mouvement, agitation , tumulte à l'abbaye; et le cloître pacifique est devenu citadelle guerrière.

La timide vierge d'Underlach ne comprend rien aux nouvelles scènes dont ses regards sont frappés : que signifient les nocturnes rassemblemens qu'elle a remarqués depuis l'arrivée du prince? Pourquoi ces préparatifs de combats? Quelles sont ces voix nombreuses qui souvent la nuit retentissent sous les voûtes souterraines du monastère ? D'où vient cette quantité d'armes secrètement amassées dans les salles basses de la tour principale? Pourquoi ces mystérieuses sorties du prince à toutes les heures de la nuit? Quelles sont ces dépêches qu'il reçoit si fréquemment? Où vont tous ces courriers expédiés sur toutes les routes? Que signifient les déguisemens de ses émissaires? La tremblante Elodie pressent quelque évènement étrange et funeste.

Le prince de Palzo n'avait pu voir l'orpheline sans l'admirer : il n'a pu la

connaître sans désirer de la séduire, et sa passion s'est ouvertement déclarée. Irritée de ses présomptueuses espérances, effrayée de son langage hardi, la fille de Saint-Maur se réfugie auprès de la comtesse, et n'ose un seul instant s'éloigner d'elle.

En quelle affreuse situation se trouve Elodie! l'entrée du cloître est défendue par le prince au père Anselme dont il craint les conseils et l'influence : elle n'ose franchir les barrières de l'abbaye, gardées par les satellites de Palzo. Partout le prince suit ses pas : son amour n'a plus de retenue ; ses transports n'ont plus de frein ; et l'infortunée captive est au pouvoir d'un homme ambitieux et pervers, sur lequel l'honneur, la justice et les vertus n'ont jamais eu d'empire.

L'orpheline n'a plus d'espoir qu'en sa protectrice : mais la comtesse est dévouée au chef entreprenant dont elle aperçoit le front déjà ceint d'une cou-

ronne. Le prince lui a peint ses sentimens pour Elodie ; il lui a demandé la main de sa nièce adoptive. Sa nièce, un jour peut-être, serait donc souveraine ! la comtesse pourrait-elle hésiter un instant à combler les vœux de Palzo ! Flattée des offres généreuses du prince qui, par l'amour entraîné, daigne oublier la disproportion de l'alliance, elle a juré que l'orpheline serait son épouse ; et ses ordres sont donnés pour que l'hymen désiré puisse être célébré le plus promptement possible.

Ferme dans ses résolutions, impérieuse en ses volontés, mais sous des dehors trompeurs voilant toujours sa secrète pensée, la comtesse un matin mande sa nièce auprès d'elle. Jamais sa voix n'avait paru plus tendre ; jamais son sourire n'avait semblé plus gracieux ; jamais ses manières n'avaient été plus caressantes.

Après une fastueuse énumération des

titres et des possessions du prince de Palzo, après un récit détaillé des actions héroïques de sa vie, après un long éloge de ses vertus et de sa bienfaisance, la comtesse l'instruit des propositions flatteuses qu'il a daigné lui faire. Avec son éloquence accoutumée elle a fait ressortir les brillans avantages de l'union projetée : elle a peint avec enthousiasme l'amour passionné du prince; et l'intime persuasion qu'Elodie sera heureuse, paraît le seul sentiment qui l'ait décidée en faveur de l'illustre guerrier. — « Aimable enfant, dit-elle, en terminant
» son discours, suivez à l'autel le prince
» de Palzo; l'amour, les honneurs, la
» fortune et la gloire vont environner
» votre existence. Que je bénis le ciel
» qui me conduisit en ces lieux pour y
» assurer ainsi le bonheur d'une orphe-
» line abandonnée! Puissante par vos
» richesses, vous porterez l'abondance
» et la joie sous toutes les chaumières

» d'Underlach; puissante par votre rang,
» vous serez l'orgueil et le soutien de
» votre famille; puissante par vos char-
» mes, vous serez l'ornement de la cour
» de Lorraine; puissante par vos vertus,
» vous y ramènerez les mœurs pures de
» nos aïeux. Oh! chère Elodie! qui sait
» si l'Eternel, appelant le héros qui vous
» adore aux plus hautes destinées, ne
» vous prépare point une couronne! »

Malgré l'artifice de son discours, la comtesse Imberg n'a point ébranlé l'âme de l'orpheline : aucun tableau n'a pu la charmer; aucune offre n'a pu l'éblouir. Celle qui naguères avait eu le courage de résister à l'amour pur et généreux, aux prières touchantes du bel et magnanime Ecbert, pouvait-elle être séduite par le pompeux dénombrement des titres et des richesses d'un ambitieux! Calme sans froideur, ferme sans audace, la fille de Saint-Maur se lève avec dignité, et répond en ces mots : — « J'ignore, ma-

» dame, la destinée que le ciel me ré-
» serve; mais ce n'est point une couronne
» que j'ambitionne : l'éclat ne me paraît
» point le bonheur. Elevée dans l'obscu-
» rité, je ne me crois point appelée aux
» grandeurs de la terre; et le voile des
» cloîtres conviendrait mieux à mon front
» que le diadême des souveraines. Je ne
» quitterai point les montagnes de l'Hel-
» vétie; les dernières volontés de ma
» mère m'en font une loi. Daignez donc
» me permettre de refuser l'hymen glo-
» rieux qui m'est proposé. La reconnais-
» sance est le seul sentiment que le prince
» de Palzo puisse attendre d'Elodie. »

Elle dit, et s'éloigne. La comtesse Imberg, confondue d'étonnement, a cherché vainement à la retenir; mais rien ne saurait changer la résolution de l'amie de Palzo. Trop artificieuse pour laisser apercevoir sa fureur, elle se gardera bien d'irriter par la violence une âme dont elle a remarqué l'énergie. La com-

tesse a su dompter des esprits plus rebelles. L'épreuve de la douceur précédera l'essai de la force. Les fêtes, les hommages, les plaisirs, les séductions de l'amour et de la flatterie, vont de toutes parts assiéger le cœur de l'orpheline. Hélas! la perfidie a mille sortes d'armes : l'innocence n'en a d'autres qu'elle-même.

L'heure du repas a sonné : Elodie rejoint la comtesse Imberg; elle s'attend à ses reproches, à son courroux, à son indignation ; mais inébranlable en son refus, décidée à braver l'orage, sous un front calme et serein elle cache son trouble et sa douleur.

L'aimable sourire de la comtesse accueille la vierge d'Underlach. Son regard caressant cherche le sien avec tendresse. Aucun reproche, aucune plainte ne sortent de ses lèvres. Elle ne paraît tourmentée que de la crainte d'avoir pu affliger sa jeune amie. Ses expressions sont celles d'une mère inquiète sur la desti-

née de sa fille, et uniquement occupée de son bonheur. Le prince de Palzo, aussi tendre, mais plus respectueux, a cessé d'aborder Elodie avec cette confiance outrageante inconnue au véritable amour. Ses attentions sont délicates, ses égards flatteurs, ses paroles réservées. La timide orpheline n'a plus à redouter sa présence; et plusieurs fois son regard avec reconnaissance s'est tourné sur sa protectrice.

Il est nuit. En sa cellule retirée, assise auprès de sa fenêtre, la fille de Saint-Maur, peu disposée au repos, et toute à ses tristes réflexions, se rappelle Herstall, et sent couler ses larmes. Jadis lui seul habitait le monastère, et pour Elodie ce monastère semblait rempli d'êtres chéris. Aujourd'hui ce séjour antique recèle un peuple nombreux, et ce séjour n'est plus pour elle qu'un désert. Sur la cime lointaine des montagnes er-

rent toutes ses pensées, se transporte toute son existence; les rochers arides du lac Morat s'offrent à sa vue comme enchantés. Ah! pour vivifier l'univers, pour contempler la nature à travers un prisme magique, que faut-il à l'homme jeté parmi les hommes? un cœur qui réponde au sien. Il n'est de véritable isolé que l'insensible; il n'est de vrai proscrit que l'oublié.

L'heure fuit. Tout à coup, sur un des rochers dominant la vallée, Elodie voit s'élever une flamme inconnue. Elle brille un instant, et s'éteint. Au sommet de la montagne opposée, aussitôt un feu semblable s'allume, et disparaît de même : ce sont des signaux qui se répondent. Le long du sentier tournant qui descend au pont du torrent, elle aperçoit une nombreuse troupe de montagnards armés s'enfoncer à la hâte au milieu des forêts. Où se forment ces ténébreuses réunions? Quel chef rassem-

ble ces hordes indisciplinées?.... L'orpheline alarmée, ne pouvant plus se livrer au sommeil, appuyée contre les barreaux de sa fenêtre, ne cesse d'observer les mouvemens étranges qui se font remarquer sur les hauteurs du vallon, et les signaux nocturnes qui de loin à loin se répètent autour du monastère. A peine un rayon de l'aube pointait encore. Un bruit tumultueux de voix, d'armes et de chevaux a frappé l'oreille d'Elodie. De nouveaux étrangers arrivent-ils au prieuré? Sont-ce des courriers que le prince reçoit ou fait partir? Quelques dangers menacent-ils la contrée? L'orpheline entr'ouvre doucement la porte de sa cellule, traverse légèrement le grand corridor du cloître, et, par une des hautes fenêtres de la façade du midi, jette un regard furtif sur la grande cour de l'abbaye.

Armé de pied en cap, le prince de Palzo monte un coursier vigoureux. Il

recouvre d'un manteau violet sa cotte de mailles et l'acier poli de sa cuirasse. De son casque noir il enlève le blanc panache. Point d'écharpe autour de sa taille. Point de décorations sur sa poitrine. Il baisse sa visière; et, sombre comme une nuit d'automne, de la grille du monastère il s'élance, suivi de quelques guerriers aussi mystérieux que leur chef.

Que peut conjecturer Elodie de la conduite extraordinaire de Palzo! Nul doute qu'une vaste entreprise n'occupe la pensée de ce prince. Mais un complot ténébreux ne peut être que criminel. Ces courses nocturnes, ces déguisemens, ces signaux, ces rassemblemens, ces correspondances, tout annonce d'horribles intrigues, de sourdes machinations. Une tempête se forme, elle va s'élever d'Underlach; mais en quels lieux, sur quelles têtes éclatera sa noire fureur? Si le monastère est le foyer de quelque rébellion, peut-être le

monastère sera-t-il frappé par la foudre. La vengeance du Ciel exterminera sans doute les perfides; mais la vallée peut devenir le théâtre des combats et du carnage; et que deviendrait alors la douce vierge d'Underlach!

De sinistres pensées épouvantent son âme. Elle ne peut consulter Anselme : l'entrée de l'abbaye lui est interdite; et elle-même y est prisonnière. Seule, elle est en ce moment sans guide et sans appui. Quel parti prendre! A quelle puissance recourir! — « Si j'allumais le fanal » de la tour! se dit secrètement l'orphe- » line. Si j'appelais le Solitaire! Mais lui- » même que pourrait-il faire?.... Les » gardes du prince interdisent l'entrée » du cloître à tous les étrangers. Guerrier » téméraire, amant désespéré, l'homme » du mont Sauvage serait capable de » forcer tous les passages, et de com- » battre lui seul tous les soldats de Palzo, » pour leur arracher Elodie... Mais hélas!

» peut-être succomberait-il accablé par le
» nombre ; et j'aurais causé son trépas. »

Cette idée affreuse l'arrête. — « Attendons encore, dit-elle. Peut-être m'abandonné-je à des terreurs chimériques : la comtesse Imberg me traite comme sa fille ; le prince a changé de conduite envers moi ; nul danger pressant ne me menace encore ; n'exposons point la vie du Solitaire. Non, je n'allumerai le fanal de la tour qu'au moment des catastrophes, qu'aux jours du désespoir. »

Depuis long-temps la nièce d'Herstall, redoutant la rencontre de Palzo, n'avait osé descendre aux jardins du monastère. L'aurore éclairait les cieux ; le prince s'était éloigné de la vallée ; sans crainte l'orpheline vole au pavillon rustique témoin des jeux de son enfance ; et, dans les souvenirs heureux du passé, elle cherche l'oubli momentané du présent.

Le pavillon dominait les prairies d'Underlach. De loin Marceline a vu la fille de Saint-Maur; elle accourt à grands pas vers elle ; la porte du parc est ouverte; et Marceline est près d'Elodie.

— « Enfin, je vous revois ! s'écrie » avec enthousiasme la sibylle du ha- » meau : que d'évènemens se sont passés » depuis peu de jours dans notre can- » ton solitaire ! Une voix prophétique » s'est élevée du Cédron de notre val- » lée ; le monastère était jadis notre » Sion ; le crime est aujourd'hui dans le » sanctuaire ; malheur au temple ! »

— « Que voulez-vous dire ? ô ciel! » dit la jeune fille effrayée. »

— « Blanche colombe, au-dessus de » votre tête plane l'oiseau de proie ; il » ouvre ses serres sanglantes.... Fuyez, » s'il en est temps encore ! » — « En » quels lieux?... » — « Sur la montagne : » il n'est pas une de nos cabanes qui ne » vous y offre un refuge assuré. » —

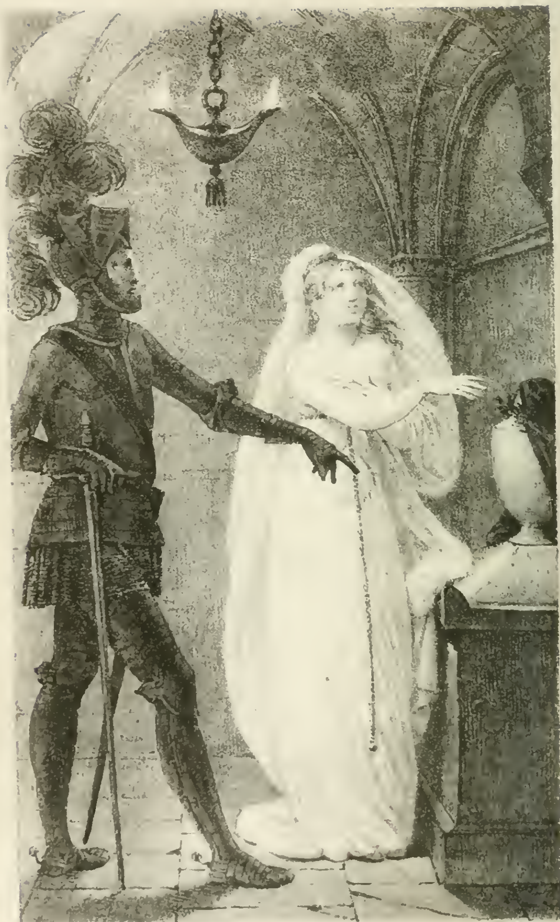
« Qui m'y protégera ? » — « Le Ciel : il » ne nous reste plus que ce secours. » L'astre de nos vallons a disparu sous » les nuages; ici plus de port pour les » naufragés; plus de Gédéon pour fou- » droyer les Philistins. » — « Le Soli- » taire a donc quitté la contrée ? » — « Depuis le jour où fut sauvé Conrad. » Fille de Saint-Maur, une vaste conspi- » ration se trame en ces lieux. Les an- » tres de la forêt retentissent d'accens » rebelles. J'ai épié, j'ai écouté, j'ai en- » tendu; des montagnards abusés volent » aux armes; la Lorraine est menacée; » la France soudoie les révoltés; le prince » de Palzo est un traître, et la vallée » d'Underlach un repaire...... Mais on » pourrait nous observer, je vous laisse... » Oh ! ne vous endormez point au bord » des précipices ! »

FIN DU TOME PREMIER.

LE
SOLITAIRE.

On trouve aussi chez M. BÉCHET aîné, la *Caroléide*, de M. le vicomte D'ARLINCOURT, dont il ne reste plus que fort peu d'exemplaires. (Deuxième édition, ornée de deux belles Gravures d'après les dessins d'HORACE VERNET. Prix, 10 francs.)

DE L'IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER,
RUE DU JARDINET, N° 12.



Chasselat del. *Lith. de C. Motte.*

La mort est aussi sacrée que la vie, ...
je suis l'homme des tombeaux.

LE

SOLITAIRE;

PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

QUATRIÈME ÉDITION,
Revue, corrigée, augmentée,

ET ORNÉE DE VIGNETTES DESSINÉES PAR M. CHASSELAT.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 57;
ET A ROUEN,
Chez BÉCHET, Libraire, rue Grand-Pont, n° 73, au Salon littéraire.

1821.

guette d'Armide. Sur la pelouse est un amphithéâtre de verdure, au-dessus duquel des couronnes de lauriers et des guirlandes de roses s'enchaînent suspendues. Ici se voit un temple dédié à la Beauté; là une grotte consacrée à l'Amour: plus loin s'offre une salle de danse entourée des gradins d'un nombreux orchestre; enfin partout s'entrelacent les chiffres, partout brillent les couleurs de la jeune vierge d'Underlach.

De sa fenêtre solitaire, Elodie contemple avec étonnement ces magnifiques apprêts. Des édifices enchanteurs, des tableaux pittoresques, des décorations magiques de toutes parts s'offrent à sa vue. En ce moment une troupe de jeunes chevaliers revêtus d'armures blanches, portant en lettres d'or sur des boucliers d'azur le nom d'Elodie couronné d'immortelles, s'avance vers la tourelle qu'habite la fille de Saint-Maur. Tous portent une écharpe bleue; un ruban de

cette couleur ceint habituellement la taille d'Elodie. Au pied de l'antique muraille les paladins s'arrêtent; et d'une voix sonore que des harpes guerrières accompagnent, ils font entendre ces accens :

« Aux chants des fils de la Victoire
» Lève-toi, vierge des vallons!
» C'est sur la beauté que la gloire
» Aime à réfléchir ses rayons.
» Que loin de toi la foudre tonne,
» Céleste aurore d'un beau jour!
» Ton front est fait pour la couronne,
» Comme ton cœur l'est pour l'amour.

« Pourquoi vers les champs sanguinaires
» S'élance ce chef indompté?
» Qu'attend-il des palmes guerrières?
» Un sourire de la beauté.
» Fille du ciel! fleur d'innocence!
» Que pour toi brille un nouveau jour!
» Réponds!... la gloire et la vaillance
» Ne demandent qu'un mot d'amour. »

La porte de la cellule s'ouvre, et la comtesse Imberg tendant ses bras à l'orpheline: — « Venez! fille chérie, dit-elle,

» venez! Le monastère et la vallée fê-
» tent la vierge d'Underlach à l'anniver-
» saire de sa naissance ; si cette journée
» est pour les montagnards celle de la
» reconnaissance, elle doit l'être pour
» moi plus encore : cette heureuse jour-
» née ne leur donna qu'une bienfaitrice;
» ne m'a-t-elle pas donné une fille! »

Reconnaissante de ces attentions flatteuses, de ce tendre langage, et surtout de l'expression touchante de sa voix, la fille de Saint-Maur presse contre son cœur sa protectrice; et pendant quelques instans une douce illusion lui a persuadé qu'en effet elle avait trouvé une mère.

La comtesse l'entraîne doucement. Au fond de la grande galerie du monastère, sous un dais étoilé, s'offre un siége élevé que des trophées d'armes environnent. Conduite par sa bienfaitrice, l'orpheline a monté les degrés de cette espèce de trône ; et là, debout, immo-

bile de surprise, elle semble Galatée entr'ouvrant sa paupière, sur le piédestal de l'Amour.

Soudain, couvert d'armes étincelantes d'or et de pierreries, le prince de Palzo se présente entouré d'une suite brillante de chevaliers, d'écuyers et de pages; leurs écharpes, leurs bannières et leurs panaches sont bleus : ils s'avancent vers Elodie : bientôt toutes les lances, toutes les épées, tous les boucliers se baissent devant l'orpheline de l'abbaye ; et le prince de Palzo lui-même, mettant un genou en terre, dépose son glaive à ses pieds, tandis que les chantres guerriers répètent en chœur ce refrain :

« ....
» Que loin de toi la foudre tonne,
» Céleste aurore d'un beau jour !
» Ton front est fait pour la couronne,
» Comme ton cœur l'est pour l'amour. »

Alors les pâtres, les montagnards et les jeunes filles d'Underlach paraissent

au fond de la galerie : vêtus de blanc et parés de rubans bleus, ils portent les offrandes du hameau, et couvrent les marches du trône de leurs corbeilles de fleurs et de fruits. La joie éclate sur leurs traits; et la vierge du monastère verse des larmes d'attendrissement, tandis que le chœur villageois répète en partie, au bruit des instrumens militaires, le second refrain du chant guerrier :

« . . . .
» Fille du ciel, fleur printanière,
» Que pour toi brille un nouveau jour!
» O! réponds! ...la vallée entière
» Ne demande qu'un mot d'amour. »

Mais que de surprises sont préparées à l'orpheline! Placée dans un char en forme de conque marine, au-dessus duquel un pavillon bleu s'élève, Elodie est traînée par les montagnards et les jeunes filles vers l'amphithéâtre dressé sur la pelouse; les chevaliers, les écuyers,

les pages, forment le brillant cortége de la jeune nymphe; et la musique guerrière précède la marche triomphale. Moins belle apparaissait Cythérée, quand sous les bocages d'Amathonte, traînée par les tritons, escortée par les néréides, environnée par les amours, elle présidait aux jeux de Mars.

Sur un balcon doré, la souveraine du vallon s'est assise. Quel spectacle vient frapper ses yeux! un vaste cirque est devant elle : la barrière est ouverte; et le cri belliqueux des tournois s'est fait entendre : « *Guerre aux héros! amour aux dames!* »

Des chevaliers armés de toutes pièces s'élancent aux combats la visière baissée et la lance en arrêt. Leur vigueur, leur grâce, leur adresse charment la vierge d'Underlach. De leurs coups multipliés leurs écus retentissent; et de leurs glaives redoutables s'échappe une gerbe de feu.

La devise des combattans est la même : « *Amour et gloire.* » Au pied du balcon, les héros du tournoi, montés sur leurs nobles coursiers, inclinent leurs flottans étendards, et courbent leurs fronts valeureux aux pieds de la beauté. Ravie, émerveillée, la reine du carrousel sourit aux paladins triomphans. De ses blanches mains, et comme accoutumée à présider à de semblables jeux, la nymphe gracieuse a détaché le casque des vainqueurs, posé la couronne sur leur tête, et distribué les prix du courage. Vivement émue, jamais la fille de Saint-Maur n'avait paru si belle. L'enthousiasme que lui ont inspiré ces luttes guerrières et cette fête chevaleresque, se peint sur son visage, et jette un nouvel éclat sur ses traits enchanteurs. Les transports qu'excite sa beauté, les hommages presque divins qui lui sont rendus, ces cris de vaillance et de gloire, ce beau ciel, ces bosquets enchantés,

ces chants inspirateurs, ces merveilles de l'art au milieu des merveilles de la nature, tout s'est réuni pour porter l'ivresse et le ravissement au fond de l'âme d'Elodie.

Un banquet splendide attend les héros de la fête. Sous une tente élevée au milieu des bosquets le festin est préparé. Des faisceaux d'armes servant de colonnes soutiennent une toile d'or tendue sous le feuillage; des câbles d'azur en relèvent les festons, et des guirlandes fleuries en couronnent le cintre.

Tous les enchantemens, tous les plaisirs entourent l'orpheline. Vers le soir le repas est achevé. Elodie sort de la tente. En croira-t-elle ses yeux! d'éclatantes lumières ont succédé aux derniers rayons du jour. Tous les bosquets sont illuminés. Des feux de mille couleurs lancent sous la verdure leur magiques rayons. Comme un globe enflammé le monastère s'élève orgueilleu-

sement au-dessus des étoiles resplendissantes dont est semé le parc enchanté. L'onde paisible qui traverse les jardins, réfléchissant ces clartés éblouissantes, semble rouler sur la pelouse des nappes de cristal, des paillettes d'azur, de la poudre argentée, des perles et des diamans. Tous les rêves de l'Orient, tous les miracles de la féerie, tous les prodiges de la fable se réalisent pour Elodie.

De toutes parts des danses se forment; de toutes parts des chants joyeux retentissent. Chaque arbre à sa dryade, chaque bocage a ses divinités. La comtesse un instant s'est éloignée de l'orpheline. Le prince de Palzo profite du trouble, du ravissement, de l'ivresse qu'éprouve la jeune reine de la vallée. Il l'entraîne rapidement vers un bosquet écarté ou s'élève le temple de l'Hymen qu'environne un groupe de sylphides : il tombe à ses genoux, il

s'écrie : — « Fille adorée, ouvre-moi ce » temple ! »

Elodie lève les yeux vers l'édifice illuminé que le prince lui montre. Une divine mélodie s'y fait entendre. Il semble que les instrumens célestes y soient descendus sur les nuées, et que les harpes immortelles y soient touchées par les archanges.

« Approche, jeune déité !
» Que nul prodige ne t'étonne !
» L'éclat brillant qui t'environne,
» Vaut-il l'éclat de ta beauté !...
» L'art en vain t'offre une Idalie ;
» Il n'est en cet heureux séjour
» D'autre merveille qu'Elodie,
» Et d'autre enchanteur que l'Amour.

» Aux mortels impose ta loi,
» Nouvelle reine de Cythère !
» Commande à la nature entière,
» Son plus bel ouvrage... c'est toi.
» Monte au temple de la Victoire !
» Viens ! laisse enfin parler ton cœur !
» Le trône te promet la gloire,
» L'Amour te promet le bonheur. »

Les chants ont cessé. La porte du temple s'ouvre, et l'éclat radieux de l'enceinte merveilleuse éblouit l'orpheline. Il en jaillit des éclairs comme du palais des météores promis aux filles de Fingal. Au fond du sanctuaire, porté sur des nuages de pourpre et d'azur, l'autel de l'Hymen resplendit : à l'entour l'encens et les aromates brûlent en des cassolettes d'or. Semblable aux jeunes essaims de Cythère, du milieu de ces nues une foule d'amours s'élance : secouant leurs flambeaux étincelans, ces nouveaux enfans de Cypris volent à la nouvelle Hébé, lui présentent la coupe de l'ambroisie, l'entourent d'une des ceintures de Flore, et doucement cherchent à l'attirer vers cette entrée de l'Olympe d'où s'exhalent tous les parfums de l'Arabie.

Le prince de Palzo est resté aux pieds d'Elodie, et quelque chose de plus éloquent encore que la prière parle par

ses regards. L'orpheline se croit abusée par un songe, et cherche à rappeler ses esprits. Entraînée presque malgré elle par les séductions qui l'environnent, elle est au pied des degrés du temple, et le prince de Palzo va triompher.

L'autel de l'Hymen a fixé l'attention de l'orpheline ; les noms entrelacés d'Elodie et de Palzo y brillent en caractères lumineux. Quelle soudaine pensée a frappé son esprit! Monter au temple est un consentement tacite aux vœux du prince ; approcher de l'autel est presque engager sa foi. Elle s'arrête.... L'enchantement s'évanouit ; un frisson l'a saisie ; elle repousse les jeunes amours qui l'entraînent au palais trompeur ; elle se dégage des chaînes fleuries qui la retiennent, et recule effrayée jusqu'au fond du bocage.

Le prince s'est précipité vers elle, il veut la ramener au temple : les tendres supplications de l'amour vont sortir de

ses lèvres ; lorsque tout à coup un guerrier armé de pied en cap se présente à ses regards, lui remet un billet cacheté, salue silencieusement, et disparaît.

Furieux de cette apparition inattendue, le prince a saisi la lettre, et tressaille à la vue du cachet : il déchire avec précipitation l'enveloppe, parcourt la dépêche, et pâlit. Profitant d'une aussi favorable occasion, la fille de Saint-Maur s'échappe du bosquet, cherche de tous côtés la comtesse, la retrouve, et lui dérobant son trouble extrême, se félicite intérieurement d'avoir pu se soustraire aux dangers de la séduction, aux perfidies de la soirée.

Le prince a bientôt rejoint l'orpheline. Habile à dissimuler les émotions de son âme, il cache soigneusement le dépit secret qui le dévore. Il ne paraît nullement tourmenté du message pressé qu'il a reçu : son visage n'a conservé nulle

trace d'inquiétude ni d'agitation, et près de la vierge d'Underlach, ses soins empressés, son langage, son amour, rien en lui ne paraît changé.

Mais tout est changé pour Elodie. Son ivresse est dissipée. Le prisme a perdu ses couleurs, et le jardin ses merveilles; tout est désenchanté autour d'elle. Les projets du prince lui ont été dévoilés; le but de sa fête et de ses prestiges est connu. Elle se plaint d'une excessive fatigue; les danses et les chants n'ont plus aucun charme pour elle. Nul tableau ne ravit ses sens. Son regard est devenu indifférent, sa voix triste et languissante. Elle attend impatiemment la fin de ces plaisirs qui commencent à lui être insupportables: et se retire enfin, heureuse de se dérober à des hommages qui désormais ne l'enivreront plus.

Vers le milieu du jour suivant, la fille de Saint-Maur se rend au salon de l'ab-

baye : la comtesse Imberg désire l'y entretenir seule quelques instans. Elodie prévoit le but de l'entrevue demandée ; elle pressent quelque nouvelle persécution ; et rassemblant toutes les forces de son âme, elle se dispose à lutter avec fermeté contre l'orage qui la menace.

La comtesse, ainsi que de coutume, ouvre ses bras à sa nièce; et l'ayant fait asseoir auprès d'elle, de l'accent le plus tendre elle lui adresse ces paroles :

« — Chargée par la Providence du soin
» de veiller sur l'orpheline d'Underlach,
» j'étais venue en ces contrées pour
» remplir la tâche qui m'était imposée ;
» mais au lieu d'un devoir à remplir, ici
» les jouissances les plus pures m'étaient
» réservées. Chère Elodie ! le Ciel m'a-
» vait refusé un enfant, je sens au fond
» de mon cœur qu'enfin aujourd'hui il
» a exaucé mes prières. J'ai obtenu, je
» possède une fille, et je veux être entiè-
» rement sa mère : ma fortune est con-

» sidérable, vous le savez ; eh bien !
» cette fortune sera la vôtre. C'est à
» vous que je destine mes richesses ; et
» c'est moi qui recevrai le don le plus
» précieux, si ma fille adoptive m'ac-
» corde son cœur en échange. »

Touchée de ce discours, la confiante Elodie se reproche en secret ses préventions contre celle dont l'affection et la générosité ne se démentent pas un instant ; elle allait faire éclater sa reconnaissance, lorsque sa bienfaitrice continue en ces mots :

— « Fille bien aimée, mon devoir
» maintenant m'oblige à assurer votre
» existence, et à fixer votre rang dans
» le monde, avant que ma carrière soit
» achevée. Le prince de Palzo vous
» adore. Je ne vous parlerai ni de sa
» naissance illustre, ni de ses richesses
» immenses ; l'âme de mon Elodie est
» plus élevée que les grandeurs de la
» vie. De la hauteur où ses vertus l'ont

» placée, elle contemple comme à ses
» pieds les vains colosses de la terre. Ce
» n'est donc point la puissance de Palzo,
» ni l'éclat de sa gloire, mais c'est son
» âme que j'ai étudiée, c'est son atta-
» chement passionné, ce sont ses nobles
» sentimens qui ont déterminé mon
» choix en sa faveur. Aimable orphe-
» line! son amour pour vos charmes va
» jusqu'au délire, son admiration pour
» vos vertus jusqu'à l'idolâtrie. A quelle
» auguste souveraine a-t-on offert de
» plus brillantes fêtes ? Quelle beauté
» reçut plus d'hommages éclatans? Ah!
» sans doute le cœur sensible de mon
» Elodie rend enfin justice au magna-
» nime guerrier qui l'appelle au pied des
» saints autels. Le plus grand des héros
» de la Lorraine est seul digne de la plus
» belle des vierges de la Suisse. »

La comtesse eût pu continuer plus long-temps encore l'éloge du prince de Palzo. Attendrie de ses caresses, péné-

trée de ses bienfaits, mais désespérée de la persévérance de ses désirs, la fille de Saint-Maur ne songeait point à l'interrompre. Craignant cependant qu'un trop long silence ne pût paraître une approbation muette, elle répond à la fin ces mots :

— « O ma mère ! puisque vous dai-
» gnez m'accorder ce titre, comment
» vous exprimer ma reconnaissance et
» ma tendresse ! Vos bontés ont dépassé
» toutes les espérances de l'orpheline :
» jamais elles ne sortiront de sa mé-
» moire; mais hélas ! lui pardonnerez-
» vous de nouveaux refus ?... Les biens
» qu'Herstall m'a laissés suffisent pour
» assurer mon existence; je n'en ambi-
» tionne point d'autres. Les richesses de
» la comtesse Imberg n'auraient eu d'au-
» tre valeur à mes yeux, si je les eusse
» acceptées, que celle d'être le don
» de l'amitié, d'être le présent d'une
» mère. Quant au prince de Palzo, trop
» jeune encore, ayant à peine eu le

» temps de le connaître, je ne puis ré-
» pondre à son amour : mon cœur, qui
» ne saurait l'aimer, est du moins inca-
» pable de le tromper ; et je me sens in-
» digne d'une alliance qui m'élèverait à
» de trop hautes destinées. »

Dissimulant son dépit et sa fureur, la comtesse ne paraît nullement offensée de cette réponse.

— « Charmante Elodie, reprend-elle,
» loin de moi la pensée de forcer vos sen-
» timens et de contraindre vos volontés !
» Selon le désir que vous venez d'expri-
» mer, j'étais résolue à retarder l'union
» projetée, à attendre que le temps eût
» éclairé votre esprit, et la constance du
» prince attendri votre cœur. Plus vous
» auriez connu Palzo, plus vous l'auriez
» apprécié ; et l'amour lui seul eût com-
» mandé l'hymen. Mais tout retard est
» devenu impossible : le prince ne peut
» séjourner plus long-temps au monas-
» tère ; il est temps de vous révéler une

» partie de ses secrets. Ami du roi
» de France, et secondé par les cours
» du Nord, à la tête d'une armée belli-
» queuse, et prêt à envahir la Lorraine,
» Palzo se fraie en ce moment une route
» au trône. Avec lui, et pour lui com-
» battra Louis XI. Il ne m'est pas per-
» mis de m'expliquer davantage à ce
» sujet : sachez seulement qu'une dé-
» pêche importante reçue hier soir pen-
» dant la fête, lui apprend que le voile
» qui couvre sa vaste entreprise com-
» mence à être soulevé par ses enne-
» mis ; qu'il est temps d'exécuter ses
» immortels desseins, de frapper les
» coups terribles qu'il a préparés, et
» d'assurer un succès qui ne paraît pas
» douteux : tout délai ne peut plus être
» que funeste ; et la couronne attend le
» vainqueur.

» Le prince n'a donc plus un instant
» à perdre ; il faut qu'il quitte l'Helvétie,
» et qu'il vole où l'attend la gloire ; mais,

» amant passionné autant que héros in-
» trépide, Palzo ne voudrait s'élancer
» aux champs de la victoire que paré du
» titre de votre époux. »

Elle dit : son langage perfide et ses révélations artificieuses ont produit sur l'orpheline un effet totalement contraire à celui qu'elle avait attendu. La fille de Saint-Maur lui adresse ces paroles énergiques : — « Ma résolution vient d'être
» raffermie. Un diadème légitime n'eût
» point ébloui mes regards ; un trône
» usurpé me ferait horreur. La route té-
» nébreuse des conspirations n'est point
» le chemin de la gloire; et jamais un
» chef de rebelles ne sera l'époux d'E-
» lodie. »

A ce discours, prononcé avec autant de dignité que d'assurance, la comtesse courroucée commande encore à sa fureur. Son front n'est que sévère, et sa voix n'est que solennelle.

— « Orpheline d'Underlach, dit-elle,

» les résolutions d'un enfant ne sont point » des obstacles pour une mère. Puisque » des paroles de tendresse et de persua- » sion n'ont aucun empire sur votre » âme, puisque ni la puissance des bien- » faits, ni les prières de l'amour ne peu- » vent ébranler vos refus, je dois aux » mânes d'Herstall, je dois à ma dignité » personnelle, je dois au Ciel qui vous » a confiée à mes soins, l'inébranlable » arrêt que je vais prononcer. Avant que » l'aurore ait trois fois éclairé l'horizon, » le prince de Palzo sera votre époux. »

Se levant à ces mots, sans attendre une réponse, la comtesse jette un regard de mépris et d'indignation sur l'orpheline, et se retire en ses appartemens.

Déjà les ordres de la comtesse s'exécutent. L'hymen d'Elodie et de Palzo est solennellement publié. Des tentures précieuses couvrent les murailles de l'antique chapelle. L'autel, chargé de nom-

breuses offrandes, est paré de riches flambeaux. Des vases brillans, des tapis somptueux décorent l'enceinte sacrée. De toutes parts on hâte les préparatifs de la cérémonie nuptiale. L'arrêt de la comtesse est irrévocable; et le sort de l'orpheline est fixé sans retour.

Le moment fatal approche. Il n'est aucun moyen de fléchir la comtesse. Au pouvoir des tyrans qui l'observent, l'infortunée captive voit couler les heures avec épouvante. C'en est fait! le désespoir est dans son âme : elle allumera le fanal de la tour. Qui pourrait la secourir, si ce n'est l'homme des merveilles!... Qui pourrait la sauver, si ce n'est le Solitaire!...

De son manteau semé d'étoiles la nuit couvrait les célestes voûtes. Les montagnards, occupés dans la chapelle aux apprêts de l'odieux hyménée, depuis long-temps avaient quitté leurs travaux.

Morphée a versé ses pavots sur le monastère. D'un pas léger, la vierge d'Underlach traverse le grand corridor de l'abbaye, et se dirige, une lampe à la main, vers l'escalier de la grande tour. Elle monte déjà ses degrés, lorsqu'un bruit sourd vient tout à coup l'arrêter. Plusieurs guerriers descendent du haut donjon. Ils prescrivent les ordres de leur maître à plusieurs montagnards messagers secrets des rebelles. Elodie va se trouver sur leur passage. Une porte basse donnant sur l'escalier s'offre à sa vue; elle l'ouvre, et se réfugie sous une étroite et sombre galerie communiquant à la tourelle opposée.

Les guerriers marchent précipitamment. Ils parlent à voix basse aux montagnards, et sont eux-mêmes déguisés en villageois suisses. —.... « Oui, dit un » des chefs, à la pointe du jour, qu'ils » se rassemblent *au pic Terrible!* » — « *Au pic Terrible!*... répète un monta-

» gnard avec effroi. » — « Vos braves, » interrompt le chef avec dédain, au- » raient-ils peur du *fantôme sanglant ?...* » En ce cas, qu'ils se retirent de nos » rangs ; il ne faut point au prince des » soldats que peut intimider une ombre. » — « Mais le *fantôme sanglant !...* » — « C'est assez. Silence. Le prince a fixé le » lieu du rassemblement. Il commande... » obéissez. »

Le montagnard murmure encore.... mais les voix se perdent dans l'éloignement. Les guerriers sont au pied de la tour ; l'orpheline n'entend plus le bruit de leurs pas. Elle sort avec précaution de sa retraite obscure, et poursuit sa marche sans obstacle.

— « Pourquoi ce nouveau rassem- » blement de rebelles ? se dit Elodie ; » l'orage est-il au moment d'éclater ?.... » Mais c'est après-demain que Palzo » prétend me traîner à l'autel. Ah ! sans » doute il m'a choisie pour première vic-

» time; et le flambeau funèbre de l'hy-
» men doit s'allumer avant les torches
» sanglantes de la guerre. Hâtons-nous!
» que le fanal brille. »

Elle dit; et la nouvelle Héro, montée sur la plate-forme de la tour, seule, au pied du phare, appelle un autre Léandre. Déjà la clarté du fanal perce au loin l'obscurité des nuits. Le ciel était pur, le temps était calme, les étoiles scintillaient au firmament; et seuls, de légers zéphyrs agitaient le voile d'Elodie. Contre le phare protecteur, la vierge d'Underlach tombe à genoux; et l'œil fixé sur les montagnes du lac Morat, elle s'écrie d'une voix plaintive : — « Solitaire! Elo-
» die t'appelle. »

Et accoutumée aux prodiges de l'homme du mont Sauvage, se persuadant qu'il a pu l'entendre, elle écoute si les soupirs de la brise nocturne ne lui portent point une réponse.

Telle qu'une ombre heureuse, Elodie

prosternée, demeure un instant immobile; ses voiles transparens donnent une forme aérienne à sa personne céleste. Comme une étoile de la nuit, elle apparaît sur la tour, inconnue et silencieuse: ou plutôt, blanche, mélancolique, et, par le phare éclairée, comme l'espérance fugitive et fantastique, elle semble une pâle vapeur d'où s'échappe un rayon des cieux.

L'amante de l'Erèbe et la mère des Songes avait achevé la moitié de sa course ténébreuse, lorsque Elodie, quittant la plate-forme de la tour, redescend vers sa cellule sans bruit et sans obstacle. Elle essaie de se livrer au repos; vains efforts! le sommeil fuit de sa paupière; et, sur sa couche brûlante, s'étendent à ses côtés la douleur, l'inquiétude, la crainte et l'insomnie.

L'aube orientale avait à peine argenté l'horizon. L'orpheline, accablée de las-

situde, ne peut commander à ses sens agités ; elle se lève : la prière est la seule ressource du malheur. Avant que l'aurore ait éveillé les habitans du monastère, Elodie s'est rendue à la chapelle ; là toujours quelles que puissent être ses souffrances, les consolations arrivent à son cœur. Baume sauveur des plaies de l'âme, la prière est le fil sacré qui lie la terre au ciel : par elle, de l'immortelle demeure, le souffle divin du grand inconnu peut descendre sur les humains.

Cinq fois l'horloge de l'abbaye avait sonné l'heure nocturne depuis qu'Elodie avait quitté le fanal de la tour. Du pied des autels elle a dirigé ses pas au caveau solitaire où repose la dépouille mortelle de sa mère. Des lampes funéraires y brûlent nuit et jour ; et leurs pâles lueurs éclairent seules le monument funèbre. Appuyée contre l'urne des tombeaux, la vierge d'Underlach s'élevait en esprit

vers le divin séjour, d'où sans doute en ce moment sa mère la contemplait, lorsqu'un léger bruit attire son attention. Au fond du caveau s'ouvre une porte souterraine jusqu'à ce jour inconnue à l'orpheline, et l'homme du mont Sauvage apparaît à sa vue.

Il est armé de toutes pièces. Un casque bronzé qu'ombragent des plumes noires couvre ce front martial, qui jadis aux lauriers fut accoutumé sans doute. Un glaive étincelle en sa main; une cotte de mailles ceint sa taille robuste; un baudrier noir lui sert d'écharpe : et terrible assaillant, comme Pyrrhus au mausolée d'Achille, comme Oreste au palais d'Egiste, comme Arsace au tombeau de Ninus, il semble aux vengeances appelé.

La fille de Saint-Maur n'a pu retenir un cri de surprise et de joie. — « Vous » voilà! dit-elle avec transport en s'élan- » çant vers lui. Ah! le Ciel protége Elo- » die; déjà ma prière est exaucée. »

Puis, confuse de ce premier mouvement, elle baisse les yeux et rougit.

— « Elodie m'appelle, répond le So-
» litaire ; quel ordre a-t-elle à me don-
» ner ? »

Son maintien est grave et sévère, son accent est lugubre, son regard est sombre, son langage est glacial. La vierge intimidée le regarde avec surprise. Quel changement sur ses traits altérés par la souffrance ! Morne, abattu, le Solitaire semble porter la vie comme un fardeau, dont il sent avec fureur qu'il ne pourra se décharger que par un violent effort, une résolution désespérée. Sa parole est brève, son visage pâle est farouche. L'expression de sa physionomie est parfois celle de l'égarement ; et cependant, auprès d'Elodie, quelque chose de tendre et de soumis perce à travers l'enveloppe menaçante qui le recouvre.

— « Quel ordre ai-je à vous donner !

» répète Elodie de l'accent le plus doux:
» Ai-je donc le droit de vous donner
» des ordres! »

— « Parlez! répond l'homme du mont
» Sauvage. Que vous ayez le droit ou
» non de me commander, je suis prêt
» à vous obéir. Vous m'avez fait trahir
» tous mes sermens : pour vous j'ai re-
» pris ces armes guerrières que j'avais
» juré de ne plus revêtir; pour vous j'ai
» retiré du fourreau ce glaive que j'avais
» rejeté pour jamais avec horreur; et
» pour vous encore, je sens battre ce
» cœur que je m'étais promis de rendre
» insensible et glacé. »

En prononçant ces mots, la voix du Solitaire avait perdu graduellement de son âpreté. — « Elodie, poursuit-il, ré-
» pondez-moi : pourquoi m'avez-vous
» appelé près de vous? » — « Cette cha-
» pelle, dit l'orpheline, est parée pour
» l'hymen d'Elodie et de Palzo, et vous me
» demandez pourquoi je vous appelle! »

A cette réponse, le guerrier passionné agite avec impétuosité son glaive : sa fougue indomptable l'emporte sur sa raison : de sinistres lueurs éclairent son visage ; furieux, et comme en démence : — « Encore du sang! s'écrie-t-il ; ce fer » n'en a donc point assez versé !.... Me- » nez-moi vers Palzo. » — « Grand Dieu ! » dit la vierge d'Underlach épouvantée, » qu'allez-vous faire ! »

Tremblante, éplorée, cherchant à le retenir, elle a saisi sa main, et la presse entre les siennes. L'homme inconcevable tressaille.... Ce contact magique a soudain changé tout son être. Il porte involontairement à ses lèvres la main adorée qui l'arrête. Le feu qui coule dans ses veines n'est plus celui de la rage ; et le lion du désert a perdu sa férocité.

— « Pardonnez! reprend-il avec calme. » Au nom de Palzo, au nom du présomp- » tueux qui ose aspirer à votre main, un

» mouvement de courroux et d'indigna-
» tion, que je n'ai pu réprimer, a trou-
» blé mes esprits. Dissipez vos alarmes :
» Le perfide sera frappé, mais il ne doit
» point tomber sous mes coups : le traî-
» tre périra, mais le spectacle de son
» supplice ne doit point vous être offert.

» Chère Elodie, continue-t-il, même
» avant que la clarté du fanal n'eût im-
» ploré mon secours, j'avais tout pré-
» paré pour vous soustraire au pouvoir
» de vos tyrans. Je veillais sur vos des-
» tinées. J'avais prévu le coup qui vous
» menace : Palzo ne sera point votre
» époux. » — « Et qui donc éteindra les
» flambeaux de l'hymen? s'écrie la fille
» de Saint-Maur. » — « Moi. » — « Vous!
» de grâce, oh ! n'exposez point vos
» jours ! » — « Nul sang ne coulera. Je
» ne quitterai point la montagne. » —
« Et qui donc alors viendra me sauver ? »
— « Les envoyés du Solitaire. » — « Et
» vous me promettez, répète vivement

» Elodie, vous me jurez de ne point com-
» promettre votre vie? »

Au doux accent de l'orpheline, au vif intérêt qu'elle lui témoigne, à sa tendre prière, le Solitaire, fortement ému, cherche à dissimuler son agitation : osant à peine la regarder, à la hâte il prononce ces mots : — « Par un passage souterrain
» connu de moi seul, par ce caveau se-
» cret, j'étais certain de m'introduire
» dans le monastère. Armé, de crainte
» d'être aperçu et surpris, j'avais l'espé-
» rance de parvenir sans obstacle jusqu'à
» vous : un pressentiment secret me l'a-
» vait annoncé. Certain de vos inquié-
» tudes, je venais les dissiper. Encore
» une fois, ne redoutez point un hymen
» qui ne s'accomplira jamais. J'ai rempli
» mes promesses.... Vous avez imploré
» mon appui, vous serez secourue; vous
» avez compté sur mon dévouement,
» vous serez sauvée. »

Il dit; et par la porte secrète du ca-

veau est prêt à disparaître. — « Arrêtez! » s'écrie Elodie; quoi! déjà!.... »

Le Solitaire revient vers elle. — « Vous » m'avez repoussé jadis, lui dit-il, pour- » quoi me retenir aujourd'hui?... O vous » dont je porte en tous lieux le souvenir » et l'image, comme le vent impétueux » porte le nuage et la tempête, n'aurez- » vous jamais pitié de moi! »

Puis, n'étant plus le maître de se contraindre, brusquement il tombe à ses genoux. — « Qu'ai-je dit! toi me plain- » dre!... Non, tu as raison : je ne suis » point digne de pitié; ferme l'oreille à » mes gémissemens : je suis un insensé, » je t'adore, hélas! et mon amour est la » seule vertu que j'aie sauvée de mon » naufrage. Angélique beauté! ta main » en pressant la mienne en a-t-elle effacé » les souillures!... Ta présence semble » purifier l'air que je respire, mais ton » regard peut-il m'absoudre!... Infor- » tuné! loin de toi, comme rayé du li-

» vre de vie, je n'erre qu'au sein des » ténèbres et n'implore que le néant.... » Elodie, tu pleures!... Ah! je le vois!... » mes souffrances te touchent... Mon in- » compréhensible destinée t'intéresse... » Tu ne saurais plus me repousser!.... » Achève donc ton ouvrage, que ton » cœur me justifie! et le Ciel me pardon- » nera. Aime! et je serai sauvé. » — « Vous le serez,... a répondu Elodie at- » tendrie et subjuguée. » — « Eh bien! » interrompt l'homme du mont Sauvage » avec passion : eh bien! jure donc ici » de n'être jamais qu'à moi! » — « Sur » cette tombe?... dit l'orpheline reculant » effrayée. » — « Qu'importe! répond » le Solitaire avec véhémence : la mort » est aussi sacrée que la vie, et je suis » l'homme des tombeaux. »

La vierge d'Underlach cède à l'ascendant irrésistible du guerrier : comme sur un autel d'hyménée, elle lève sa main au-dessus de l'urne cinéraire; et sous la

voûte sépulcrale, à la clarté des lampes funèbres, d'une voix solennelle, elle a proféré ce serment : — « Je jure de n'ê-
» tre jamais qu'à lui. »

— « Et moi, s'écrie le Solitaire, je
» n'aurai d'autre épouse qu'Elodie. Oui,
» Elodie ou la mort ! le ciel ou les en-
» fers ! »

En ce moment la grosse cloche de l'abbaye a fait entendre un son lugubre semblable au glas des derniers soupirs. Elodie épouvantée a senti son sang s'arrêter dans ses veines. Une sueur froide mouille son front ; elle laisse tomber sa tête sur l'épaule du Solitaire. — « Grand
» Dieu ! dit-elle avec égarement, quelle
» est cette voix effrayante ? qu'a-t-elle
» prononcé ? est-ce la bénédiction nup-
» tiale ? »

Les longs tintemens de la cloche se sont de nouveau fait entendre. L'orpheline a repris ses sens. C'est l'heure des premières prières ; et chaque matin au

lever de l'aurore les mêmes sons éveillent la vallée.

— « Séparons-nous, s'écrie Elodie. »

Et, jetant sur le Solitaire un regard d'amour, de tristesse et de regret, elle s'élance hors du caveau, referme la porte souterraine, et s'éloigne de la chapelle.

LIVRE IX.

Le premier rayon de l'aurore avait à peine éclairé les cieux, que le prince de Palzo, suivi d'une escorte nombreuse, porte ses pas au pic terrible où les rebelles doivent se rassembler. Sur son visage soucieux l'inquiétude se peint; ses paroles sont brusques; son regard est impatient. Le jour décisif approche; et quelque fermeté que déploie un chef de conjurés, souvent pour lui le calme de la réflexion, qui devance l'horreur de la tempête, est semblable en quelque

sorte à l'agonie qui précède l'heure suprême.

Le prince est au pied du pic Terrible : son front a repris sa tranquille assurance et son imposante sévérité. Politique habile, il sait se commander à lui-même ; et du vernis de l'audace il a recouvert l'anxiété secrète qui le dévore. Plusieurs chefs des factieux l'attendent : mais, ainsi que leurs messagers à l'abbaye l'avaient prévu, les montagnards armés que Palzo devait passer en revue sur ces bords écartés, ont refusé de se rendre au pic Terrible. Les superstitieux habitans de la contrée, dans les champs du carnage s'élanceraient avec intrépidité à la mort la plus certaine, et n'oseraient approcher du pic au sommet duquel apparaît le *fantôme sanglant ;* leur bravoure indomptée ne s'étonne d'aucun danger réel, et s'évanouit devant toute apparence surnaturelle.

Le mécontentement du prince est extrême : tout retard est funeste ; il cache néanmoins ses alarmes ; et, s'entourant des principaux conspirateurs, il leur montre une nouvelle lettre des ministres de France, lui renouvelant toutes les promesses de Louis XI. Il leur annonce en outre qu'une partie des troupes lorraines n'attend que son signal pour se révolter contre Réné, se ranger sous ses drapeaux, et lui ouvrir les portes de Nancy.

D'après le plan des conjurés, tout le midi de la Lorraine, à partir d'Epinal, doit former une province séparée, dont la frontière s'étendra jusqu'au canton de Morat, et dont la souveraineté sera donnée à Palzo. Nancy, Lunéville, Metz, le Barrois et tout le reste des Etats de Réné seront réunis à la France. Sitôt que l'étendard de la révolte aura été levé, l'armée de Louis XI se portera à la rencontre de Palzo ; et d'Epinal

leurs troupes réunies marcheront sur Nancy.

Après une éloquente harangue du prince, un nouvel enthousiasme s'est emparé du cœur de tous les chefs révoltés. Le serment de fidélité est de nouveau répété par eux avec transport. Palzo sourit à leurs bruyantes acclamations, et leur donne l'ordre de réunir dans trois jours, au milieu de la nuit, tous leurs soldats armés en cette même plaine de Morat où les Suisses triomphèrent des Bourguignons. De ce lieu de rassemblement général ils se dirigeront aussitôt vers Epinal, où les troupes lorraines et françaises viendront se joindre à eux.

Le plan de la conspiration définitivement arrêté, les chefs se séparent : depuis long-temps l'aurore sombre et voilée s'était levée au-dessus des montagnes. Le ciel s'est couvert de nuages :

le prince reprend la route de l'abbaye. Au milieu de la forêt il interrompt sa marche ; il confie différens messages importans aux divers guerriers qui le suivent ; et seul il redescend vers la vallée.

Plongé dans de sombres rêveries, Palzo laisse flotter les rênes de son coursier, qui, bientôt s'écartant de la route frayée, le conduit au hasard à travers les sapins et les rochers. Tout à coup le cheval s'arrête, et cette interruption de mouvement a rappelé le prince à lui-même. Il s'aperçoit qu'il s'est égaré : un ravin profond est devant lui ; sans réfléchir au danger, il a violemment pressé les flancs de son coursier : l'animal fougueux s'élance vers l'autre rive ; mais un de ses pieds de derrière s'est embarrassé dans une racine d'arbre, et Palzo tombe précipité jusqu'au fond du large fossé.

Blessé, il se relève ; ses vêtemens sont

déchirés, mais ses contusions sont légères. S'accrochant aux buissons et aux rochers, il parvient avec effort à sortir du ravin : inutilement il voudrait en retirer son coursier ; il se voit forcé de l'abandonner ; et lentement il se traîne à pied du côté du monastère.

Ensanglanté, meurtri, cherchant à retrouver sa route, il erre à l'aventure au sein de la forêt : épuisé de fatigue il s'arrête au bord d'un large précipice qui lui ferme le passage, et au fond duquel il entend mugir le torrent. Le prince, pour reprendre ses forces, s'assied un instant sur la roche escarpée, d'où son œil cherche à mesurer la profondeur de l'abîme ; mais d'épaisses ténèbres la lui cachent ; il n'entend que les eaux qui, bouillonnant parmi les rochers, se précipitent en grondant sous des voûtes caverneuses. Soudain du centre obscur de ce vaste gouffre une voix humaine s'élève jusqu'à lui. Un chant infernal est

parti dés entrailles de la terre. Sont-ce les prophéties de l'abîme ?... Est-ce l'accent du prince des ténèbres ?... Palzo distingue ces paroles :

« Vil révolté ! traître odieux !
» Ta noire trame est découverte.
» Haï de la terre et des cieux,
» Palzo, tu marches à ta perte.
» Saisi par l'homme des exploits,
» Ah ! souvent le sceptre des rois
» A dévoré la main du crime.
» Contre Palzo monte la voix
» Du noir abîme.

» De l'hymen tu pares l'autel,
» Elodie est en ta puissance ;
» Mais ignores-tu que le Ciel
» Souvent protégea l'innocence !
» A l'autel te donnant sa main,
» Auprès de toi, prince inhumain,
» Qu'auraient aux yeux de ta victime
» Eclairé les flambeaux d'hymen ?
» Un noir abîme.

» Ton heure sonne... repens-toi ;
» Aux cieux élève ta prière ;
» Sur ton front, de la mort je voi
» S'avancer la faux sanguinaire.

» Qui dicta ton arrêt ?... Le Ciel.
» Qui t'a réprouvé ?... L'Eternel.
» Qui t'inspira ?... Le dieu du crime.
» Qui t'adresse un dernier appel ?
» Le noir abîme. »

Le prince est demeuré glacé d'horreur ; un tremblement général l'a saisi ; son œil effaré fixe l'effroyable précipice, d'où peut-être va s'élancer quelque spectre menaçant : son visage se décompose, son sang se glace, ses dents se choquent, ses cheveux se hérissent, de son front coule une froide sueur. Un cri rauque s'échappe de sa poitrine ; et ses traits livides portent l'empreinte de l'égarement.

Cependant un morne silence a succédé au chant funeste de l'abîme ; chancelant, éperdu, Palzo se lève ; il fuit l'épouvantable bord où son arrêt vient d'être prononcé : hors de lui-même, il gravit les plus dangereux rochers, traverse les plus épais taillis, franchit les

plus larges ravins, et se retrouve enfin dans la vallée.

Là, l'air frais du matin vient ranimer ses sens, apaise le désordre de ses esprits, et rétablit la circulation de son sang. Il respire enfin; mais ses yeux sont hagards, sa tête est brûlante, et ses genoux tremblans le soutiennent à peine.

Rentré au monastère, le prince, retiré dans ses appartemens, se soustrait à tous les regards; et par degrés l'impression terrible du chant infernal s'affaiblit en sa pensée. Peut-être les cris partis de l'abîme ne sont point surnaturels; quelque chemin détourné taillé dans le roc, et descendant jusqu'au fond du gouffre, a pu cacher un inconnu...... mais cet inconnu ne peut être qu'un ennemi; et l'évènement, surnaturel ou non, n'en est pas moins d'un funeste présage.

Le prince a quitté ses vêtemens en-

sanglantés ; ses blessures sont légères, il en dérobe jusques aux moindre traces ; et d'un front calme et serein, il se rend auprès de la comtesse Imberg.

Les riches présens de l'hymen, venus de Nancy, et qu'attendait impatiemment Palzo, viennent d'être déposés dans le grand salon de l'abbaye. Les plus magnifiques dons de l'opulence, les plus riches travaux de l'art sont pompeusement étalés par la comtesse aux yeux de l'orpheline : mais la fille de Saint-Maur laisse tomber négligemment ses regards sur les parures éblouissantes et les pierreries précieuses qui lui sont présentées. Rien ne l'étonne, rien ne la charme ; et comme simple spectatrice d'une fête sans intérêt, comme une assistante à un hymen étranger, elle examine avec la curiosité de l'indifférence les magnificences que lui offre l'amour.

La comtesse observait Elodie. La froideur glaciale de ses réponses, ses

regards distraits, son sourire presque ironique, son calme dédaigneux, ont confondu toutes ses pensées. Nul trouble, nulle inquiétude n'agitent l'orpheline. Impassible et silencieuse, elle ne témoigne ni surprise, ni gaieté, ni tristesse; et, malgré sa profonde connaissance du cœur humain, la comtesse, ne pouvant rien comprendre à l'étrange conduite de sa nièce, n'a pu rien démêler de ses sentimens inconnus ni de ses pensées secrètes.

La journée s'est écoulée sans aucun évènement remarquable. Que de fois les yeux de l'orpheline ont fixé les montagnes de Morat!.... Que de fois ils ont cherché sur la route de l'abbaye *les envoyés du Solitaire!* Le secours promis n'arrive point; et cependant le jour suivant doit éclairer l'hymen fatal.

La nuit couvre l'hémisphère. Le prince de Palzo paraît au comble du bonheur.

Enfin ses vœux vont être comblés. Avec quelle impatience il attend l'aurore nouvelle!.. Le calme de l'orpheline lui semble d'un favorable augure; et sans la prophétie de l'abîme, son cœur ivre d'espérance et de joie, ne se livrerait qu'à l'amour.

Ne pouvant douter des promesses de l'homme du mont Sauvage, la confiante Elodie s'est endormie profondément en sa paisible retraite, et ne s'éveille qu'au premier rayon du jour. Quel bruit s'est fait entendre à son oreille! quel tumulte! quels cris confus! Elle s'élance à sa fenêtre.... Qu'aperçoit-elle! le monastère est cerné de tous côtés par de nombreux soldats. L'étendard du duc de Lorraine flotte au sommet des tours. Attaqués à l'improviste, les gardes de Palzo sont désarmés et captifs. Sans combat les troupes de René se sont emparées de tous les postes, de toutes les issues de

l'abbaye; et comme une citadelle de guerre enlevée par surprise, le monastère est au pouvoir d'un nouveau maître.

Eperdue, égarée, la comtesse Imberg se présente aux yeux de l'orpheline. Le désespoir est dans son âme; la terreur est sur son front; et c'est maintenant la protectrice qui implore la protégée.

Au nom du duc de Lorraine, Palzo vient d'être arrêté comme coupable de haute trahison. Ses mains sont chargées de fers. Il a été jeté dans les cachots de l'abbaye par ordre du chef des guerriers de Réné; et ce chef est le comte de Norindall.

L'amie, la confidente du prince de Palzo, sans doute sera compromise dans la conspiration découverte : peut-être comme complice va-t-elle être arrêtée! La comtesse n'ignore point l'amour d'Ecbert pour Elodie : cet amour peut la sauver des malheurs qui la menacent. Elle

se réfugie auprès de la vierge d'Underlach.

Touchée du désespoir de la comtesse, la sensible Elodie, oubliant ses persécutions et sa cruauté, ne songe qu'à dissiper ses alarmes. De l'accent du repentir et de la tendresse, l'artificieuse amie de Palzo s'est écriée : — « Le perfide !
» comme il m'a trompée!.... J'allais lui
» sacrifier ma fille ! j'allais unir mon Elo-
» die à un chef de rebelles!... Impliquée
» dans la plus affreuse conspiration,
» peut-être périrai-je ; ma crédulité mé-
» rite un châtiment terrible. Je dois pa-
» raître coupable ; mais, fille bien aimée !
» je ne me reproche que d'avoir voulu
» contraindre votre cœur ; un jour de
» plus, et vous étiez la victime de ma ty-
» rannie !... Oh ! que Réné me plonge dans
» les cachots, que la terre entière me con-
» damne, mais qu'Elodie me pardonne,
» et sans regrets je subirai mon sort. »

Son accent paraît celui de la vérité. L'innocence est crédule ; la fille de Saint-Maur rassure sa protectrice, et descend à la hâte auprès du comte de Norindall.

Ecbert attendait Elodie. Malgré ses efforts pour se vaincre, et ses combats intérieurs pour cacher ses sentimens, le noble comte de Norindall, que mille souvenirs accablent, se trouble à la vue de l'orpheline. Il lui expose le but de son voyage; il lui détaille la vaste conspiration dont les preuves authentiques ont été remises entre les mains du duc de Lorraine, et termine en ces mots son récit : — « Le prince de Palzo, chef » des conjurés, est chargé de fers. Le » gouvernement suisse a permis son ar- » restation en ses états. Par un conseil » de guerre, Palzo sera jugé à Nancy. » Une mort honteuse l'attend : ses com- » plices en Lorraine sont en ce moment » arrêtés ; et le supplice du chef servira » d'exemple aux rebelles. » — « Noble

» chevalier ! dit Elodie, mais qui donc
» a pu dévoiler à votre souverain la
» trame de Palzo ? » — « Qui !... répond
» Echert : le Solitaire. » — « Et com-
» ment lui-même a-t-il découvert le
» complot? comment l'a-t-il pu révéler
» au duc de Lorraine ? » — « Eh ! qu'im-
» porte, s'écrie Echert, par quels moyens
» il ait déjoué le crime !...... Il a réussi,
» c'est assez. L'homme du mont Sauvage
» était né pour étonner la terre. Aujour-
» d'hui même encore, qu'il dise un mot,
» et ce mot peut changer le sort de
» l'Europe. Qu'il s'élance de la monta-
» gne, il peut surprendre l'univers. »

— « Lui ! interrompt Elodie; ô Ciel !
» expliquez-vous ! »

Sans répondre à ces mots, et regardant les somptueux présens du prince exposés encore autour de la grande salle du monastère : — « Ce matin, dit Ec-
» bert en poussant un profond soupir,
» ce matin même, Palzo devait vous

» conduire à l'autel. L'infortuné ! que je
» le plains ! »

Puis soulevant un voile d'un travail inestimable, surmonté d'un diadème de fleurs : — « Jamais, poursuit-il avec » amertume, jamais sur le front d'une » épouse ma main n'attachera le bandeau » nuptial. Le souffle brûlant du malheur a » éteint pour moi les flambeaux de l'Hy- » men, comme il a séché les guirlandes » de l'Amour. » — « Et la sœur du duc » de Lorraine?..... reprend l'orpheline » d'une voix timide. » — « Après vous » avoir aimée, interrompt Ecbert avec » passion, ce cœur eût-il pu battre pour » une autre !.... La froide ambition rem- » place-t-elle l'ardent amour !.... Tombé » aux pieds de son souverain, Ecbert » lui a ouvert son âme tout entière ; » Réné lui a pardonné ses refus ; et la » sœur du duc de Lorraine est aujour- » d'hui l'heureuse épouse d'un prince » de l'Allemagne. »

Emue jusqu'au fond de l'âme, Elodie craint de rencontrer le regard touchant du magnanime guerrier. — « Comte de » Norindall ! dit-elle, je vous dois au- » jourd'hui plus que la vie, votre se- » cours.... » — « Vous ne me devez » rien, interrompt vivement Ecbert; » vous devez tout au Solitaire. »

— « Homme généreux ! vous refusez » ma reconnaissance !.... » — « Cruelle ! » n'avez-vous pas refusé mon amour ! »

Alors changeant d'entretien, la vierge d'Underlach hasarde un mot sur la comtesse Imberg. D'après les ordres de Réné, l'amie de Palzo sera conduite à Nancy pour y être interrogée. Elodie plaide avec chaleur la cause de sa protectrice; et le comte de Norindall lui promet sa puissante intercession auprès du prince de Lorraine.

Ecbert doit, dès le lendemain, quitter la Suisse : l'orpheline demeurera-t-elle

au monastère, lorsqu'à Nancy sa présence et ses prières pourraient contribuer à sauver la comtesse?... Abandonnera-t-elle dans son malheur celle qui, dans sa prospérité, entreprit un long et pénible voyage pour venir lui servir de mère?.... Non, l'honneur lui commande un généreux dévouement : mais, hélas! il faut s'éloigner du Solitaire! Comment se séparer de son puissant protecteur! comment fuir ainsi l'être auquel est en quelque sorte attachée sa destinée! Grand Dieu! quels violens combats se livrent en son cœur! quels tourmens affreux déchirent son âme!....

Le devoir l'emporte enfin sur l'amour: c'en est fait, Elodie ne quittera point la protectrice que lui choisit Herstall, tant que les périls et l'adversité menaceront sa vie; mais, la comtesse redevenue libre et fortunée, la douce fille de l'Helvétie reviendra terminer ses jours au monastère d'Underlach.

Instruit des dernières résolutions d'Elodie, le comte de Norindall songe avec une secrète joie qu'il va devenir son guide, son défenseur, et que de longtemps il ne sera séparé d'elle.

Retournée auprès de l'ami de Palzo, l'orpheline lui répète les promesses d'Ecbert : elle lui communique les projets qu'elle a formés de quitter momentanément l'abbaye; et la reconnaissance de la comtesse éclate en vifs transports.

L'entrée du cloître n'est plus interdite aux habitans de la vallée; le père Anselme est auprès de sa jeune amie. Ravi de la voir échappée à tout danger; — « En révélant la conspiration, dit le » vieux pasteur, qui donc a pu vous dé» livrer de votre affreuse captivité ? » — « Le bienfaiteur de nos vallons, le So» litaire. » — « Encore le Solitaire! s'é» crie Anselme; » et l'expression de son visage est celle du chagrin.

— « Elodie! poursuit-il vivement, de-
» puis l'arrivée du perfide Palzo dans ces
» contrées, avez-vous revu l'homme du
» mont Sauvage ? » — « Oui, répond en
» rougissant la jeune fille ingénue. » —
« En ce lieu qui l'appelait? » — « Elo-
» die. » — « Pour vous défendre ? » —
« Pour me sauver. »

Anselme garde un instant le silence.
— « Ma fille, continue-t-il, en la regar-
» dant attentivement, répondez avec
» sincérité : le Solitaire vous a-t-il jamais
» parlé d'amour? » A cette question faite
d'un ton sévère : — « Mon père, ré-
» pond Elodie, levant sur Anselme un
» regard plein de tendresse et de dou-
» ceur, lui serait-il défendu d'aimer? »

Anselme éprouve une vive agitation : cette réponse ne peut lui paraître douteuse. — « Dieu puissant ! dit le pasteur,
» que ta volonté s'accomplisse !... »

La vierge d'Underlach alors annonce au vieillard la détermination qu'elle a

prise d'accompagner à Nancy la comtesse Imberg, de la défendre auprès de ses juges, et de revenir ensuite en Helvétie. Quoique le pasteur d'Underlach condamne en sa pensée la coupable amie de Palzo, il ne peut qu'applaudir aux généreux sentimens de l'orpheline. Ce voyage en outre la sépare du Solitaire, du moins pour un temps. Quelque puissant chevalier de la cour de Lorraine ne pourrait-il faire oublier l'inconnu de la montagne! Le Ciel peut-être appelle à Nancy la fille de Saint-Maur pour y fixer sa destinée. Anselme approuve son départ, et lui fait ses tendres adieux.

Pendant ses préparatifs de voyage, Elodie n'avait point senti son courage fléchir; mais, au moment de quitter l'abbaye, il semble prêt à l'abandonner. — « Vallon chéri! s'écrie l'orpheline, » je vais donc m'éloigner de toi : plante » abandonnée, enlevée à ma roche

» natale, et poussée par le vent des ora-
» ges, où tomberai-je pâle et flétrie!... »
Ses yeux se sont tournés vers les montagnes du lac Morat : un douloureux soupir atteste ses tourmens secrets; si du moins elle avait pu prévenir celui qui seul occupe son cœur, des motifs de son absence momentanée!... Mais à qui confier un message! Qui s'en chargerait dans Underlach! Nul montagnard de la contrée n'ose approcher du Solitaire.

D'après les instructions qu'a reçues Ecbert, pour éviter tout soulèvement de la part des rebelles, il ne doit traverser avec son prisonnier le canton de Morat qu'au milieu de la nuit. Montée, ainsi que la comtesse, sur une mule richement enharnachée, Elodie côtoie la vallée. Les habitans du village ont appris son départ; quoique rassurés par ses promesses d'un prompt retour à l'abbaye, avec douleur ils se pressent

autour d'elle ; des larmes coulent de tous les yeux ; et leur adieu muet a déchiré l'âme de l'orpheline.

Les ombres s'épaississaient dans la plaine que le soleil couchant avait cessé d'éclairer; mais les cimes neigeuses des montagnes resplendissaient encore de lumière, et s'étaient revêtues d'un vaste manteau de pourpre. L'air était doux et serein ; le hameau était paisible ; les teintes jaunes et rougeâtres de l'automne nuançaient la verdure des forêts ; le timide chamois de loin à loin se montrait sur les roches désertes; le laemmergeyer (1) planait lentement au-dessus des nues, et le torrent roulait ses eaux limpides. Jamais la nature n'avait semblé si belle à l'orpheline ; jamais l'aspect de la vallée ne lui avait paru si ravissant. Hélas! tel est le cœur humain : souvent il ne sent la valeur de ce qu'il possède

(1) Grand vautour des Alpes.

que lorsqu'il est au moment de le perdre. Plutôt destiné aux regrets qu'à la jouissance, il apprécie ce qu'il avait, lorsqu'il ne l'a plus et qu'il souffre. Les yeux de l'homme ne s'ouvrent-ils donc que lorsqu'ils pleurent!....

Déjà les murailles grisâtres du monastère se perdent dans le lointain. Ses hautes tours solitaires s'élèvent silencieusement, habitées par l'oiseau des ténèbres et tapissées par les pampres du lierre. A travers leurs crevasses soufflent les vents. Maintenant nuls pas humains ne retentissent sur leurs sommets, qui paraissent ne plus communiquer qu'avec les nuages. Ruines encore imposantes, elles semblent dire tristement adieu au voyageur qui, moins heureux qu'elles, pressent les ravages, compte les temps, et connaît la faux qui le frappe.

Entouré de gardes et chargé de fers, le prince de Palzo marche en avant du

cortége. Entre deux rocs escarpés, les troupes du comte de Norindall défilent lentement. Soudain la fille de Saint-Maur est tirée de sa profonde rêverie par un nom presque magique prononcé non loin d'elle. Que ce mot a puissamment réveillé son attention! comme il a retenti jusqu'à son cœur! Quel est-il?... le mont Sauvage.

De tous côtés, autour d'Elodie, s'offrent de hautes montagnes, forteresses de la nature, dont les vastes remparts portent dans les nues leurs crénaux blanchâtres. Palais sublimes des glaces éternelles où se forment les avalanches, ces pics audacieux montrent jusqu'à quel point la terre peut se rapprocher du ciel. Leur colossal aspect élève l'homme, ce roi de la nature, dont la pensée dépasse autant les hauteurs du globe que son âme les merveilles de la création.

Elodie est au pied de la montagne

redoutée. Ecbert et quelques chevaliers, l'environnent. Ses yeux fixent avidement la forêt mystérieuse; son cœur bat avec violence. L'orpheline est convaincue que l'homme qui pénètre jusqu'aux plus secrètes pensées des princes et des cours, a vu ses dispositions de départ et connaît ses projets de retour. Sans doute le Solitaire a su l'heure de son passage en ces gorges désertes; il est là sans doute : il aura voulu jeter un dernier regard sur elle..... Ah! que ne peut-elle rencontrer ce regard!

Sur le penchant de la montagne, à travers les sapins et les rochers, Elodie aperçoit confusément une habitation sauvage. Plus elle regarde, et plus les objets qu'elle cherche à distinguer captivent son attention. D'une énorme masse de granit se détache un rustique édifice, dont les murailles sont des troncs d'arbres et la toiture des roseaux. Auprès de l'étrange demeure que voilent à demi

quelques rameaux de la forêt, s'élève une sorte de trophée d'armes. A ce faisceau guerrier, suspendu, un bouclier armorié réfléchit les derniers rayons du jour. O surprise! Ecbert s'arrête à cette vue; il fait un signe à ses compagnons; et soudain, au roulement prolongé du tambour, leurs fronts s'inclinent humblement, leurs lances s'abaissent avec respect devant la hutte sauvage du Solitaire.

Le salut d'armes est achevé; l'ami de René poursuit sa route, sans paraître remarquer l'étonnement de l'orpheline. Que signifie cet hommage éclatant rendu à l'homme du mont Sauvage?... Quoi! devant la seule armure du Solitaire le comte de Norindall s'est prosterné!... Comment expliquer ce mystère!

Les troupes d'Ecbert ont hâté leur marche. Ils sont sortis des défilés d[illegible] Sauvage, et déjà longent le lac [illegible]

La nuit s'avance, ils parviennent au pic Terrible, et là le plus affreux danger les menace.

Les rebelles ont appris l'arrestation de Palzo. Le départ d'Echert, la route qu'il doit suivre, le moment de son passage, tout leur est connu. Les chefs insurgés ont résolu de sauver le prince; non loin du pic Terrible leurs montagnards embusqués attendent l'ami de René pour attaquer ses troupes à l'improviste, les mettre en fuite, et délivrer le prisonnier.

Le comte de Norindall s'éloigne rarement d'Elodie. Attentif à tous ses mouvemens, il voudrait l'entourer de toutes les puissances de son âme, de toutes les forces de sa vie. Tout l'inquiète pour elle, et l'amertume de ses regrets en quittant pour la première fois une terre natale, et les fatigues de la route, et l'air humide de la nuit, et jusqu'aux mugissemens de la forêt.

S'adressant à Echert, après un long silence : — « Quelle est, dit la comtesse, » cette roche escarpée qui, teinte d'une » couleur rougeâtre, semble un fragment détaché des cavernes infernales? » Son ombre gigantesque se projette au » loin comme un spectre menaçant....... » Ecoutez! serait-ce le vent dont j'en- » tends s'échapper les plaintes lugubres » à travers les fentes du rocher?......... » Chevalier, où sommes-nous? Ici l'air » lui-même est imprégné de terreur. » Comte de Norindall, où nous con- » duisez-vous!... »

Sa voix est tremblante, et ses traits peignent l'effroi. — « Ce rocher est le » pic Terrible, répond Echert : les su- » perstitions populaires ont rendu son » approche redoutable. C'est ici que les » religieux du monastère d'Underlach » périrent sous les coups d'une horde » barbare. C'est ici, selon les monta- » gnards, que *le fantôme sanglant*..... »

— « Echert ! interrompt l'orpheline alar-
» mée, éloignons-nous. »

La vierge d'Underlach avait à peine achevé ces mots, que du sein de la forêt partent des cris perçans. Une nuée de flèches a traversé les airs ; de piques et de soldats les rochers se hérissent ; et de toutes parts les montagnards rebelles ont cerné les troupes d'Echert.

Un combat épouvantable s'engage auprès du pic Terrible. Les gardes de Palzo tombent baignés dans leur sang. Les fers du prince sont brisés ; et déjà le chef des insurgés, armé d'un glaive étincelant, combat à la tête de ses libérateurs.

Echert fait entendre sa voix, il ranime ses guerriers que la terreur a saisis : il rallie ses troupes dispersées, et son audace téméraire a fait pâlir les assaillans. Aux postes les plus périlleux, au milieu de la plus affreuse mêlée, son panache s'élève orgueilleusement comme une oriflamme de la victoire.

La nuit étend sur les combattans ses crêpes funéraires. A genoux contre le pic Terrible, l'orpheline infortunée lève au Ciel ses mains suppliantes. La comtesse l'a abandonnée. Pressant les flancs de sa mule, déjà la perfide s'est réfugiée sous la bannière des insurgés. Plusieurs fois, à l'oreille d'Elodie, la flèche meurtrière a sifflé. Comme un rempart impénétrable, Ecbert défend l'approche du pic Terrible. Comme un lion ensanglanté, il combat avec la fureur du désespoir.

Cependant la vaillance a triomphé du nombre : le désordre est dans les rangs des insurgés; leurs cadavres jonchent la terre. Le prince de Palzo cherche la fille de Saint-Maur. S'il ne peut exterminer les troupes d'Ecbert, du moins, avant de fuir avec ses montagnards, il veut s'emparer de celle qu'il adore. Au pied du rocher célèbre il vient de l'apercevoir : il fond sur sa victime, il est

prêt à la saisir.... lorsque entre elle et lui s'élance le comte de Norindall.

Armés par la vengeance, implacables rivaux, les deux guerriers se frappent avec toute la violence de la haine, avec toute l'impétuosité de la rage; leur sang inonde leur armure : tous deux paraissent invincibles. O désespoir ! un trait lancé par un montagnard a percé la cuirasse d'Ecbert, et reste enfoncé dans ses flancs. Le valeureux comte de Norindall veut arracher ce funeste javelot; mais le fer s'est rompu dans sa blessure. Ecbert a senti s'affaiblir sa vigueur; cependant il combat encore. Il lui reste l'énergie de son âme; et cette énergie morale est une force libre des sens, une vie indépendante qui surmonte tous les obstacles d'une nature épuisée, et comme un nouveau souffle anime l'anéantissement.

La vierge d'Underlach jette un cri de détresse, et jamais le désespoir ne fit

entendre une voix plus douloureuse; elle a vu chanceler Echert : hélas ! plus de salut pour elle ; le prince de Palzo triomphe.

Du pic Terrible part à l'instant une épouvantable détonnation. Sur le rocher s'élève une flamme éclatante. La forêt entière est éclairée par des feux rouges et brûlans qu'enveloppe une épaisse fumée : la terre tremble. Un noir tourbillon monte en colonne tortueuse vers les cieux. Une odeur pestiférée s'exhale de ce nuage infernal, d'où sort une voix menaçante et surnaturelle. La nuée s'entr'ouvre.... et comme en un char enflammé, comme du milieu d'un météore, apparaît le fantôme sanglant.

Parmi les montagnards quels cris se font entendre!..... L'alarme est à son comble. Leurs cheveux se dressent sur leurs fronts. Saisis d'épouvante et d'horreur, les uns demeurent pétrifiés et sans

mouvement, comme les soldats de Phinée devant la tête de la Gorgone; d'autres ont fui vers la forêt, et courent au fond des antres ténébreux cacher leurs visages effarés; la plupart tombant agenouillés, se laissent enchaîner par les vainqueurs : tous implorent la mort; tous attendent qu'un abîme s'entr'ouvre pour les engloutir. Les soldats d'Ecbert n'ont plus d'ennemis à combattre.

Le prince de Palzo regarde le fantôme. Colosse gigantesque, il est revêtu d'une robe écarlate, et le sang paraît couler de son épaisse chevelure. Au milieu de la vapeur sulfureuse qui l'entoure, l'arc du prince des ténèbres, comme un noir serpent, s'élève en ses mains enflammées; et le javelot de la mort va partir. L'œil étincelant du spectre roulant çà et là dans son orbite, paraît devoir consumer les objets qu'il voudra fixer. Son regard semble l'éclair

d'une explosion ; sa voix, le son fatal du jour des derniers jugemens. La nature épouvantée a fait silence. Le mugissement de la forêt a cessé. L'air frissonne sourdement. Qui commande ?.... est-ce le Ciel ? est-ce l'Enfer ?

Le comte de Norindall résiste encore aux coups multipliés dont l'accable Palzo. L'orpheline lève vers eux ses yeux égarés. Pourquoi le chef des rebelles a-t-il tout à coup cessé de frapper son adversaire ?... Pourquoi son front audacieux, orné d'un panache vainqueur, a-t-il soudain fléchi ?... Pourquoi son fer échappe-t-il de sa main ?... Pourquoi le prince tombe-t-il inanimé ?.. De l'arc du fantôme sanglant est parti le trait de la mort. Palzo n'est plus.

La vierge d'Underlach succombe aux violentes secousses qui successivement l'ont frappée. Le comte de Norindall est sauvé ; l'orpheline a remercié l'Eternel. Tournant un dernier regard vers l'é-

pouvantable apparition du pic Terrible, en ce moment Elodie voit descendre vers elle le fantôme sanglant.... elle s'évanouit.

LIVRE X.

Quelques rayons précurseurs du jour avaient chassé les ombres de la plaine éthérée. Humides de la rosée du matin, les arbres de la forêt, par les zéphyrs agités, secouaient leurs couronnes rembrunies. Le dernier mois de Cérès avait fui : déjà quelques feuilles desséchées s'échappaient du rameau paternel. Belle comme le rayon doré de l'astre des cieux à son couchant, la nature, de mille couleurs parait les bois et les coteaux. Enchanteur est le retour de la saison des fleurs, mais plus touchant encore est l'adieu des beaux jours.

La nièce d'Herstall va revenir à l'existence. Sa pensée confuse encore n'a pu percer les ombres qui l'enveloppent. Cependant il lui semble que poussée en des tourbillons orageux, elle fend les plaines de l'air avec rapidité. Sa paupière s'entr'ouvre languissamment. Elodie ne distingue aucun objet; cependant ce n'est point un songe. Comme l'oiseau de la vallée qu'a saisi l'aigle des montagnes, elle se sent enlevée par quelque puissance inconnue, dont le rapide essor n'est arrêté par aucun obstacle. Ainsi la nymphe Orithye, au pouvoir de l'impétueux Borée, traversait le fleuve Ilissus emportée par les Ouragans.

Elodie a recouvré la pensée : le souvenir renaît avec la vie. Aux premières clartés du jour, elle jette un regard timide sur l'objet inconnu qui soutient sa tête appesantie. O terreur !.... recouverte d'un manteau rouge dont les longs

plis se drapent autour d'elle, elle est entre les bras du fantôme sanglant.

D'une marche rapide il gravit la montagne ; il s'enfonce au sein des forêts. Effrayant comme un météore destructeur se glissant à travers les ombres, il fuit précipitamment entre les rochers et les précipices. Léger comme un tourbillon fantastique, il semble, en sa course impatiente, n'emporter avec lui qu'une substance vaporeuse. Silencieux comme une apparition funèbre, il ne paraît appartenir ni à la vie ni à la mort.

La fille de Saint-Maur pousse un long gémissement, et ses yeux se referment avec horreur. — « Elodie ! Elodie !.... » s'est écriée une voix tendre et suppliante. Oh ! comme cet accent connu a retenti au cœur de l'orpheline ! Les premiers feux du soleil relèvent moins promptement la fleur abattue par une nuit d'orage. Portée aux lèvres brûlantes du voyageur perdu dans les sables du

Sahara, l'eau de la fontaine du désert ne rend point aussi rapidement à l'existence. Un accord des hymnes du ciel eût offert moins d'enchantemens. Elodie a rouvert sa paupière au cri de l'amour et de la douleur; et son regard s'est déjà confondu dans les regards du Solitaire.

Il a ralenti sa marche : il la soutient entre ses bras; il la serre contre son cœur; et la vierge d'Underlach, dans une douce ivresse, de nouveau demeure immobile : mais ce n'est plus le calme de l'insensibilité, c'est le repos d'un songe enchanteur : en elle la cessation du mouvement n'est que la crainte d'un réveil.

Le Solitaire est encore revêtu de la robe sanglante du fantôme dont il a emprunté l'apparence. Mais plus d'effroi pour l'orpheline ! Qu'importe un costume d'épouvante, pourvu que sous le vêtement de l'homme terrible batte le cœur du bien-aimé !

Le zéphyr caressant de l'aube se joue

entre les blonds cheveux de l'orpheline qui, détachés, tombent épars sur ses épaules; leurs boucles ondoyantes ont effleuré les lèvres du Solitaire. Un instant il hésite....... il craint de profaner les voiles de l'innocence : doucement il les écarte..... mais le léger souffle du matin les lui repousse. Le Solitaire ne résiste plus à l'ardent désir qu'il combat; et, sur les anneaux de la longue chevelure d'Elodie, sa bouche ose imprimer le plus tendre baiser.

Douce électricité de l'amour! comme s'il eût touché ses lèvres, Elodie a ressenti dans tout son être le brûlant baiser qu'a reçu sa chevelure égarée. Plus brillant, plus tendre que jamais, le regard du Solitaire alarme l'orpheline. Sans comprendre le danger elle en pressent l'approche. Entre les bras du beau chasseur de la montagne elle a senti couler dans ses veines une flamme inconnue. Les battemens de son cœur se précipi-

tent; mais le cœur du bien-aimé bat plus impétueusement encore. Le Solitaire a soudain tressailli; ses mouvemens, l'instant d'auparavant si calmes et si mesurés, sont devenus brusques et impétueux; sa voix passionnée murmure des sons inintelligibles; son front se courbe vers le front d'Elodie; leurs respirations se confondent, leurs regards se troublent, et le souffle embrasé de l'amour étend sa vapeur magique autour des deux amans seuls au milieu de la forêt.

La fille de Saint-Maur se dégage à l'instant des bras du Solitaire. — « Je » puis marcher, dit-elle, je puis vous » suivre; » et de son libérateur elle s'éloigne effrayée.

Sans réfléchir où ses pas la dirigent, sans intention comme sans but, elle continue à gravir la montagne; elle erre au sein de la forêt: rien n'interrompt sa marche, rien ne distrait sa pensée. Ainsi devant le berger d'Admète fuyait la fille du Pénée.

Tout à coup un trophée d'armes s'offre devant elle. Non loin est un ermitage environné d'arbres. Elodie reconnaît le bouclier armorié que le comte Ecbert de Norindall avait salue la veille. — « Où » suis-je ! dit-elle, en se tournant vers » le Solitaire : où me conduisez-vous ? » — « C'est moi qui vous suivais, répond » tristement le chasseur de la monta- » gne. » — « Quel est ce lieu? » — « Le » mont Sauvage. » — « Quelle est cette » habitation? » — « L'ermitage du So- » litaire.

» Oui, continue-t-il, voilà la roche » de l'exil ; voilà le seul domaine que » puisse offrir à sa compagne l'infortuné » de l'Helvétie. Seul à ses souvenirs, ici » reposant sous l'arbre funèbre, assis sur » l'aride bruyère, il vécut de l'eau du » torrent, de racines, de fruits sauva- » ges, et de quelques herbes amères.

» Elodie !... est-ce là l'époux que de- » vait choisir l'innocence et la beauté !...

» Hélas ! il n'a point de patrie, ne porte
» aucun titre, est aujourd'hui sans nom,
» et n'a pas même un cœur pur à offrir...
» Douce colombe d'Underlach! fuyez le
» toit de l'infortune ! fuyez l'homme du
» mont Sauvage ! »

— « Ah! répond l'orpheline attendrie,
» jamais je n'ai fui les malheureux. »

A ces mots un sourire amer éclaircit à demi le noir sourcil du Solitaire. Il s'approche du trophée d'armes, et montrant le bouclier sur lequel resplendissent de royales armoiries : — « Je n'ai pas
» toujours été ce que je suis aujourd'hui,
» reprend-il; il fut un temps où mon nom,
» porté par la renommée, retentissait
» dans l'Europe entière... Hélas ! de mes
» triomphes passés ce bouclier est tout
» ce qui me reste. »

Alors, saisissant la main d'Elodie : —
« Parle ! ajoute-t-il avec transport : la
» fortune, la gloire, les grandeurs ont-
» elles pour toi quelques charmes?... Je

» puis encore te les offrir. Je n'ai qu'un
» mot à dire, et ma destinée redevient
» plus étonnante que jamais... Ce mot...
» je ne le prononcerai qu'avec hor-
» reur, n'importe!....... dispose de ma
» vie entière. » — « J'ai toujours re-
» jeté les dignités de la terre, » répond
l'orpheline. Puis, après un moment de
silence : — « Allons visiter l'ermi-
» tage. »

Elle dit, et porte ses pas vers l'agreste
demeure. Elle entre sous le toit rusti-
que. — « Asile du Solitaire, te voilà donc
» purifié! » s'écrie avec enthousiasme
l'heureux chasseur de la montagne; et
tombant aux pieds d'Elodie : — « Achève!
» poursuit-il d'une voix passionnée,
» adopte la cabane de l'amour! sois l'é-
» pouse de l'exilé! »

— « Eh bien! dit Elodie, nommez-
» moi mon époux.... » — « Que je le
» nomme! interrompt le Solitaire; et
» l'effroi s'est peint sur ses traits : Elodie!

» si ce nom, comme une révélation fu-
» neste, allait me ravir votre cœur!.... »
— « Ah! prononcez-le sans crainte! » a répondu la jeune fille.

S'abandonnant aux fougueux transports de sa reconnaissance : — « O ma bien
» aimée! s'écrie le Solitaire, tu seras sa-
» tisfaite. Mon nom, mes erreurs, mes
» destinées, ma vie, te seront connus
» demain; je te découvrirai mon âme
» tout entière, et j'attendrai ton juge-
» ment.

» Mais au nom du Ciel ne quitte point
» ces rochers, n'abandonne point ma
» sauvage demeure! Ecbert blessé a été
» transporté au monastère où comman-
» dent ses farouches soldats. La comtesse
» Imberg a cessé de vivre; sa mule,
» épouvantée par les flammes du pic Ter-
» rible, l'a précipitée dans le torrent.
» Laisse-moi donc sur la terre être au-
» jourd'hui ton seul refuge! Je jure par
» le Tout-Puissant de respecter en ces

» lieux la vierge d'Underlach comme une
» substance divine interdite à l'humanité.
» Jusqu'au moment où l'autel aura reçu
» nos sermens, mon ermitage habité par
» Elodie sera un sanctuaire que n'osera
» point souiller ma présence ; et je n'ap-
» procherai de toi que comme de cette
» Arche d'alliance que jamais ne devait
» toucher une main sacrilége.

» Occupé à tracer l'histoire du pros-
» crit qui demain te révélera son nom,
» je me tiendrai éloigné, sous les arbres
» de la forêt ; mais je pourrai du moins
» entendre ta voix ; et ton souffle, ta
» vie, quelque chose de toi viendra en-
» chanter encore la solitude où j'écrirai. »

Quel feu brillait en ses regards ! quelle tendresse en ses paroles !... L'œil humide de larmes, la fille de Saint-Maur sourit à ses transports : ainsi d'une nue orageuse s'échappe un rayon des beaux jours.

— « Elodie, continue le Solitaire, sou-
» vent j'ai pu m'emparer de toi, et tou-

» jours je t'ai laissée libre; je t'ai vue en
» ma possession, et je t'ai obéi. Lorsque
» te soutenant dans mes bras je sentais le
» filtre brûlant de l'amour égarer mes
» sens et ma raison, un seul de tes accens
» a triomphé de toutes les puissances de
» mon être. Pourrais-tu douter de ton
» magique ascendant sur l'homme du
» mont Sauvage! Ah! près de lui, que
» n'a-t-il eu toujours la vierge céleste
» d'Underlach pour le retenir dans les
» sentiers de la vertu!... Encore quelques
» heures, et tu m'auras jugé!... Tombé
» du faîte de la puissance, je ne regrette
» rien du passé que les journées pures
» de ma jeunesse. Oh! réponds-moi,
» fille adorée, restes-tu dans mon ermi-
» tage?... »

Elodie baisse les yeux en soupirant. Vivement émue, accablée de lassitude: — « Je me soutiens à peine, répond-» elle, je ne saurais aller plus loin. »

Et sur un siége de joncs enlacés en-

tourant l'intérieur de la cabane, elle est tombée pâle et tremblante.

— « Tu te confies à moi! s'écrie le » Solitaire, ivre de reconnaissance et » de joie. O la plus belle création du » Ciel! toi que je dérobe à la terre! sous » la cabane de l'exil, par moi seul ad- » mirée, par moi seul adorée, seras-tu » satisfaite de ton sort? mon cœur suf- » fira-t-il à ta vie?.... Que dis-je! Ah! » déjà n'as-tu pas dédaigné tous les dons » de la fortune! Va, ce que tu perds en » richesses, en dignités, en puissance, » je saurai te le rendre en amour. »

Il dit : un repas frugal est préparé sous le feuillage : il y conduit sa bien-aimée. La nature semble leur sourire : le ciel, comme un dais radieux, les couvre de ses voiles d'azur : les chantres du bocage célèbrent leurs félicités : l'air, tel qu'une essence divine des fleurs et des fruits de la vallée, exhale autour d'eux des parfums d'amour : le désert est plein

d'harmonies; et l'aurore brillante et pure éclaire ce nouvel Eden.

Cependant avec effort le Solitaire s'est séparé de l'orpheline, et pendant la journée entière il écrit les funestes évènemens de sa vie. Les heures s'écoulent avec rapidité. L'ombre succède à la lumière. Elodie s'est renfermée dans l'enceinte où sa couche modeste est placée. Le beau chasseur de la montagne n'approche point du lieu sacré qu'habite la vierge adorée; et toute la nuit, appuyé contre la porte de l'ermitage, seul il veille et continue l'ouvrage commencé.

Arrivée au milieu de son cercle, du haut de son trône d'ébène, la déité des ténèbres étend son sceptre de plomb sur la terre assoupie. La nièce d'Herstall est réveillée par un sourd gémissement. Non loin, en dehors de la cabane, comme épouvanté par quelque horrible vision, l'homme du mont Sauvage lui paraît être

livré au plus funeste délire. Elodie croit l'entendre se jeter à genoux sur l'aride bruyère; et par des mots inarticulés, par des plaintes étouffées, il semble répondre à quelque dieu vengeur à ses yeux apparu pour lui prononcer sa dernière sentence! — «Grâce!....... s'est-il écrié » d'une voix déchirante, grâce!.... » et le silence de la mort succède à l'accent du désespoir.

Que la nuit a paru longue à l'orpheline!... Avec l'aurore elle a revu l'homme des mystères. Sombre et silencieux, il paraît atterré par quelque évènement surnaturel. Une affreuse pensée occupe seule son esprit; et semblable à la victime au supplice condamnée, il marche le front abattu.

S'éloignant de l'ermitage, il a repris ses travaux : Elodie n'a point osé l'interroger. Au coucher du soleil les impénétrables secrets du Solitaire lui seront ré-

vélés. Inquiète et séparée de lui, la fille de l'abbaye s'abandonne aux plus sombres pressentimens. Que va-t-elle apprendre!.. Quelle sera sa destinée! Hélas! combien est terrible l'approche du moment qui doit décider de la vie entière!

Enfin le roi des astres enfoncé sous l'horizon dore de ses feux expirans les rochers de l'Helvétie. — « Sont-ce là » pour moi les derniers rayons du bon» heur!.... dit l'orpheline; » et son œil cherche le Solitaire.

Il paraît : son visage est pâle et décomposé : son regard est sinistre et sauvage. Un noir manteau l'enveloppe. — « Suivez-moi, dit-il d'un ton brusque » et farouche : » et rapidement il descend la montagne.

Il est sorti de la forêt; il a franchi le torrent; et vers la plaine de Morat il a dirigé son effrayante course, semblable au premier meurtrier, fuyant de la terre d'Abel, par la réprobation poursuivi.

Chassé par l'ombre nocturne, le jour disparaît. Un épais brouillard élevé des vallons couvrait les montagnes et voilait la nature. A travers de noires vapeurs la fille du monastère suit son guide silencieux; elle marche les yeux baissés, et pressent quelque évènement effroyable. Tout à coup non loin du lac Morat le Solitaire s'arrête. Le vent porte à l'oreille de l'orpheline le long mugissement des vagues qui se brisent tristement sur des grèves solitaires. Elle regarde autour d'elle.... Dieu puissant! en quel lieu se trouve Elodie?... à l'entrée d'un monument voûté d'ossemens humains; entre des colonnes formées de squelettes entassés; sous un arc de triomphe élevé par la vengeance à la férocité (1).

---

(1) Cet ossuaire existait encore presque en entier avant la révolution. Il fut détruit par les Français pendant les guerres de la république. Cependant on en retrouve encore des vestiges.

— « Ciel ! où suis-je ? dit la vierge » d'Underlach. » — « Sous l'ossuaire de » Morat, répond l'homme du mont Sau- » vage, et je suis Charles-le-Témé- » raire. ».

Il dit, et jetant son noir manteau, le Solitaire, revêtu de l'armure du conquérant, apparaît au milieu du vaste sépulcre comme sur un trône de cadavres; et, sous les catacombes du crime, il semble un archange foudroyé, tombé du palais de la gloire au fond de l'antre des tortures.

— « Charles-le-Téméraire ! répète » avec un accent déchirant la malheu- » reuse Elodie. Vous ! le sanguinaire duc » de Bourgogne; vous ! l'assassin de mon » père. »

Et la jeune fille, éperdue, chancelante, s'appuie contre une des colonnes de la mort.

— « Oui, reprend-il avec une sorte » de rage, oui, je suis l'implacable Bour-

» guignon, l'homme autrefois le fléau de » l'Europe. Le Ciel..... le Ciel lui-même » m'a ordonné de ne vous révéler mon » nom que sous cette grotte infernale, » qu'environné de tous les souvenirs, » de toutes les horreurs de ma vie. La » nuit dernière, sur ma tète coupable » est descendue la nuée de l'Ange des » arrêts vengeurs. La voix de l'Eternel » s'est fait entendre. Elle a commandé... » j'ai dû obéir.... me voici. »

De son front livide découle une sueur froide. Son œil est hagard, sa respiration est interrompue, et sa voix à peine est humaine. — « Parlez ! continue-t-il, » maudissez-moi. Le Tout-Puissant le » veut sans doute, puisqu'il ordonna » cette épouvantable scène, puisqu'il » exigea de moi ce sacrifice sans exem- » ple. Mes accusateurs m'environnent... » j'entends leurs cris lugubres..... Le » genre humain me repousse, le Ciel » me rejette; fille de Saint-Maur !

» maudissez-moi, j'ai mérité ma des-
» tinée. »

Il dit; presque inanimé, l'infortuné Charles est tombé sous l'effroyable ossuaire; et son front demeure imprimé sur la poussière qui vécut, sur la cendre de ses victimes.

— « Charles!.... s'écrie Elodie hors
» d'elle-même, Charles! relevez-vous. »
— « Qui m'appelle! dit le Solitaire dont
» le visage peint la démence. Est-ce la
» voix gémissante de mon peuple égor-
» gé?.... Est-ce l'abîme qui réclame le
» tyran?.... Est-ce la justice divine pro-
» nonçant l'arrêt de l'homme sangui-
» naire? » — « Non, dit l'orpheline, re-
» couvrant son énergie: le Ciel est apaisé.
» Sa justice a frappé, sa miséricorde par-
» donne. »

L'homme du mont Sauvage à ces mots relève sa tête abattue; il regarde Elodie avec surprise; sur ses traits est encore l'égarement; mais son délire s'est calmé;

de ses yeux s'échappe une larme. — « Répète encore, a-t-il dit : *Le ciel est » apaisé, sa miséricorde pardonne;* n'as- » tu point prononcé ces mots? Ange » sauveur! rayon d'espoir et de salut! » achève ta mission divine, absous au » nom de l'Éternel! »

— « A l'ermitage! » s'écrie Elodie.

Et, semblable en sa course agile à ces étoiles inconnues qui glissent sous la voûte nocturne, elle s'élance, fuit vers la forêt, retrouve le sentier du mont Sauvage, et bientôt, parvenue à la demeure du Solitaire, tombe épuisée sous la cabane.

L'orpheline est demeurée quelques instans comme privée de l'usage de ses sens. L'infortuné Charles de Bourgogne reparaît à sa vue : il approche, il lui présente un manuscrit, il lui adresse ces paroles : — « Voilà ma vie entière, voilà » le récit de tous mes forfaits. Fille de » Saint-Maur! lisez et jugez. Je ne m'of-

» frirai plus à vos regards, que vous ne
» me l'ayez ordonné. Si mes crimes
» vous paraissent expiés, si la pitié parle
» à votre cœur, si l'innocence pardonne
» au repentir, adressez-moi quelques
» mots d'espérance; et déposez votre
» écrit dans le creux du vieux saule, au
» bas du sentier de la montagne. Loin
» de vous, je vais attendre mon arrêt. »

Il dit : sa voix est morne, et l'abattement du désespoir est empreint sur son visage. Il cherche à cacher ses souffrances; il détourne les yeux; il ne veut point attendrir en sa faveur celle qu'il a choisie pour juge..... Elodie essaie de lui répondre; mais les forces lui manquent... et déjà le Solitaire a quitté l'ermitage.

L'orpheline est seule, elle tient dans ses mains le fatal manuscrit; oh! combien de fois ses larmes couleront en lisant cet écrit terrible!

LIVRE XI.

« Charles VII régnait sur la France; et la paix venait enfin d'être rendue à son malheureux royaume, si long-temps déchiré par des guerres cruelles, et si miraculeusement sauvé par une simple bergère. A de violens orages avaient succédé des jours sereins; et, par toute l'Europe, la lassitude des guerriers, jointe à l'épuisement des finances, promettait aux peuples un long repos.

» Le fils de Charles VII, alors dauphin, et depuis Louis XI, accusé d'avoir empoisonné la belle Agnès Sorel, et d'avoir

fait mourir de douleur sa première épouse Marguerite d'Ecosse, impatient de régner, venait pour la seconde fois de conspirer contre son père. Sa nouvelle trame avait échoué. Jeune et chargé de crimes, proscrit et poursuivi par la vengeance paternelle, Louis se réfugie auprès de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et demande un asile à sa cour.

» Philippe haïssait Charles VII : l'assassinat de son père, le fameux *Jean sans peur*, commis au pont de Montereau en présence du jeune monarque, ne lui paraissait point encore assez vengé. Il accueillit le fugitif avec les honneurs dus à l'héritier présomptif de la couronne de France ; un palais magnifique fut offert au dauphin ; des fêtes brillantes lui furent données. J'entrais alors au printemps de ma vie ; le prince français, artificieux et dissimulé, portait sur son front l'empreinte des vertus et de la sincérité. Il sut bientôt se justifier à mes yeux de

tous les crimes dont l'accusait son père. Charles VII me parut un monstre dénaturé, et le dauphin une noble victime. Avec les expressions les plus touchantes, avec toute l'effusion de la jeunesse et du sentiment, Louis m'offrit son amitié; et mon cœur avec transport s'élança vers le sien. Crédule, ardent et passionné, j'étais loin de penser alors que l'attachement des princes est comme la feuille desséchée que le vent porte au hasard, tantôt sur la montagne, tantôt dans le marécage.

» En réclamant son fils que Philippe lui refusait, Charles VII parut un instant menacer la Bourgogne. — « Qu'il arme » la France entière! m'écriai-je à cette » nouvelle, en saisissant mon glaive im- » pétueusement : tant que le comte de » Charolais pourra tirer ce fer de son » fourreau, aucun des satellites de Char- » les ne s'approchera de Louis. »

» Le dauphin souriait à mes transports;

et les témoignages de sa reconnaissance portaient un nouvel enthousiasme dans mon âme. J'étais fier d'être le protecteur et l'ami d'un fils de France; mais hélas! le futur successeur de Charles VII, dans le secret de sa pensée, ne regardait le protecteur que comme un instrument, et l'ami que comme un serviteur.

» De tous les seigneurs de la cour de Bourgogne, le comte de Saint-Maur était celui que dès mon enfance j'avais choisi pour unique confident. Guerrier célèbre, il avait guidé mes premiers pas dans les camps; il avait suivi tous mes travaux; il était de tous mes plaisirs. Observateur profond, juge sévère, il avait étudié le cœur du dauphin. — « Comte de Charolais! me dit-il un jour, permettez-moi de blâmer l'excessive tendresse » que vous portez au fils de Charles VII. » Vos sentimens, qui ne sont point partagés, pourront faire le malheur de

» votre vie. Malgré le voile artificieux » sous lequel se cache le dauphin, j'ai » découvert la perfidie où vous croyez » voir l'amitié. »

» Il dit : mais irrité d'un tel langage, de ce jour j'évitai le comte de Saint-Maur. Il perdit ma confiance : au prince fourbe et déloyal je sacrifiai l'homme sincère et dévoué.

» Le baron d'Herstall venait de présenter à la cour de Philippe sa fille Iréna, qu'une parente éloignée, la duchesse d'Aroville, avait en mourant nommée sa légataire universelle. Jamais beauté plus éclatante ne s'était montrée à la Bourgogne. Iréna devint le sujet de tous les entretiens et l'objet de tous les regards. Une foule d'adorateurs se pressait sur les pas de l'héritière d'Aroville, brillante idole de la cour. Je partageai l'enthousiasme général; Elodie ne s'était point offerte à ma vue; Iréna me parut

le chef-d'œuvre des cieux ; et je pris l'admiration pour l'amour.

» Alors mourut Charles VII, et le dauphin fut soupçonné de l'empoisonnement de son père. Le trône appelait Louis. Tout entier à l'amitié, je m'éloignai d'Iréna ; je quittai la Bourgogne, et volai vers la France à la suite du nouveau souverain.

» Louis XI à sa cour me combla de présens magnifiques ; mais ce furent les dons d'un souverain à son vassal. Vainement je cherchai l'ami, je ne trouvai que le monarque. Le cœur navré de ce changement subit, las de me contraindre, je sollicitai de Louis un entretien particulier : je l'obtins, il était seul en son cabinet ; comme autrefois j'allais me précipiter dans ses bras, et lui adresser les tendres reproches du sentiment, lorsque reculant de quelques pas, et me présentant un écrit scellé : — « Comte de

» Charolais ! me dit Louis avec toute la » hauteur d'un prince absolu, votre dé» vouement m'est assuré ; ma reconnais» sance vous est due. Je vous confie le » gouvernement de la Normandie ; voici » votre brevet. Demain vous partirez » pour Rouen, où votre devoir vous ap» pelle. Continuez à mériter la confiance » et les bontés de votre roi. »

» Louis s'éloigne après ces mots. Pétrifié d'étonnement et d'indignation, je demeure un instant immobile..... puis m'élançant avec rage hors du palais : — « Voilà les princes ! m'écriai-je ; doux » et caressans dans le malheur, ingrats et » impérieux dans la prospérité !... »

» Le comte de Saint-Maur m'avait accompagné à Paris. Dans ma fureur je voulais écrire à Louis, rejeter ses présens avec dédain, et fuir le jour même son royaume. Les sages conseils de Saint-Maur parvinrent à changer mes fou-

gueuses résolutions : que ne pouvaient-ils calmer aussi mes souffrances ! Les premières plaies du cœur sont si douloureuses au printemps de la vie !...... L'homme n'est point encore fait aux hommes ; son expérience n'a point encore désenchanté sa carrière. Outre la douleur poignante du sentiment, j'éprouvais la honte d'avoir été trompé ; je regrettais les illusions évanouies.

» Pour la première fois en cette âme brûlante et sincère que Louis venait de déchirer, je sentis descendre le mépris pour l'espèce humaine. Saint-Maur, en jugeant le dauphin, avait eu raison ; mais humilié en sa présence, à peine lui pardonnais-je ce triomphe ; et je ne voulus voir dans sa pénétration à découvrir les vices cachés, que son intérieure conviction de la perversité générale basée sur lui-même et sur ses semblables.

» Cependant, docile à ses avis, je quittai Paris, et pris le commandement de la

Normandie. Louis venait de me prouver son indifférence, il ne tarda point à me prouver sa haine.

» Quelques années avant la mort de Charles VII, j'avais connu le duc de Bretagne : une rivalité de jeunesse nous avait armés l'un contre l'autre ; en champ clos je l'avais combattu ; et Louis n'ignorait point nôtre inimitié mutuelle. A peine étais-je installé en Normandie, que le roi de France y envoie un de ses lieutenans chargé de pouvoirs extraordinaires rendant nuls ceux du gouverneur : et ce lieutenant était le duc de Bretagne.

» A ce trait perfide, à ce nouvel affront, je voulus donner libre cours à ma rage : Saint-Maur eut encore l'art de la réprimer. Mais en blâmant les transports d'indignation d'une âme vertueuse il m'apprit à tromper les hommes ; il accoutuma Charles à sacrifier le sentiment à l'intérêt ; il m'apprit à remplacer les nobles

élans du cœur par les froids calculs de l'esprit. Il acheva d'étouffer en moi ces germes féconds d'enthousiasme et de loyauté qui développés librement, n'eussent produit que des fruits glorieux. Le feu comprimé devint un volcan dévastateur qui n'éclata que par irruptions ; et la voix de la prudence ne me guida que vers le crime.

» Les Liégeois depuis long-temps étaient ennemis déclarés des Bourguignons; Louis XI signe un traité d'alliance avec eux. Ses vils agens m'environnaient à Rouen : le poignard des assassins menaçait chaque jour ma vie; bientôt un breuvage homicide me met aux portes du tombeau.

» Ma force et ma jeunesse triomphèrent du poison. Je revins à l'existence; mais nul effort humain ne put modérer les emportemens de ma fureur. Je proclamai Louis XI félon, traître, empoisonneur et parricide. Je le dénonçai à l'hor-

reur de la terre et aux vengeances du Ciel; puis lui renvoyant avec dédain son brevet abhorré, je courus armer la Bourgogne contre la France.

» L'hypocrite monarque parut profondément affecté de mes accusations. Cherchant à se disculper aux yeux des nations, il convoqua les princes de son sang, les seigneurs de sa cour, les députés de ses villes; pour justifier sa vie entière il harangua cette assemblée avec autant d'audace que de talent, et finit par la nommer son juge. Mais le despote avait choisi les membres de son tribunal; et le criminel fut solennellement absous.

» Cependant à mon cri de guerre et de vengeance, les chefs les plus illustres du royaume français s'étaient soulevés contre Louis XI; et déjà s'étaient joints à moi le duc de Bourbon, beau-frère du monarque, le duc d'Alençon, le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, le duc

de Nemours, le comte du Maine, le duc de Calabre, le comte de Dunois, et enfin jusqu'au duc de Bretagne lui-même.

» Ces puissans confédérés (1) ont armé leurs vassaux. Contre Louis, le soulèvement devient général ; et toutes les forces de la monarchie menacent à la fois le tyran qui pour seul allié ne peut nommer que le duc de Milan, le fameux bâtard François Sforce.

» A la tête d'une armée valeureuse, je vole aux combats. Bientôt les troupes de Louis ont fui devant les Bourguignons. De toutes parts les lauriers tombent sur ma tête, et la victoire suit mes bannières. Ma marche n'est qu'une suite de triomphes : les villes françaises m'ouvrent leurs portes : les peuples me nom-

(1) Cette guerre fut surnommée *la Guerre du bien public*. (*Voyez*, sur la vérité historique du récit de Charles-le-Téméraire, Anquetil, Duclos, Daniel, Mézerai, etc.)

ment leur libérateur : je disperse tous mes ennemis; je dompte tous les obstacles; je suis aux portes de Paris; et le comte de Charolais est déjà, par l'Europe entière, surnommé *Charles-le-Terrible.*

» Louis XI avait concentré toutes ses forces auprès de sa capitale. Une bataille décisive est livrée dans la plaine de Longjumeau : le roi de France y combat en personne, expose plusieurs fois sa vie, tombe au milieu des rangs épuisé de fatigue; et privé de sentiment, est transporté au château de Montlhéri. La victoire est aux Bourguignons. Les chefs français déclarent Louis XI déchu du trône; et son frère le duc de Berry est proclamé roi de France au camp des princes confédérés.

» J'assiége Paris : Louis quitte sa capitale; secrètement il m'adresse ses prières; il me rappelle nos premiers sentimens; il implore son ancien ami : il me

demande un moment d'entretien; et, comptant sur ma loyauté, sans escorte, sans garde, il veut se rendre seul à mon camp.

» Je ne venais que de débuter dans la carrière des vengeances; et sur ce sol, encore nouveau pour moi, mes pas n'étaient point affermis. Louis XI malheureux me rappelle le dauphin fugitif. Sa lettre m'arrache des larmes : je crois reconnaître dans ses touchantes expressions la douleur, le repentir et la vérité. Son infortune m'attendrit; sa confiance me désarme; l'hypocrisie a triomphé; je réponds au roi : — « Je t'attends. »

» Mes troupes campaient auprès de Bercy : les restes de l'armée royale se déployaient de l'autre côté de la Seine. Le monarque français, dans un faible bateau, traverse la rivière. Seul il débarque au milieu de ses ennemis; j'avais douté, jusqu'au dernier instant, d'un pareil trait de confiance. Sur la rive il s'a-

vance à ma rencontre : mon cœur battait avec violence : je retrouve en son premier regard ce dauphin que j'avais tant aimé : ce n'est plus Louis XI, c'est le compagnon chéri de ma jeunesse, je m'élance vers lui : — « Qui vient à moi ? » me dit-il. » — « Ton frère, lui répondis-je : » et je me précipitai dans ses bras.

» Elodie, jamais je n'oublierai ce jour : j'étais encore trompé, mais j'étais heureux. Louis se jouait de ma crédulité, mais j'étais satisfait de moi-même. Je quittais la route des fureurs, je revenais aux sentimens magnanimes; je retrouvais l'enthousiasme de mon printemps, je reprenais ma première vie.

» Le roi profita de cette exaltation généreuse : il obtint facilement la paix ; le traité de Conflans fut signé. Le monarque promit à tous les chefs français de nouvelles possessions et de nouvelles digni-

tés. La confédération fut dissoute; et reconduit comme en triomphe par Louis jusqu'à Villiers-le-Bel, je repris le chemin de la Bourgogne.

» Hélas! lorsque les lèvres d'un guerrier ont une fois touché la coupe de la gloire, la soif des combats ne s'éteint plus en lui. Déjà mes triomphes avaient rendu mon nom célèbre; je voulus accroître encore ma renommée. Les Liégeois menaçaient la Bourgogne, je marchai contre eux, je les soumis; la victoire perfide accompagnant partout mes armes, ne me présentait que des palmes, ne me promettait que des couronnes, et ne me préparait qu'un abîme.

» Cependant Louis XI violait sans cesse le traité de Conflans : ayant habilement semé le trouble et la division dans toutes les provinces ennemies, et parmi tous les souverains rivaux, il ne redoutait plus une confédération : les flambeaux de

la discorde allumés par ses artifices, et les haines fomentées par ses intrigues, le garantissaient des dangers d'une coalition nouvelle. Alors sans crainte, ouvertement il se montra sans foi : les chefs français auxquels, par le traité de Conflans, il avait promis des richesses et des honneurs, furent arrêtés, dépouillés et proscrits. Mes amis les plus chers furent immolés. Tristan l'ermite, surnommé le *bourreau du roi*, était l'exécuteur de ses vengeances. Louis se plaisait à voir égorger ses victimes ; Tristan variait la forme des supplices pour mieux plaire à son roi barbare. Joignant la superstition à la férocité, le tyran commandait les crimes, disposait les trahisons, assistait aux meurtres, puis ne s'occupait que de prières et de pélerinages, ne portait que croix et rosaires, et ne jurait que sur images et reliques.

» Les principales familles de France

qui par d'anciens services avaient des droits acquis, furent disgrâciées; les hommes attachés à un nom glorieux qu'ils se seraient gardés de souiller, ne pouvaient convenir au despote qui ne voulait que de serviles instrumens. Il fallait à Louis des grands de sa création qu'il pût frapper sans crainte, et faire à son gré rentrer dans la poussière. Les plus obscurs scélérats furent élevés aux premières places de la noblesse, aux premières charges de l'Etat : mais, semblable au pygmée qui, placé sur le sommet des Alpes, est exhaussé sans être agrandi, monté près du trône, l'homme puissant resta l'homme abject. Louis XI prétendait égaliser les rangs : il déconsidéra les titres, il dégrada les dignités. Les tyrans aiment à tout rabaisser pour tout primer : le nivellement convient au despotisme.

» Les Etats du duc de Bourgogne étaient peuplés des émissaires du fils de

Charles VII. A leur voix la ville de Dinan se révolte : mon père m'ordonne de marcher contre les rebelles; j'assiége leur forteresse. Fiers d'être soutenus par Louis dont ils attendaient des secours, ils promènent insolemment sur leurs remparts la statue informe de mon père, couchée dans un lit de bourbe infecte, et crient aux Bourguignons, sous les murs de la place : — « *Voilà le siége du crapaud votre duc* (1) ! »

» Cette rébellion, cette guerre et les horreurs commises en France, étaient la suite du traité de Conflans. Tel était le prix de ma loyauté ; telle était la récompense d'une action magnanime : mes vertus commencèrent à me paraître des faiblesses, et mes faits généreux des fautes impardonnables.

» La ville de Dinan résistait encore ; mais sa perte devenait certaine. Pour

---

(1) Voyez tous les historiens.

l'éclairer sur les dangers qui la menacent, j'adresse un parlementaire aux révoltés; ils le font pendre. Je leur écris, et leur envoie ma lettre par un jeune enfant que son âge devait protéger; ils le font impitoyablement massacrer. Pour irriter ma fureur et me forcer aux crimes, toutes les puissances infernales semblaient déchaînées contre moi.

» Bientôt la ville rebelle est réduite à l'extrémité. Sa garnison n'a plus d'espérance; ses murs s'écroulent de toutes parts : un assaut général est ordonné. Alors, mais trop tard, les habitans de Dinan aperçoivent l'abîme creusé par leur démence; ils sont contraints de se rendre à discrétion. Cependant je ne me vengeai point encore. Je pris possession de la forteresse, et j'attendis la décision de mon père. Philippe était à Bouvines; il prescrivit la ruine de la ville insurgée, et signa l'arrêt de mort de tous ses habitans.

» Ici commencent les horreurs et les cruautés de ma vie. J'obéis aux ordres de mon père. Hors les vieillards, les femmes et les enfans que je fis chasser de la place soumise, toute la population de Dinan fut égorgée. Liés deux à deux, huit cents des principaux rebelles furent jetés dans la Meuse ; et la ville saccagée périt dévorée par les flammes.

» Philippe mourut peu de temps après ce funeste siége ; et mon avènement au duché de Bourgogne fut signalé par un affreux homicide..... O vierge d'Underlach ! ma plume se refuse à continuer cet horrible récit..... Vous allez frémir.... Hélas ! il faut pourtant achever ; aucun de mes forfaits ne doit vous rester caché.

» Je me rends à Dijon où venait d'être enseveli mon père. L'or de Louis XI et ses artifices y avaient soulevé contre moi tous les esprits ; tandis qu'à sa voix,

révoltés de nouveau, les Liégeois, rompant la paix et courant aux armes, s'emparaient de Huy sur la Meuse.

» Forcé de lever de nouveaux impôts et de rassembler de nouvelles troupes, j'allais recommencer une nouvelle guerre, lorsque des symptômes de révolte se manifestent dans ma capitale et jusque dans mon armée. Le comte de Saint-Maur, chef adoré des soldats, se présente un jour devant moi. Sévère et presque menaçant, il blâme mes résolutions, et s'oppose à mon projet de combattre les Liégeois. Cependant jamais guerre n'avait été plus juste. L'ennemi qui m'attaquait, deux fois avait violé ses traités, deux fois avait trahi ses sermens : et mon courroux était légitime. Exaspéré par les perfidies dont j'avais été constamment la victime, je repoussai avec emportement les conseils de Saint-Maur. Le comte à l'instant m'offrit sa démission. — « Eh quoi ! m'é-

» criai-je en le voyant s'éloigner, il se » dit mon ami, et c'est aux jours du » danger qu'il m'abandonne. »

» Soudain d'effroyables clameurs, parties de la cour même du palais, m'annoncent qu'une émeute vient d'éclater; ma garde combat les rebelles. Parmi les vociférations des assaillans, j'entends ces cris: — « *Mort au tyran! Vive* » *Saint-Maur!* » Accoutumé aux trahisons de l'amitié, je ne doute plus que, pour moi, le comte ne soit un autre Louis: je revêts mon armure; et, suivi de plusieurs chevaliers, je cours joindre mes défenseurs. Sur l'escalier du palais je rencontre Saint-Maur, qui, s'élançant vers moi, veut me retenir. —« Traître! » lui dis-je, laisse-moi! » Ce fatal cri des révoltés retentissait encore à mon oreille; ma tête s'égare... Je ne vois dans le comte arrêtant mes pas qu'un assassin prêt à me frapper: le repoussant avec fureur, je le montre à mes guerriers,

et je m'écrie : — « Voilà le chef des conjurés! »

» A l'instant Saint-Maur, entouré de mes barbares satellites, est frappé d'un glaive homicide. De lâches courtisans zélés pour le crime, et feignant de servir le prince et la patrie, s'empressent d'immoler un chef dont ils haïssaient la morale austère. Elodie! votre infortuné père tomba mort à mes pieds; mais du moins, j'en atteste le Ciel, ma main ne s'est point baignée dans son sang.

» Je parais au milieu des rebelles, je combats, et j'ai triomphé. Mais le meurtre avait précédé la victoire. Forcé de justifier le trépas de Saint-Maur aux yeux de ma cour, quoique peu certain de la perfidie du comte, je fis flétrir sa mémoire par un arrêt infâme : tous ses biens confisqués furent ravis à sa famille; et son infortunée veuve alla dans un lointain exil cacher le reste de sa vie.

» Rassemblés au nombre de trente mille, les Liégeois menaçaient toujours mes provinces. Je marche enfin contre ces hardis agresseurs, et remporte sur eux une victoire complète. La ville de Saintron est tombée en ma puissance. Tongres se rend à discrétion; mais partout je flétris ma gloire par mes vengeances.

» Je retourne à ma capitale : un calme profond y régnait; j'avais étouffé les séditions; j'avais subjugué mes ennemis; à Dijon de brillantes fêtes attendaient le vainqueur. Mon peuple me revit avec enthousiasme. Autour de moi je réunis une cour brillante; j'y appelai les jeux et les plaisirs. Je revis Iréna. Et la belle héritière d'Aroville reprit sur moi son ancien empire.

» Elodie! oserai-je poursuivre!... j'environnai la fille d'Herstall de toutes les séductions de la gloire et de l'amour. Je lui promis de la conduire aux autels dès

que les évènemens politiques me le permettraient : je lui jurai constance éternelle ; Iréna crut à mes sermens, et fuyant la maison paternelle, vint se livrer à moi pleine de confiance, au fond d'un château de la Bourgogne.

» Alors chaque jour m'apprenait quelques nouvelles perfidies de Louis, qui, rassemblant à Tours des députés, des prélats et des guerriers, venait de faire annuler juridiquement le traité de Conflans, comme arraché par la violence et la rébellion. Edouard, roi d'Angleterre, me proposant de joindre ses forces aux miennes contre le monarque parjure, m'offrait en même temps la main de Marguerite d'Yorck, sa sœur ; l'amour me défendait ce brillant hyménée, mais l'intérêt de mon peuple me le prescrivait. La politique et l'ambition parlaient impérieusement à mon âme ; Iréna fut sacrifiée. Je vole au-devant de la princesse d'Angleterre ; et

déjà l'église de *Dam* a reçu le serment des époux.

» Peu de jours après la cérémonie nuptiale, secrètement je m'échappe, et vole au château qu'habitait Iréna. Malgré les précautions que j'avais prises pour lui cacher ma déloyauté, l'héritière d'Aroville avait tout découvert, et la nuit même était disparue. Ma douleur fut profonde; mes perquisitions furent inutiles; le sort d'Iréna demeura couvert d'un voile impénétrable.

» A la nouvelle du décret de l'assemblée de Tours, j'avais déclaré la guerre à Louis. Guidant moi-même mes troupes victorieuses, j'ai franchi les frontières de son royaume et commencé les hostilités. Le camp français est devant moi; la terreur y règne; la bataille sera décisive. Le croirez-vous, Elodie! le fils de Charles VII redoutant l'issue du combat, écrit encore une lettre de paix à son

ancien frère; il lui demande de nouveau un entretien particulier à Péronne, ville au pouvoir des Bourguignons; et Charles a encore la faiblesse d'y consentir et de l'écouter.

»Louis XI quitte son armée. Il se rend auprès de moi sans escorte et sans défense : avec son art irrésistible déjà il commençait à se justifier de ses trahisons, de ses parjures et de ses meurtres, lorsqu'un courrier m'apporte la nouvelle d'une soudaine révolte des Liégeois soudoyés par la France; et j'apprends que le jour même où Louis m'écrivait pour implorer l'entrevue accordée, par une autre dépêche pressante, il soulevait Liége contre moi.

» Ma rage n'eut plus de bornes. Louis était en mon pouvoir; je l'accable de tout le poids de mon indignation; je lui prodigue les noms les plus outrageans, les épithètes les plus injurieuses; et je menace jusqu'à sa vie. En vain Louis

proteste de son innocence; en vain il jure que loin d'avoir armé les Liégeois, il est prêt à les aller combattre lui-même; rien ne peut modérer la violence de mes emportemens. Je retiens le monarque captif, et je l'abandonne à ses remords.

» Quelques jours se sont écoulés. Des fenêtres de sa prison Louis XI voyait la terrible tour où le comte Herbert de Vermandois avait en 928 enfermé Charles-le-Simple, qui y perdit la couronne et la vie; la honte, l'effroi, le désespoir tour à tour déchiraient son âme. Il ne tenait qu'à moi de le renverser du trône, de couronner un de ses frères, ou de me ceindre moi-même le front de son diadème. Mes triomphes passés, mon empire et mon nom me permettaient toute entreprise, et me garantissaient tout succès. Alors un mot de moi pouvait changer la face de l'Europe. Engagé dans la carrière du crime, devais-je reculer!...

Il m'était facile, en m'emparant des états de mon captif, de justifier le châtiment de Louis XI par ses perfidies, et l'usurpation par la gloire. La France eût admiré l'audacieux conquérant; et les taches de la trahison auraient disparu sous les palmes de la victoire.

» Violemment combattu, j'osai lutter encore contre les puissances de l'iniquité, qui par degrés s'emparaient de mon âme. Pour la dernière fois le Ciel laissa tomber sur Charles un rayon protecteur; je me précipite dans l'appartement où, livré à la terreur, le monarque attendait sa sentence. — « Vos remords » sont-ils sincères? m'écriai-je. Est-il » vrai que vous n'ayez point armé les » Liégeois? est-il vrai que, disposé à me » suivre, vous soyez prêt à les combat- » tre? » Ma voix était sinistre, mon regard furieux, mes gestes menaçans; la clémence était dans mon cœur, et la rage était sur mon front.

» Louis XI étonné prononce tous les sermens que j'exige. La paix est jurée sur *la croix de Charlemagne;* et le roi de France marche à ma suite contre les Liégois. Comme un humble vassal, il arbore mes enseignes; il combat sous mes bannières; et mon armée après plusieurs succès arrive triomphante sous les murs de Liége.

» A cette époque, parmi les héros bourguignons, je remarquai le jeune Ecbert. Enthousiaste de la gloire, il s'était couvert le front de lauriers partout où son bras avait combattu. Ecbert me parut digne d'être mon frère d'armes; je l'approchai de ma personne; je le comblai de distinctions; je le nommai comte de Norindall. Son admiration pour ma vaillance était portée jusqu'au délire, et son dévouement jusqu'au fanatisme. Autant son imagination était ardente, autant son âme était pure. Ecbert s'a-

perçut que je l'aimais, et son attachement pour son prince devint dès ce moment une sorte d'idolâtrie.

» Mais aux rives de la Meuse, un des premiers châtimens célestes attendait le coupable Charles. Non loin des murs de la ville assiégée, suivi d'Ecbert et de quelques chevaliers, je traversais une forêt épaisse. Une profonde nuit enveloppait la terre : égaré de ma route, j'aperçois au loin, à travers les sapins, une lumière vers laquelle je me dirige : là s'élevait un antique manoir. J'y demande l'hospitalité pour quelques heures : j'y suis reçu. Nul maître, dit-on, n'occupe en ce moment cette demeure, et cependant des serviteurs zélés nous y prodiguent les soins les plus empressés.

» En un vaste et sombre appartement on a conduit mes pas. Accablé de lassitude, je me jette tout armé sur mon

lit ; et bientôt un sommeil réparateur ferme ma paupière appesantie.

» Tout à coup un léger bruit m'éveille : à la pâle clarté d'un flambeau mourant, je vois s'agiter devant moi la sombre tapisserie de l'appartement mystérieux : elle s'entr'ouvre... et bientôt une figure blanche et voilée se dessine dans l'obscurité sur la noire tenture. Une lampe à la main, du fond de la salle antique, silencieusement et comme une vapeur errante, l'inconnue s'avance jusqu'à moi. Ses bras nus, éblouissans de blancheur, semblaient transparens comme l'opale d'Arabie : ses longs cheveux noirs en désordre flottans, son visage pâle et décoloré couvert d'une gaze légère, la lenteur de ses mouvemens, tout en elle était fantastique. Ses formes aériennes eussent enchanté les regards si quelque chose de vague et de surnaturel n'eût jeté sur elle des teintes funéraires.

» Touchant ma main brûlante de sa main froide et glacée, elle soulève son voile, porte sa lampe près de son visage, et me montrant sous des traits défigurés par la douleur l'ombre effrayante d'une beauté céleste : — « Reconnais si tu le » peux, me dit-elle, la jeune, la belle, » la brillante héritière d'Aroville! Voilà » comme tu l'as faite !... Contemple ton » ouvrage! »

— « Iréna! m'écriai-je en me préci» pitant vers elle. » — « Suis-moi, dit » l'infortunée; » et vers le passage secret elle fuit comme une bulle d'air qu'un souffle rapide a poussée.

» Sans remarquer où je vais, je suis ses traces à la hâte; et bientôt dans une vaste rotonde tendue de noir, éclairée par des cierges funèbres, je la vois s'arrêter devant une sorte de sarcophage surmonté du dais de la mort.

» A la lugubre clarté des flambeaux, je regarde Iréna : quel épouvantable

changement ! Son cœur glacé paraissait à peine palpiter ; sur son front pâle était empreinte la démence ; ses lèvres blanches étaient inanimées ; on eût dit que le sang ne circulait plus dans ses veines ; aucun souffle ne paraissait sortir de sa bouche muette ; sa prunelle était immobile ; et son regard clair et fixe qui n'avait rien d'humain, n'avait cependant rien de céleste.

» La fille d'Herstall sourit amèrement. Levant le drap mortuaire : — « Ce n'est » point le lit nuptial de ton épouse, me » dit-elle, c'est l'heureux berceau de » ton fils. »

» Et j'aperçois au fond d'un cercueil l'affreux cadavre d'un enfant.—« Il dort, » me dit Iréna. Jeune et noble fils de la » Bourgogne ! salut et paix à ton inno- » cence ! » Puis me regardant avec un nouveau rire convulsif : — « N'est-il » pas vrai, Charles ! Il dort ?... Ah ! il ne » trompe pas, lui !.... »

» Eperdu, désespéré, je pousse un cri lamentable, et tombe aux pieds de ma victime. — « Le barbare ! s'écrie Iréna, » il a réveillé son fils.... S'il allait aussi » l'égorger!.... Le monstre ! la mère ne » lui aura pas suffi. »

» Et renversant le sarcophage, elle vient d'éteindre tous les flambeaux, et disparaît sous les ténèbres.

» Comme Danaüs au fond du Tartare poursuivi par les Euménides, je pousse des cris perçans. Je cherche Iréna ; je cours au hasard à travers d'obscures galeries ; et sous un passage inconnu, je tombe enfin sans mouvement.

» En reprenant mes sens, je me trouve environné d'Ecbert et de mes chevaliers, que mes cris avaient attirés près de moi. Aucun d'eux n'était entré sous la rotonde funéraire. L'évènement de la nuit demeura pour eux un mystère.

» L'aurore a reparu : un courrier vient

à la hâte m'annoncer qu'une sortie des Liégeois porte en ce moment la terreur au camp des Bourguignons. Je quitte le funeste manoir, et je cours chercher la mort au milieu des combats. Trois jours après, l'infortunée fille d'Herstall avait cessé de vivre.

» Sous les remparts de Liége, l'assaut général est ordonné. L'un des premiers j'entre par la brèche; tout fuit devant moi; tout tombe sous mes coups; et le cruel Charles, égaré par la fureur et le désespoir, donne au monde épouvanté le spectacle du massacre d'une population entière réfugiée dans les églises, de l'incendie d'une ville immense implorant la pitié du vainqueur, et du bouleversement total d'un sol qui n'offrit plus que des ruines entassées sur un lac de sang.

» Le fils de Charles VII pendant ces horribles scènes de carnage, pendant

que le fer des Bourguignons égorgait les malheureux auxquels il avait promis ses secours et qu'il avait fait révolter, Louis XI, dévorant sa honte et ses remords, dînait paisiblement à la lueur des tourbillons de flamme qui embrasaient la ville; et prêtant l'oreille aux cris déchirans de ses victimes, il vantait la gloire de cette effroyable journée.

» Le monarque captif réclame alors sa liberté. Je me fis un devoir de la lui rendre. Il reprit la route de sa capitale, et par de nouvelles barbaries signala son retour à la puissance. Son plus cher favori, *la Balue*, qu'il avait de garçon meunier fait évêque et cardinal, fut arrêté par son ordre; et renfermé dans une cage de fer de huit pieds carrés, placée au milieu d'une tour, il attendit onze ans la mort qui termina son supplice. Poursuivant le cours de ses vengeances, Louis fit poignarder le comte

d'Armagnac, éventrer la comtesse enceinte, et traîner sur la claie les plus puissans seigneurs du royaume.

» O comble de déloyauté ! le roi de France, à qui tant de fois j'avais pardonné, convoque de nouveau une assemblée de notables, et me somme d'y comparaître, comme traître et félon; puis, par un arrêt dégradant de la cour des pairs, il me fait déclarer atteint et convaincu du crime de lèse-majesté. Louis XI avait alors réuni des forces imposantes; j'avais licencié mes troupes : au cœur de l'hiver les Français envahissent mes Etats.

» Je reprends les armes, je repousse mes ennemis, je triomphe encore, et je marche vers la Picardie. Edouard, roi d'Angleterre, fidèle allié de la Bourgogne, y préparait un débarquement. Le duc de Guienne, indignement traité par Louis XI son frère, me mande qu'il se joint à moi contre l'ennemi commun; et

ses troupes marchent sur Paris. Plusieurs autres princes, joués tour à tour par le fils de Charles VII, grossissent la nouvelle confédération. Louis semblait perdu sans ressource : le Ciel ou plutôt l'enfer le secourut. Une pêche empoisonnée fut offerte au duc de Guienne; après les douleurs les plus aiguës ce prince expira. De ce lâche fratricide l'Europe entière accusa Louis, qui, feignant une affliction mortelle, et faisant des neuvaines publiques, à cette occasion institua l'angélus (1).

» A cette époque j'avais réuni à la Bourgogne le comté de Ferrète et l'Alsace; j'y avais encore joint les comtés de Mâcon et d'Auxerre, l'Artois, le duché de Gueldres et de Zutphen, plusieurs villes sur la Somme : et j'étais de-

(1) Le duc de Guyenne était mort au coucher du soleil.

venu l'un des plus puissans princes du continent. La Flandre et la Hollande m'appartenaient ; j'avais prodigieusement agrandi mon territoire du côté de l'Allemagne : je convoitai la Lorraine.

» Marguerite d'York n'existait plus ; je n'avais qu'un enfant, et Marie était la seule héritière de mes vastes possessions. L'empereur Frédéric me demande pour son fils la main de cette Marie encore en bas âge ; et, pour obtenir de moi cet hymen, flattant mon ambition, il m'engage à entreprendre la conquête de la Lorraine. Par un traité secret il me promet d'ériger mes Etats en royaume, de me ceindre lui-même le diadême, et de me proclamer *roi de la Gaule belgique.*

» Séduit par de telles espérances, je consens à l'union désirée. La mort du duc de Guienne venait de dissoudre la coalition formée contre Louis XI ; je quitte la Picardie. A l'instigation du fils

de Charles VII, le duc de Lorraine avait menacé mes frontières; je fonds sur ses troupes : bientôt sa province entière est soumise; et déjà Nancy est assiégé. Le roi de France, en armant Réné, lui avait juré d'aller en personne le seconder et le défendre. Vaines promesses ! ni Louis XI, ni ses guerriers ne paraissent pour le secourir, et j'entre triomphant dans Nancy.

» Pour perdre un conquérant que faut-il?.... une suite de prospérités. Comblé des faveurs de la victoire, je me crus invincible. J'avais pris pour modèle Annibal. Comme lui je projetais le passage des Alpes; et je me voyais déjà maître de l'Italie, d'une partie de la France, et du midi de l'Allemagne.

» Mon couronnement, comme roi de la Gaule belgique, devait se faire à Trèves. L'empereur Frédéric m'y attendait. En me rendant à cette ville, je me dispose à m'emparer d'une portion

de l'Helvétie. Suivi du plus brillant cortége, muni d'un sceptre et d'un diadème, je pars. Instruits de mes projets, les cantons suisses envoient plusieurs députés implorer ma justice. — « Qu'espérez-vous gagner en notre pays stérile? me dirent-ils. Toutes nos richesses rassemblées ne valent pas les brides de vos coursiers, ni les éperons de vos chevaliers. »

» Inutiles prières! je suis aux portes de Granson. Une vigoureuse résistance m'est opposée, je surmonte tous les obstacles : la ville se rend à discrétion. Hélas! dans le délire de la victoire, Charles, alors surnommé *le téméraire*, fait pendre la moitié de ses habitans et précipiter l'autre dans le lac de Neuchâtel.

» Mais, loin d'épouvanter et de soumettre les Suisses, comme je l'avais espéré, cet acte de barbarie souleva l'Helvétie entière. — « Les montagnards, » me dit-on, s'avancent guidés par la

» vengeance. » — « *Ils ne sont pas si* » *fols* (1), » répondis-je. Puis, au lieu de les attendre dans la plaine où ma cavalerie seule les eût anéantis, je continuai ma route au milieu des Alpes, et m'enfonçai dans les plus étroits défilés.

» Au fond d'une gorge profonde, resserrée par des rochers élevés presque perpendiculairement jusqu'aux nues, je m'avance avec une confiance aveugle. Tout à coup au sommet de ces pics menaçans apparaissent les montagnards. Ils accablent leurs ennemis d'une grêle de traits, renversent sur eux des quartiers de roches, et jettent le désordre et la confusion dans les premiers rangs de l'armée. Les Bourguignons veulent à la hâte passer le défilé : une lourde chaîne de fer (2) placée en travers de la route,

---

(1) Voyez tous les historiens.

(2) Cette chaîne existe encore ; les Suisses la montrent avec orgueil aux voyageurs.

et scellée des deux côtés dans le granit, arrête ces malheureux foudroyés de toutes les hauteurs, et vaincus sans pouvoir combattre. Les chevaux et les cavaliers sont renversés; un monceau de cadavres encombre le passage; la terreur s'empare de tous les esprits; la voix des chefs est méconnue; les troupes se débandent, les désastres se multiplient, et la déroute est générale.

» Tentes (1), artillerie, équipages, trésors, sceptre, manteau, couronne, tout tomba au pouvoir des montagnards. Maîtres de tant de richesses dont ils ignoraient la valeur, ils prenaient l'argenterie pour de l'étain, et vendaient à vil prix les étoffes et les habits somp-

(1) On conserve encore à Berne les tapisseries qui formaient la tente de Charles-le-Téméraire, lors de sa défaite en Suisse. Elles sont fort remarquables comme ouvrages du quinzième siècle.

tueux qu'ils ne déchiraient pas. Un de mes diamans, donné comme du verre, fut livré pour un florin à un prêtre de la contrée (1).

» Deux fois dans cette fatale journée j'avais sauvé la vie d'Echert. Vers la fin du jour, séparé de lui, abandonné de tous les miens, seul je fuyais à travers les montagnes; et le héros de la Bourgogne, la terreur de la France, l'homme des victoires, errant, sans secours et blessé, tombe inanimé contre un chêne druïdique, sur un sol ennemi, au bord d'un torrent inconnu.

» Comment exprimer mon désespoir! Mes triomphes, je ne pouvais l'ignorer, avaient excité l'envie de tous les princes mes rivaux. Ils m'admiraient et me haissaient. Humilié, vaincu, j'entendais ar-

(1) C'est aujourd'hui le second diamant de la couronne. Il est évalué deux millions.

river jusqu'à mon oreille le cri de joie de l'Europe entière. Je voyais déjà les lâches adorateurs de la fortune se réunir pour accabler le triomphateur tombé. Me roulant avec frénésie au pied d'un rocher solitaire, demandant à grands cris la mort, j'exhalai ma rage en blasphèmes. Tout à coup un voile épais couvre la nature; le ciel s'obscurcit; ma pensée s'égare; l'eau du torrent me paraît sanglante; les rameaux de la forêt me semblent autant de poignards suspendus sur ma tête; à la place des rochers je vois des monceaux de cadavres; les gazons et les roseaux me représentent des flammes élevées de l'abîme; et comme Prométhée au Caucase j'attends le vautour dévorateur.

» Une vapeur bleuâtre s'amasse et se condense au bord du torrent; le vent nocturne l'agite, il étend le nuage informe, il l'exhausse; et, sculpteur invisible, il en tire un squelette gigantesque.

A cet épouvantable aspect, de la forêt part un cri d'horreur. L'onde sanglante bouillonne, et l'éclair brille dans les cieux. — « Charles! s'écrie le spectre, » ton règne est passé. De revers en re- » vers, de supplices en supplices, d'a- » bîmes en abîmes, tu rouleras jusqu'au » tombeau. »

» Il dit : la foudre éclate, la nuée se déchire, et l'effrayante vision a disparu.

» Cependant, à la nouvelle de ma défaite, Louis s'abandonne aux transports d'une joie immodérée. Le jeune duc de Lorraine était à sa cour; il lui fournit quelques troupes, et René part pour Nancy. Des émissaires français déguisés en religieux se rendent en Suisse; de toutes parts ils prêchent une croisade contre les Bourguignons; et la population entière de l'Helvétie s'arme aux cris de vengeance et de liberté.

» Pensais-je alors à me défendre? m'oc-

cupais-je à rallier mes soldats? reprenais-je ma vaillante énergie? non. La terrible apparition du torrent avait entièrement changé mon être. Livide, l'œil hagard, déchiré de remords, marqué du sceau de la réprobation divine, je ne formais plus de projets, je n'avais plus de pensée, je restais des heures entières sans mouvement, sans parole, sans souvenir; et tout à coup, tel qu'une montagne embrasée, je sortais du plus profond repos pour vomir un torrent d'imprécations, brûlantes laves du délire.

» Dans un de ces accès d'égarement, repoussant le conseil de tous mes chevaliers, malgré les positions avantageuses des troupes suisses et l'immense supériorité de leur nombre, je voulus combattre; et le reste de mon armée périt au bord du lac Morat. Là, des ossemens de mes malheureux Bourguignons, fut élevé l'épouvantable monument qui doit attester aux siècles

à venir, et mes fureurs et ma démence.

» De même que les victoires suivent une première victoire, les désastres suivent un premier désastre. Je pouvais facilement encore sauver les restes de ma puissance, et conserver une partie de mes conquêtes. Ma présence, ma valeur, mon nom, suffisaient pour imposer encore à la terre. L'Europe connaissant mon audace, s'attendait aux vigoureux efforts du génie; inactif, je demeurai plongé dans la stupeur de l'anéantissement. On eût dit que j'attachais une sorte de gloire à me montrer aussi inconcevable dans les revers que dans les succès. On eût pu croire que j'étais fier de mes calamités, comme je l'avais été de mes triomphes; et que dans l'exagération plaçant le sublime, j'ambitionnais le comble de l'humiliation, comme j'avais désiré le faîte de la puissance.

» Aidé par le roi de France, le duc de Lorraine avait repris Nancy. La nouvelle m'en est portée; je quitte à l'instant l'Helvétie; j'avais laissé croître mes cheveux et ma barbe; nouveau Nabuchodonosor, déchu de la dignité de l'homme, et semblable aux animaux sauvages, je ne lançais autour de moi que des regards farouches, et ne faisais entendre que des rugissemens féroces.

» Ecbert et quelques guerriers valeureux m'étaient demeurés fidèles; je commandais encore plusieurs bataillons; le bourreau des hommes avait à compléter sa vie en guidant à la mort le reste de ses défenseurs. Au milieu du plus rigoureux hiver, à travers des tourbillons de neige poussés par un vent glacial, je vole égaré vers Nancy. Mes troupes étaient épuisées et peu nombreuses; le duc de Lorraine avait des forces imposantes et des soldats délassés. Sous les murs de Nancy je livre bataille à Réné. Le succès

du combat ne fut pas long-temps douteux. Du haut des remparts, les Lorrains foudroyaient les Bourguignons; sur la plaine glacée les coursiers chancelans roulaient de toutes parts; les cavaliers assiégeans, armés de pied en cap et par le froid engourdis, ne pouvaient se relever. Je tombai percé de coups; et sous la glace d'un étang Charles-le-Téméraire disparut.

» Le bruit de ma mort se répand aussitôt. Les Bourguignons échappés au glaive tombent au pouvoir de l'ennemi. Le duc de Lorraine rentre triomphant à Nancy; et parmi les cadavres du champ de bataille, Réné fait chercher inutilement le fameux Charles de Bourgogne (1).

» Cependant j'existais encore... un page m'avait sauvé la vie : au moment où j'étais tombé expirant, la nuit commençait

(1) Voyez Anquetil et autres historiens.

à couvrir la terre; c'en était fait des Bourguignons. Le jeune page voulut dérober aux vainqueurs ma dépouille mortelle. Seul, à la faveur de l'obscurité, secrètement il m'avait transporté sous une cabane de la forêt voisine : au bout de quelques heures je rouvris les yeux; comme un homme sortant d'une longue léthargie, et dont les souvenirs sont effacés, je regardai fixement mon libérateur qui, au chevet de mon lit, attendait avec anxiété mon retour à la vie. Je l'interrogeai avec calme : mes idées revinrent par degrés; j'écoutai sans aucune émotion le récit de ma dernière défaite : puis soudain saisissant avec force la main de mon page : — « Jure, m'écriai-je, » d'exécuter fidèlement l'ordre que je » vais te prescrire! » Il prononça le serment que j'exigeais, et je continuai ainsi : — « Réné me croit mort, as-tu dit, je » veux l'être pour le monde entier; mon » parti est irrévocablement pris. Hon-

» teusement dégradé, Charles-le-Témé-
» raire ne veut plus reparaître aux yeux
» des hommes. Retourne avant l'aurore
» au dernier champ des combats. Choi-
» sis parmi les morts le guerrier dont la
» haute stature se rapproche le plus de
» la mienne : revêts son corps de mes
» vêtemens; défigure ses traits; couvre-
» le de blessures; traîne-le sous la glace
» de l'étang d'où tu m'as retiré; et va,
» certifiant ma mort, dénoncer mes res-
» tes au vainqueur. »

» Le page fidèle obéit exactement : le prince lorrain fit faire de magnifiques obsèques au soldat inconnu qui représentait Charles de Bourgogne; et l'univers dut croire à mon trépas.

» Bientôt guéri de mes blessures, je résolus d'ensevelir mon existence au fond de la plus impénétrable solitude : rejetant de funestes grandeurs, échappant à l'angoisse de remonter deshonoré sur

la scène du monde, je ne regrettai que ma fille, que je renonçais à jamais revoir.

» J'étais certain que Louis XI respecterait l'héritière de la Bourgogne, qu'il désirait unir au dauphin. Le fils de l'empereur d'Allemagne était en outre intéressé à la défendre contre tout ennemi. J'étais donc tranquille sur le sort de Marie; ma disparition rendait la paix à l'Europe; les princes mes rivaux eussent poursuivi le conquérant coupable, ils ne pouvaient loyalement attaquer l'orpheline innocente : en me proscrivant, je sauvais la Bourgogne et ma fille.

» Ainsi le sacrifice de moi-même offrait en son but quelque chose de généreux et de magnanime : avec transport je retrouvai dans mon âme quelque étincelle de vertu. Mon page me renouvela le serment de ne jamais trahir mes secrets; et, dérobant mon visage à tous

les regards, seul je partis pour l'Helvétie (1).

» Je m'arrêtai près du lac Morat; je vis les Suisses occupés à la construction du fameux ossuaire, et je détournai la tête avec horreur.... Le mont Sauvage s'offrit à mes yeux : des traditions effrayantes en faisaient redouter l'approche au vulgaire ; ce lieu me parut convenir à l'homme qui voulait fuir les hommes; un ancien anachorète l'avait habité; je m'emparai de sa demeure abandonnée; et, par quelques prestiges qui parurent surnaturels à des montagnards ignorans,

(1) Les Etats de Bourgogne refusèrent de croire à la mort de Charles-le-Téméraire. Ecoutons à ce sujet M. Duclos, Histoire de Louis XI, tome III, page 66. « Le peuple douta long-temps » de la mort de Charles. Les uns disaient qu'il » s'était retiré dans une solitude, d'autres qu'il » était allé à Jérusalem. La prévention de quel- » ques-uns était si forte, qu'ils prêtaient de » l'argent à rendre au retour de ce prince. »

je rendis l'ermitage du Solitaire plus inaccessible et plus redoutable que jamais.

» Résolu de désarmer, s'il était possible, la vengeance céleste par le repentir et les châtimens, j'avais à dessein choisi, pour terre de mon exil, le théâtre de mes derniers forfaits. De ma demeure isolée j'apercevais le lac de Neuchâtel et l'ossuaire de Morat. Non loin s'élevait encore le pic Terrible, où ma troupe barbare, en traversant la Suisse, avait massacré les religieux d'Underlach; et ce roc, tel qu'un fantôme vengeur, constamment frappait mes regards.

» Seul, quoique entouré d'accusateurs et de juges, agenouillé près de l'ermitage, et me rappelant mes crimes, je demandais pardon aux hommes, et grâce à l'Eternel : mais l'Eternel repoussait ma prière, et le rayon de l'espérance ne luisait point sur la montagne. Hélas! qu'était devenu ce temps heureux de ma jeunesse, où mes pensées, s'élevant vers

le ciel, en redescendaient brillantes et pures comme les légions angéliques de l'échelle du patriarche!

» J'avais emporté quelques richesses; je répandis quelques bienfaits dans la contrée; je soulageai l'indigent, je secourus le malheureux. On bénissait le Solitaire, et le Solitaire se maudissait : le consolateur d'Underlach portait un cœur inconsolable; et le retour à la vertu avait été trop tardif pour pouvoir être un retour au bonheur.

» Dans les chaumières où je descendais, au milieu des vallons que je parcourais, partout où je portais mes pas, j'entendais le nom d'Elodie répété par la reconnaissance et l'admiration. Je désirai voir cette colombe du monastère, tant adorée des montagnards. Secrètement je suivis vos pas : je vous vis.... et l'amour, comme une nouvelle vengeance du Ciel, vint ajouter un sup-

plice de plus aux supplices de mon existence.

» Je sentis alors que j'aimais pour la première fois. Iréna m'avait charmé par sa beauté, mais jamais elle ne m'avait inspiré cet amour ardent, ce respect religieux, cette sorte de culte passionné qu'Elodie seule était destinée à me faire connaître. Long-temps j'errai sur vos traces, n'osant m'offrir à votre vue. Au pavillon du parc, un soir je m'emparai de votre ceinture ; et de joie enivré, je retournai en ma solitude, comme si j'eusse retrouvé le talisman de la vertu. Je le plaçai contre mon cœur,... Hélas! et tel qu'un feu brûlant, il acheva de le dévorer.

» Je pris la résolution de vous rendre la fatale ceinture : le désir de vous approcher et de vous parler me détermina. Je dus vous paraître en démence, je dus vous épouvanter ; et cependant je vous vis attendrie, lorsque dans la galerie de

la chapelle, en vous montrant les cieux, j'osai vous adresser ces étranges paroles : — « *Là, si le repentir ferme l'a-*
» *bîme, oui, là seulement il pourra vous*
» *dire : Je vous aime.* »

» Cette entrevue acheva d'égarer ma raison : Qui? moi ! j'osais adorer la fille de Saint-Maur !.. Je me rejetai dans mes souvenirs, et je me parus plus hideux que jamais. Charles-le-Téméraire, tournant ses regards vers le pic Terrible, le lac de Neuchâtel et l'ossuaire de Morat, alors s'écriait, en se roulant désespéré sur la bruyère du désert, ou dans les antres de la forêt : — « Monstre, te faut-il en-
» core une victime ! »

» Craignant que mon haleine impure ne souillât la demeure d'Elodie, je cessai d'approcher du monastère, où bientôt arriva le comte de Norindall. Parmi ses guerriers se trouvait le page auquel je devais la vie : il connaissait ma retraite; en secret il vint m'y trouver; et j'appris

par lui l'hymen projeté d'Ecbert avec la princesse de Lorraine.

» Epris des charmes d'Elodie, l'ami de Réné ne quittait point la vallée d'Underlach : je chargeai Marceline de vous informer des premiers engagemens du comte de Norindall ; et ce fut par mon page dévoué que j'appris encore les propositions d'Ecbert et vos refus, son départ et le projet d'enlèvement qu'il allait exécuter.

» Elodie ! quelle dut être votre surprise, lorsqu'au pont du torrent, le comte de Norindall reconnaissant Charles-le-Téméraire, et le prenant pour un fantôme, à genoux levait ses bras vers son frère d'armes !.... Ah ! mon entrevue avec lui au mont Sauvage ne sortira jamais de ma mémoire.

» Je connaissais l'âme enthousiaste d'Ecbert, et n'avais pas douté de l'effet terrible que produirait sur lui mon aspect. Deux fois au champ d'honneur j'avais

sauvé sa vie : je savais qu'à mon nom seul ses larmes coulaient encore ; je savais qu'excusant mes crimes, il ne se souvenait que de mes vertus ; et j'étais certain que son dévouement fanatique pour l'heureux duc de Bourgogne renaîtrait non moins exalté pour l'infortuné Solitaire.

» Aucune expression ne saurait peindre les transports de joie du noble Echert lorsque dans la cabane du mont Sauvage je le pressai contre mon cœur. Avec tout l'abandon de l'amitié, je lui avouai mon amour pour l'orpheline de l'abbaye. Je vis couler ses larmes... Et j'eus le courage d'exiger de lui le plus douloureux des sacrifices !....

» Le magnanime Echert tombe à mes pieds. — « O mon prince ! s'écrie le » guerrier généreux, ô mon ami ! qu'E-» lodie soit l'ange consolateur de ton » sauvage exil !.... Non, je ne serai point » assez barbare pour t'arracher la der-» nière planche du naufrage.... Charles,

» je te le jure, jamais je ne trahirai tes » secrets : pour toujours je vais fuir Elo- » die..... Je te sacrifie l'amour, l'hymen, » le repos, le bonheur et la vie. »

» De mes bras il s'échappe à ces mots, et je ne revis plus l'infortuné qu'au pic Terrible où je sauvai ses jours.

» Le comte de Norindall fut fidèle à ses sermens; mais un remords de plus déchirait mon âme. Je me sentais indigne d'être l'époux d'Elodie, et je venais de rompre un hymen qui sans doute eût fait son bonheur; le jeune, le vaillant, le vertueux Ecbert méritait seul la vierge d'Underlach.

» J'étais seul, retiré dans mon ermitage; soudain la porte s'ouvre, et j'aperçois Herstall.—«Vous ici! m'écriai-je...» Un rayon de lumière en ce moment éclaire mes traits. Le vieillard pousse un cri d'horreur : il a reconnu Charles-le-Téméraire.

» Je me jette à ses genoux. « — Hers-
» tall !... pardonne au malheur, au re-
» pentir, au désespoir; ou prends ce
» fer, et venge-toi ! » Herstall me re-
pousse avec indignation. — « Meurtrier
» de mon frère! s'écrie le vieillard avec
» force, assassin de mon Iréna! bour-
» reau de toute ma famille! qui, moi, te
» pardonner!... jamais ! »

» Il dit, et tombe éperdu sur un des
bancs de la cabane. — « Homme inexo-
» rable ! ai-je repris d'une voix trem-
» blante en étendant vers lui mes mains
» suppliantes ; peux - tu reconnaître
» Charles-le-Téméraire, le féroce, l'or-
» gueilleux, l'inflexible Bourguignon,
» en ce proscrit infortuné qui, pros-
» terné devant toi, embrasse tes ge-
» noux ! »

— « Monstre! retire-toi! dit Herstall
» avec véhémence et se levant préci-
» pitamment ; tu parles de remords,
» et tu médites de nouveaux crimes.

» Puis-je l'ignorer! tu cherches à sé-» duire Elodie : barbare! entre elle et » toi s'élèvent la tombe glacée d'Iréna » et l'ombre sanglante de Saint-Maur. » — « Herstall! m'écriai-je, épargne-moi! » que la pitié.... » Mais la fureur étincelle en ses regards, il m'interrompt. » — J'entends la voix de tes victimes.... » Elles me crient : *Venge-nous!* Homme » de sang! que me font tes remords! » point de pitié pour toi! puissent les » malédictions du Ciel, semblables aux » miennes, te suivre jusqu'à ta dernière » heure! et puissent les horreurs de ta » mort égaler les crimes de ta vie! »

» Herstall a fui : je restai anéanti comme frappé de la foudre. Les dernières paroles du vieillard retentissaient à mon oreille comme les condamnations du Dieu vengeur. De ce moment je me crus perdu sans ressource, réprouvé pour jamais; et de mon glaive j'eusse tranché ma vie si mon bras ne fût demeuré privé de

toute force, mon âme de toute volonté, mes membres de tout mouvement.

» Dans cet effroyable état, l'anticipation de l'enfer, je passai une semaine entière. Tout à coup j'appris la mort d'Herstall, et je tremblai qu'Elodie ne me soupçonnât d'avoir attenté à sa vie. Je pénétrai dans le parc du monastère... Etrange destinée ! Ce fut au tombeau du vieillard qui m'avait maudit que vint briller à mes regards le premier jour de l'espérance. Je connus que j'étais aimé.

» Mais qu'il fut rapide, cet éclair de bonheur !... Je sentis l'horreur de ma position, et l'affreux destin que je préparais à l'innocence. La malédiction d'Herstall revint à ma pensée. Entre l'amour et le devoir le combat fut terrible, mais les sentimens généreux l'emportèrent. Je vous dis un dernier adieu, et courus loin du mont Sauvage cher-

cher une autre terre d'exil et de douleur.

» Informé des intrigues du conspirateur Palzo, prévoyant le péril qui vous menaçait, long-temps avant que le fanal eût brillé sur la tour, j'avais songé à déjouer les infâmes projets du prince chef de rebelles. Par Ecbert j'informai la cour de Lorraine des trames d'Underlach; et lorsque je vous revis dans la chapelle, je savais que, déjà parti de Nancy, le comte de Norindall arrivait à votre secours.

» O trop chère Elodie! j'étais venu près de vous, décidé à ne prononcer aucun mot d'amour; mais à votre aspect toutes mes résolutions s'évanouirent comme un songe : en vain mon front sévère se détournait de vos regards, j'entendis votre voix touchante.... et vous me vîtes à vos pieds.

» Le prince de Palzo fut arrêté : vous

vous décidâtes à suivre la comtesse. De la cime du mont Sauvage je vis défiler le cortége qui m'enlevait plus que l'existence; et je crus sentir passer la mort sur mon cœur comme la froide lame d'un poignard.

» La veille, caché sous un antre profond auprès du torrent d'Underlach, j'avais effrayé Palzo par un chant prophétique. Le jour même de votre départ j'avais découvert le projet formé par les rebelles de délivrer leur chef captif. Pour sauver les troupes d'Ecbert inférieures en nombre aux montagnards armés, je vous devance au pic Terrible. Dans l'immense caverne de la roche redoutée, j'avais caché des bois résineux, des matières combustibles, un amas de soufre et de bitume, et de la poudre comprimée. Au milieu du combat livré par les rebelles, la plus violente détonnation annonce aux crédules montagnards la terrible apparition du *fantôme*

sanglant. Revêtu d'un manteau de pourpre, ressortant du milieu des flammes, j'anéantis les troupes insurgées, j'immole le perfide Palzo, et j'arrache Echert au trépas.

» O vierge d'Underlach! lorsque vous enlevant évanouie, je vous portais au mont Sauvage, et vous pressais entre mes bras, enivré de joie et d'amour, je crus voir les cieux s'entr'ouvrir..... La brise nocturne ne portait à mon oreille que des accens de paix et d'amour; je savourais avec délices l'air suave et pur de la forêt; je me crus réconcilié avec la nature entière. L'innocence reposait sur mon sein, il me semblait que son contact m'avait purifié: le souvenir de mes crimes fuyait comme un antique chaos dissipé par une nouvelle aurore. Mon âme passionnée se rouvrait à toutes les vertus en renaissant à l'espérance. Gloire, richesses, trônes, puissance, que vous parais-

siez méprisables aux yeux de l'exilé de la montagne ! Il avait retrouvé plus que vous, plus que toutes les pompes de la vie ; se croyant absous par le Ciel, il avait retrouvé son Dieu.

» Mon œil avec reconnaissance levé vers la voûte azurée, ne demandait plus grâce au Créateur, ne blasphémait plus, ne doutait plus : pour la première fois, depuis les jours de l'innocence, je remerciais le juge suprême, je bénissais la bonté divine. L'Eternel venait de me confier Elodie ; et, comme la colombe de l'arche annonçant aux hommes sauvés la fin des vengeances célestes, elle semblait m'offrir le rameau de clémence refleuri sur la terre épurée.

» Vous revîntes à la vie, vous acceptâtes mon asile : que cette journée fut heureuse ! mais quelle nuit lui succéda !... Couché contre la porte de l'enceinte sacrée où reposait mon Elodie, je me livrais au plus doux sommeil, lorsque

tout à coup en songe le spectre du torrent m'apparaît : son front porte une couronne sanglante; des lambeaux de pourpre déchirés couvrent son corps livide; et des serpens rongent son cœur. — « Charles, me dit le spectre, le ciel » est apaisé, tes remords ont désarmé » sa justice; mais, pour être entière- » ment absous par l'Eternel, il te faut » obéir à l'ordre que de sa part je viens » t'imposer. C'est sous l'ossuaire de » Morat, c'est environné de tous les » souvenirs de ta vie, c'est au monu- » ment du crime et de la mort que tu » révéleras ton nom à l'orpheline d'Un- » derlach : ton Dieu te l'ordonne; obéis. »

» A cette épouvantable sentence, je jette des cris douloureux, j'implore la pitié du spectre; il me repousse, et disparaît. Je me réveille, l'esprit égaré, le corps inondé d'une froide sueur, et les cheveux hérissés d'horreur. Trois fois le sommeil malgré moi referme ma pau-

pière, trois fois le songe se répète. Je ne puis douter des volontés du Ciel. Au jour de mon premier revers, le spectre du torrent ne m'avait point trompé en m'annonçant une suite de calamités. Maintenant il me promettait le pardon du Ciel si j'exécutais l'ordre prescrit.... Ah ! la clémence éternelle ne pouvait être achetée par de trop cruels sacrifices : je me résignai, j'obéis.

» Je m'arrête : j'ai terminé mes cruels aveux. Ai-je épuisé la coupe du malheur? Fille de Saint-Maur, j'attends votre arrêt. Quel qu'il soit, prononcez-le sans crainte; je le jure, aucune plainte, aucun reproche ne vous seront adressés par l'infortuné du mont Sauvage. Si Charles est par vous condamné, vous ne le reverrez plus : s'il est absous... Oh, Elodie ! je n'ose m'arrêter à cette pensée. Est-ce à moi de croire au bonheur !... Que le Ciel m'accorde un par-

don, je puis l'espérer; mais une récompense! dois-je l'attendre!

» Semblable au criminel qu'attend l'échafaud, à tout moment je tressaille involontairement.... Il me semble qu'un coup de foudre plus violent que tous ceux qui m'ont atteint, qu'un anathème plus horrible encore que celui d'Herstall, vont frapper ma tête proscrite. Si mes pressentimens s'accomplissent, si votre cœur me repousse, adieu, fille angélique; adieu, chère Elodie!... Soumis et résigné, je pars.... Peut-être que le Dieu qui nous sépara sur la terre nous réunira dans les cieux. Oh! que cette douce pensée ne me soit point ravie! Soutenu par elle, avec transport je descendrai dans la tombe ignorée qui m'attend, et sur laquelle aucune larme de pitié ne sera versée!... Adieu, lueur consolatrice du repentir et de la douleur! fleur virginale dont un instant j'ai respiré le parfum céleste, mais dont mon

souffle du moins n'a point souillé la pureté! Douce apparition des régions divines! Espérance, amour, et bonheur... adieu! »

LIVRE XII.

La vierge d'Underlach a terminé la lecture du manuscrit. Oh! malgré ses erreurs, qu'il paraît grand à ses yeux, ce Charles devant qui la terre a tremblé, ce Charles qui rejeta la terre! Quels égaremens! mais quels remords! Quels crimes! mais quelles expiations!... Comme il l'intéresse, comme il lui semble merveilleux, ce héros de la Bourgogne, proscrit, repentant, oublié de la nature entière!... Charles revêtu de la pourpre, conquérant et victorieux, ne fut qu'un prince fortuné; Charles sur la montagne

déserte, volontairement dépouillé de toutes les grandeurs, parvenu au dernier degré de l'abaissement, et supportant la vie, lui paraît au-dessus de l'humaine nature.

Que va répondre Elodie à l'infortuné qui l'implore? Abandonné de l'univers Charles se verra-t-il repoussé par le seul être qui l'attache encore à l'existence?... Le courroux du Ciel s'apaise, Elodie sera-t-elle plus inflexible que le Ciel?... Le replongeant dans le désespoir, lui rouvrira-t-elle l'abîme lorsque le Tout-Puissant le rappelle aux immortelles voies? Non : sa résolution est prise; l'orpheline de l'abbaye ne peut être, ne doit être que l'ange de la paix et du pardon : il lui semble que Dieu lui-même l'a choisie pour consoler l'homme du repentir, pour le raffermir sur la route des vertus où il est rentré, pour lui ramener enfin le repos et le bonheur.

D'une main assurée, et comme rem-

plissant un devoir sacré, la vierge d'Underlach ne balance point; elle a tracé quelques lignes... et l'écrit suivant est à la hâte déposé dans le creux du vieux saule au bas du sentier de la montagne :

— « Vous fûtes bien criminel; mais » la clémence du Ciel est plus grande » encore que les forfaits de l'homme. » Ah! puisse-t-il être vrai que je sois » pour vous un juge nommé par l'Eternel! » Charles! la voix de l'innocence ne » tonne point....; la jeunesse est clé- » mente; le roseau ne peut servir de » massue ; et jamais une vierge ne fut » revêtue que d'une mission de salut. » A mes yeux vos aveux ont changé » tout votre être; mais ils n'ont point » changé mon cœur. J'ai lu, j'ai pleuré, » j'ai pardonné. »

L'orpheline compte les momens avec impatience... Fière d'être devenue le seul appui du célèbre prince de la Bour-

gogne, d'être le monde entier pour le héros vainqueur à qui jadis l'univers conquis n'aurait pu suffire, elle jouit d'avance des transports que sa lettre devra causer. Son âme pure, heureuse de la pensée d'avoir purifié une autre âme, s'est fait une vertu de son amour, et de son bonheur un devoir; le pardon qu'elle a prononcé lui semble une inspiration divine; et l'avenir, coloré comme un tableau magique, s'ouvre devant elle paré de toutes les illusions de la jeunesse, de l'enthousiasme et de l'amour.

Mais déjà le Solitaire est sous la cabane; Charles est auprès d'Elodie. Oh! qu'ils sont doux les premiers aveux d'un amour partagé! L'orpheline a laissé parler son cœur, et l'heureux duc de Bourgogne ne redoute plus que l'excès de sa félicité; hélas! souvent ici-bas la joie poussée trop loin rencontre encore la douleur.

L'ermitage, la forêt, les rochers, le

désert, tout à leurs yeux a disparu. Ils ne sont plus sur cette terre, ne sont point encore dans les cieux, mais errent au milieu de ces régions enchantées où montent pour quelques instans, aux beaux jours de la vie, les amans fortunés qu'a réunis le sort.

Tous les projets de Charles sont approuvés par l'orpheline. Le duc de Bourgogne continuera à demeurer caché aux yeux des hommes; il vivra sur le mont Sauvage; mais auprès de lui se rendra sa bien-aimée; la cabane sera reconstruite; l'enchanteur de la nature, l'amour, présidera seul à leurs travaux; et quel palais pour l'orpheline vaut l'ermitage du Solitaire! Quel trône vaudrait pour Charles le rocher qu'habite Elodie!..

D'après le plan du prince, la fille de Saint-Maur ira trouver Anselme. Le digne pasteur d'Underlach ne peut avoir oublié que Conrad, son neveu chéri, doit l'existence au Solitaire; il unira les

deux amans à la chapelle de l'abbaye : nulle puissance terrestre n'a le droit de s'opposer au mariage de l'orpheline. Elodie est inconnue à sa famille; Charles est oublié de tous les humains; ils se suffiront l'un à l'autre; ils ne seront pas même deux dans l'univers.

Dans les plus purs ravissemens de l'âme, dans les plus douces extases du sentiment, le prince de la Bourgogne et la vierge d'Underlach n'ont point remarqué la fuite des heures. Hélas! cruelles filles du Temps, chacune d'elles a sa faux en main, qui va moissonnant les plaisirs de l'homme presqu'à mesure qu'il en jouit.

Comme le rapide éclair des félicités humaines, la journée a fui. Vers le soir, Elodie descend la montagne, appuyée sur son ami, son protecteur, son amant, son époux. Près du torrent ils se séparent. L'orpheline se rend à la demeure

d'Herstall, et le prince au monastère. Charles veut revoir son généreux frère d'armes. Il veut serrer dans ses bras le magnanime Ecbert : en son âme rendue au bonheur tout est reconnaissance et tendresse. Ah ! pardon et pitié pour l'homme dont les plus purs sentimens se glacent et se durcissent au sein de l'infortune, comme l'eau qui, traversant le filtre de la terre, se pétrifie sous le rocher!.... Mais haine et mépris pour l'âme insensible qui, lorsque la prospérité, comme une rosée céleste, lui descend une nouvelle vie, n'exhale point autour d'elle des parfums d'allégresse, de bienfaisance et d'amour!....

Anselme voit s'avancer vers lui la fille de Saint-Maur. Il pousse un cri de surprise. Quelle joie a pénétré son âme! Avec quelle attention il prête l'oreille au récit de sa délivrance!.... Hors le nom et les secrets du Solitaire, Elodie

n'a rien déguisé au père Anselme. Ses vœux, ses résolutions, et les motifs de sa visite au presbytère, elle a tout déclaré à son ancien ami.

Anselme l'avait écoutée sans l'interrompre; mais plus d'une fois de profonds soupirs s'étaient échappés de son sein. Elodie remarque avec attendrissement que ses yeux sont baignés de larmes; elle attend sa réponse avec inquiétude. — « Ainsi donc, dit enfin le vénérable
» pasteur, c'est pour être l'épouse d'un
» Solitaire mystérieux, d'un homme
» sans nom, sans titres et sans fortune,
» que la douce vierge d'Underlach a re-
» fusé la main du noble, du vertueux,
» du puissant comte de Norindall!

» Hélas! poursuit-il, le Ciel ne m'a
» donné aucuns droits sur Elodie. Or-
» pheline abandonnée, vous êtes maî-
» tresse de vous-même. Que pourraient
» les prudens avis d'un vieillard, et les
» froides paroles de la raison, contre

» les brûlantes déclarations de l'amour,
» et l'entraînante séduction du cœur!....
» Cependant, ô ma fille! répondez avec
» sincérité : prête à livrer votre sort à
» l'étrange inconnu du mont Sauvage,
» lorsque peut-être un précipice est de-
» vant vous, à ma voix suppliante, ne
» sentez-vous pas s'ébranler vos réso-
» lutions? Votre cœur n'est-il point
» atteint d'un frémissement involontai-
» re ?... » — « Non, mon père, inter-
» rompt l'orpheline avec fermeté. L'âme
» du Solitaire m'est connue; je ne re-
» doute rien en lui confiant ma desti-
» née; et je crois que le ciel lui-même
» m'inspira ma résolution. » — « Vous
» aimez! dit le vieillard. »—« Voudrais-
» je être épouse si je n'aimais ! » répond
la jeune fille.

—« Anselme, ajoute-t-elle, ne refusez
» point de bénir l'union d'Elodie. Au
» pied des saints autels, venez appeler
» sur l'orpheline et sur son époux les

» bénédictions du Tout-Puissant. Que
» par vous ma main soit unie à celle... »
— « D'un inconnu, d'un aventurier peut-
» être ! » s'écrie Anselme avec douleur.
— « D'un aventurier !..... répète Elodie
» avec indignation ; quel mot outrageant
» avez vous prononcé !.... Est-ce à vous
» à parler ainsi du généreux sauveur de
» Conrad ! »

Puis, d'une voix énergique et solennelle, en ces mots elle continue :— « Auprès de celui qu'a choisi la vierge d'Underlach, le puissant comte de Norindall n'est qu'un mortel obscur et
» sans renommée. L'homme auquel elle
» donne aujourd'hui son cœur, s'il le
» voulait, demain s'élèverait superbe à
» l'égal des plus hautes puissances de la
» terre. Par sa naissance et par son rang,
» l'orpheline de l'abbaye est plutôt indigne du Solitaire, que le Solitaire
» n'est indigne d'elle. Fière de son époux
» au désert retiré, Elodie, sur le mont

» Sauvage, ne veut obéir qu'à l'amour...
» mais peut commander à la gloire. »

L'enthousiasme éclate en ses regards. Confondu d'étonnement : — « Elodie,
» s'écrie Anselme, ses secrets vous sont
» donc connus?... Parlez enfin, quel est
» son nom? » — « A l'autel de l'hymen,
» répond l'orpheline, lui-même il veut
» vous le révéler. C'est sous les voûtes
» de la chapelle du monastère que, pour
» la dernière fois, ce nom sortira de sa
» bouche. A la gloire, aux grandeurs,
» aux vanités humaines le Solitaire re-
» nonce pour jamais. Serait-ce au mi-
» nistre du Ciel à le lui reprocher! »

A chaque mot d'Elodie, la surprise d'Anselme augmente. — « Mon père,
» reprend-elle, au nom de votre ten-
» dresse pour moi! au nom du Ciel lui-
» même, qui semble avoir ordonné mon
» hymen! jurez-moi que jamais vous ne
» dévoilerez à la terre l'existence de
» l'homme qui ne veut plus commander

» parmi les hommes, et qui ne vous con-
» fiera son nom qu'en présence de l'E-
» ternel. »

— « Je le jure! s'écrie Anselme; » et le pasteur ne doute plus que l'exilé du mont Sauvage ne soit un personnage illustre. Elodie, vierge pure et sans reproche, l'eût-elle ainsi aimé si par quelques vertus il ne se fût montré digne d'elle!.... Anselme ne combat plus son inébranlable détermination; et, le lendemain même, aux derniers rayons du jour, il l'unira secrètement au Solitaire, dans la chapelle de l'abbaye.

L'orpheline a reporté ses pas au mont Sauvage : vainement Anselme a voulu la retenir au presbytère. Elle eût craint d'offenser le prince, de paraître douter de son âme, en cessant un jour seulement de se confier à sa loyauté. La veille de son hymen, l'abandonner eût été cruel : Charles a besoin de sa présence, elle a besoin de son amour.

Avec quels transports ils se retrouvent!... Devant le paisible ermitage, sur la bruyère de la forêt, à la douce clarté des étoiles, avec quelle tendre confiance ils s'entretiennent et du bonheur présent et de l'heureux avenir!... Ah! le passé n'est plus même un songe. L'un près de l'autre assis contre le rocher de la cabane, sous les berceaux de la solitude, ils n'entendent, ni le doux frémissement des zéphyrs se jouant entre le feuillage, ni le lointain murmure des cascades, ni l'harmonieux concert des chantres de la forêt : ils ne prêtent l'oreille qu'aux accens énergiques de l'amour, qu'aux paroles brûlantes du sentiment; et lorsqu'un silence éloquent succède aux discours passionnés, ils n'entendent que les soupirs et les battemens de leurs cœurs.

Sous le toit rustique où l'heure nocturne l'appelle, la fille de l'abbaye à regret se retire. Il faut quitter le Solitaire; et chaque instant, loin de lui passé,

lui semble dérobé au bonheur. Aussi loyal guerrier que tendre amant, Charles veille autour du sanctuaire de l'innocence avec enthousiasme et respect; et sous la garde de l'amour, au pouvoir du plus passionné des hommes, la plus aimante des mortelles, la plus belle des vierges, s'endort confiante, heureuse et pure.

Légères et peu profondes, les blessures d'Ecbert s'étaient déjà cicatrisées. Charles avait revu son frère d'armes, et l'avait instruit de son bonheur. De quel sacrifice le généreux comte de Norindall n'était-il point capable!... Il a promis d'accompagner Charles à l'autel, et d'assister au serment de l'hymen qui, pour jamais, le séparera d'Elodie.

Que la nuit a paru longue au prince! Enfin l'aurore a paru; mais combien la nature est peu en harmonie avec le cœur joyeux du Solitaire!... La voûte céleste est chargée de sombres nuages; et sur

l'horizon ténébreux, au loin les montagnes de glace s'élèvent blanches et funèbres comme des spectres vaporeux.

La colombe du monastère est sortie de la cabane; elle regarde le ciel, et frémit... La veille on eût dit que la nature entière souriait à sa félicité; pourquoi l'aurore naissante semble-t-elle un messager sinistre portant quelque affreuse nouvelle?...

Mais quels enchantemens ne produirait l'amour! Aux premiers accens de Charles, le trouble d'Elodie se dissipe : il n'est plus de tempête dans les airs; il n'est plus de nuages sur les cieux : que lui fait la nature entière!... auprès d'elle est le bien-aimé.

Dans l'ivresse des jouissances les plus pures, dans l'attente du bonheur le plus parfait, Charles a vu s'écouler la journée. L'astre aux feux créateurs ne l'a point éclairée. Une nuée orageuse couvre la vallée; et l'Auster impétueux,

échappé des brûlans déserts, s'avance vers les monts glacés. De l'ermitage descendus, l'orpheline et le prince, à la faveur des ombres, traversent, sans être aperçus, le paisible hameau d'Underlach : ils parviennent au monastère; ils sont enfin dans la chapelle.

Les flambeaux de l'hymen sont allumés : l'encens brûle en des vases d'or. Elodie s'agenouille au fond du sanctuaire. Ecbert attendait les deux époux; il est pâle et souffrant; il n'ose regarder l'orpheline. Anselme est à l'autel : son visage est triste et sévère. Il va donc connaître ce nom que le Solitaire n'a voulu lui révéler qu'en présence de l'Eternel. Silencieux en ce moment, le pasteur semble un juge. Son regard scrutateur est constamment fixé sur Charles avec effroi, et sur Elodie avec compassion.

La cérémonie a commencé : à genoux auprès de l'orpheline, le Solitaire n'ose encore remercier le ciel : il ne peut s'en

expliquer la raison ; mais à l'autel de l'hyménée, tremblant comme au pied d'un tribunal vengeur, il cherche en vain le Dieu clément, il ne voit que le Dieu terrible.

Le pasteur d'Underlach s'approche des amans, et d'un ton solennel demande à l'époux futur quels noms et quels titres il porte parmi les hommes. Le Solitaire a tressailli comme si la question l'étonnait, comme s'il ne devait point y répondre... Il hésite, et d'une voix mal assurée prononce enfin ces mots : — « Charles de » Bourgogne. »

Jusqu'à l'autel, Anselme recule épouvanté ; ses cheveux se dressent sur sa tête ; ses genoux tremblent sous lui ; de ses mains il couvre ses yeux ; il jette un cri d'horreur.... et le plus effroyable silence succède à ce cri d'alarme qui, répété par l'écho des arcades antiques, va se perdre sous les voûtes ténébreuses,

comme le canon de détresse des naufragés sous l'épaisse nuée de la tempête.

Soudain comme inspiré, levant ses regards prophétiques vers la voûte du temple, Anselme, hors de lui-même, revient précipitamment à Charles. Une flamme inconnue jaillit de ses yeux menaçans. Descendu du mont Sinaï, tel devant les Juifs idolatres parut Moïse courroucé, brisant les Tables de la loi.

Le front d'Anselme jette un éclat foudroyant. Le roulement du tonnerre semble accompagner sa voix. Du milieu des éclairs paraît s'avancer l'homme des vengeances célestes : — « Charles-le-» Téméraire!.... s'écrie-t-il : fléau des » nations! quelle puissance a donc pu » te retirer de la tombe!.... Meurtrier » de Saint-Maur! à l'autel du Seigneur, » oses-tu présenter ta main sanglante à la » fille de ta victime!.... Infame séduc-» teur! vois le spectre égaré d'Iréna » s'avancer, et jeter à tes pieds le corps

» livide de son enfant!.... guerrier sa-
» crilége! écoute, n'entends-tu pas les
» cris de tous les religieux de ce monas-
» tère, égorgés sur le pic Terrible!.......
» Bourreau des peuples! la terre avec
» horreur te rejette, et les temples saints
» te repoussent.... Fuis, monstre! ne
» profane plus ces parvis sacrés de ta
» présence réprouvée. Au nom de l'Eter-
» nel j'élève ici ma voix : qu'il soit ana-
» thème l'homme du crime, le conqué-
» rant sanguinaire, le meurtrier, le sacri-
» lége, l'impie!... A Charles-le-Téméraire
» anathème! anathème! »

Et l'écho des voûtes funèbres a répété de toutes parts : — « Anathème! ana-
» thème! »

A l'instant même un ouragan impétueux, comme un nouveau ministre de châtimens et de fureurs, ébranle l'édifice sacré. La terre a mugi : le monument pieux a tremblé sur ses antiques

fondemens. Le vent arrache avec violence les vieux vitraux du sanctuaire : il les brise, il les renverse, et se précipite en tourbillons jusqu'au pied de l'autel : les cierges s'éteignent; l'église est replongée dans les ténèbres ; la cloche du couvent, agitée par la tourmente, se fait entendre... Elodie reconnaît le son fatal qui suivit son premier serment au caveau funéraire. — « Voilà la bénédiction » nuptiale ! » s'écrie-t-elle. Et le marbre des sépultures reçoit son corps inanimé.

Ainsi qu'Héliodore au temple de Jérusalem, renversé par le coursier céleste de l'ange aux regards flamboyans, l'infortuné duc de Bourgogne est tombé le front prosterné sur la poussière. Un frisson mortel a couru dans ses veines ; son sang glacé s'arrête; son œil égaré se ferme ; ses membres se roidissent; ses mouvemens deviennent convulsifs ; il pousse un gémissement sourd; et pen-

dant quelques instans il perd la voix, le sentiment et la pensée.

Charles a rouvert les yeux. Le comte de Norindall le soutient dans ses bras. A la pâle clarté d'un flambeau que le vent lui-même a rallumé, le prince autour de lui cherche la vierge d'Underlach; mais, transportée à l'abbaye par Anselme, elle a disparu de la chapelle. L'enceinte sacrée est déserte; l'anathème et la mort en ont chassé l'amour et l'hymen. Jusque dans les parfums de l'encens est le souffle de la terreur. Nuls pas humains, nulle voix mortelle ne rompent l'affeux silence des tombeaux. Sous ces fatales voûtes tout semble atteint par la réprobation; et Charles n'entend de loin à loin que le cri rauque de l'oiseau des ruines traversant d'un vol funèbre les galeries abandonnées.

Les douleurs irréparables sont muettes comme le cercueil. Celles de Charles ont

comblé la mesure des souffrances humaines. Immobile de stupeur, ainsi qu'une effigie de lui-même, il regarde fixement son ami, comme si le souvenir d'Ecbert était effacé de sa mémoire. Il se lève et marche, comme pour s'assurer qu'il a conservé le mouvement et la vie; il se touche avec surprise, comme s'il s'examinait pour la première fois; il se parle à voix basse, comme s'il se demandait qui il est.

S'éloignant d'Ecbert, il s'enfonce sous les voûtes obscures de la chapelle. Son œil est hagard, sa marche est rapide; contre une colonne il s'assied, penche son front vers la terre, laisse échapper de ses lèvres quelques mots incohérens, quelques sons bizarres, et paraît mystérieusement s'entretenir avec d'invisibles puissances. Ecbert s'approche, il lui parle... Charles d'un geste lui prescrit le silence, comme s'il écoutait quelque autre voix inconnue.

L'orage est dissipé. Le comte de Norindall, toujours auprès de son ami, parvient à l'arracher de la fatale église. Il l'entraîne, il fuit l'abbaye... Mais tout à coup Charles s'arrête, il repousse Ecbert. — « Où vais-je?... » s'écrie-t-il. — « Au mont Sauvage. » — « Qui l'or- » donne? » — « Elodie. » Et ce nom, prononcé presque au hasard, a produit un effet magique. Le duc de Bourgogne suit sans résistance son guide. En un continuel délire il franchit le torrent, traverse la forêt, gravit la montagne; et le Ciel, par pitié sans doute, l'ayant délivré de la raison, il est entré à l'ermitage sans savoir, au but de sa course, ni d'où il est parti, ni où il est arrivé.

Sous le toit rustique de l'exil, Charles enfin succombe à l'excès des souffrances; il tombe anéanti sur les nattes de jonc de sa cabane. Comme une masse de plomb, une sorte de sommeil léthargique achève de glacer ses membres; et

le repos de l'insensibilité vient interrompre en lui, pour quelques heures, le supplice de l'existence.

La nuit hâtant sa course obscurcissait ses voiles. La pluie tombait à longs torrens. Non moins malheureux que son prince, le comte de Norindall veille auprès du corps inanimé de Charles. Soudain une voix l'appelle. Echert lève les yeux; le père Anselme est devant lui. Saisi d'étonnement, le noble guerrier garde le silence. Réprimant un premier mouvement de fureur, il détourne la tête... puis, avec un sourire amer, montrant du doigt au pasteur l'infortuné sans mouvement : — « Le voilà, dit-il, tonnez
» encore sur lui! Ministre implacable
» des vengeances du Ciel, contemplez
» votre victime! Au rocher désert de
» l'exil, sous le chaume de l'indigence,
» voyez ce corps inanimé, cet homme
» expirant sans secours, rejeté des pa-
» lais, repoussé des autels... C'est là le

» vainqueur de l'Europe, le plus puis-
» sant des princes, le héros du siècle,
» voilà Charles-le-Téméraire !... Etes-
» vous satisfait ? »

Le visage d'Anselme est baigné de pleurs. — « Le Ciel ainsi l'a ordonné, » dit le vieillard. J'ai rempli mon devoir » comme ministre des autels, je viens » remplir ma tâche comme pasteur des » hommes. Autant que le vôtre, et plus » encore peut-être, mon cœur est dé- » chiré. O Ecbert ! lorsque j'ai lancé la » foudre sur Charles de Bourgogne, j'é- » tais emporté par une impulsion irré- » sistible plus forte que ma pensée; plus » puissante que ma volonté. Ma bouche » a proféré des paroles... inattendues de » moi-même; mon anathème a passé par » mes lèvres, mais il ne sortait point de » mon âme. Un pouvoir surnaturel agis- » sait seul en moi. Organe du Ciel, j'ai » tonné au monastère ; vieillard de la » vallée, je viens pleurer à l'ermitage. »

La piété, la douleur, la vérité, la charité chrétienne ont empreint leurs caractères sublimes sur les traits du pasteur. En regardant les larmes d'Anselme, et ses cheveux blanchis par les années; en écoutant sa voix gémissante et sa justification plaintive, Echert ne le repousse plus; Ecbert soupire; et ses reproches ont cessé.

— « Généreux comte de Norindall! » poursuit Anselme, malgré l'obscurité, les dangers de la route et mon » âge avancé, j'ai voulu vous entretenir cette nuit. Pour arriver jusqu'à » vous, le Ciel m'a donné des forces : » son courroux peut enfin s'apaiser. Le » terme des châtimens vengeurs est peut-» être arrivé. Oh! dites à Charles, puis-» qu'il ne peut m'entendre, dites-lui bien » qu'il ne désespère point de la Provi-» dence, et qu'ici-bas il n'est point de » malheur qui soit irréparable. »

— « Eh quoi! s'écrie Ecbert, vous

» pourriez espérer!... » — « L'espérance
» est fille du Ciel, interrompt le vieillard;
» gardons-nous de la repousser. L'Eter-
» nel qui par ma voix prononça l'ana-
» thème, peut par ma voix aussi pro-
» noncer le pardon. Mais, noble Echert,
» pour sauver Charles et l'orpheline,
» laissez-vous guider par mes conseils!
» secondez les efforts du pasteur d'Un-
» derlach! »

— « Ah! dit Echert avec feu, dispo-
» sez de ma vie entière. Commandez!
» j'obéis : parlez! que dois-je faire?... »
— « Retenez Charles à l'ermitage, ré-
» pond Anselme; et pendant quelques
» jours que l'entrée de l'abbaye lui soit
» interdite! La fille de Saint-Maur est
» mourante; la moindre émotion peut
» terminer ses jours; l'aspect du prince
» en ce moment lui porterait le coup de
» la mort. Ni lui ni moi ne devons pa-
» raître devant elle. Echert, veillez sur
» Charles, je retourne veiller sur Elodie.»

A ces mots il va quitter la cabane. Rien ne l'épouvante, ni la forêt, ni les torrens, ni la pluie, ni les ouragans, ni les ténèbres. Ses vêtemens sont trempés; ses membres sont engourdis par le froid; Anselme n'a rien remarqué, Anselme n'a rien senti : son âme ardente et pieuse a comme oublié son enveloppe mortelle; il racheterait avec transport au prix de sa vie l'anathème qu'il a lancé.

Jetant un dernier regard sur le duc de Bourgogne, il revient sur ses pas, et soulevant la main glacée du prince : — « Infortuné !... dit le vieillard, une fois » dans ma vie j'ai donc été barbare !

» Dieu juste ! continue-t-il, tom» bant à genoux, et pressant la main » de Charles dans les siennes ; Dieu des » miséricordes ! si quelques actions » vertueuses de ma vie ont pu mériter » une récompense, accorde-moi celle » que j'implore ! sauve Charles, sauve » Elodie !

» Souverain arbitre des destinées! faut-» il en ces lieux une victime expiatoire!... » frappe-moi, j'y consens; condamne » le reste de mes jours aux plus cruels » supplices de la pénitence, je m'y ré-» signe; mais que réunis et pardonnés, » Elodie et Charles retrouvent le bon-» heur!

» Charles! ici je t'en fais le serment; » je ne quitterai plus le cilice; je ne » vivrai que d'herbes sauvages; je ne » m'abreuverai que de l'eau du torrent; » je ne coucherai plus que sur la cen-» dre. Puisse une vie de privations et de » tortures apaiser pour toi l'Eternel, et » faire disparaître jusqu'à la trace des » coups affreux que malgré moi je t'ai » portés! »

Toute son âme s'est peinte en ses discours exaltés; sa fervente prière est celle de l'enthousiasme religieux. Le vieillard s'offre en sacrifice au Tout-Puissant. Avec transport il sollicite des châtimens

réparateurs ; il se voue aux souffrances ; et, pour les rendre à la vie et au bonheur, il voudrait être le martyr de ses victimes.

Depuis long-temps le pasteur d'Underlach avait repris la route du monastère, lorsque le duc de Bourgogne revint à l'existence. Les premiers feux du jour éclairaient la cabane. — « Elodie ! Elodie !..... » s'écrie Charles en jetant ses regards autour de lui. Mais la douce voix de l'orpheline ne répond plus à l'appel de l'amour.

Le prince a recouvré sa raison. Le plus morne abattement est sur ses traits ; son calme est le dernier période des souffrances ; sa résignation est sinistre, et son recueillement sombre est un néant moral. Charles dans sa vie avait épuisé toutes les plaintes du malheur, tous les cris de la rage, tous les gémissemens du remords, tous les accens du désespoir.

Hélas! en lui, de toutes les démonstrations de la douleur, la plus effrayante est son silence.

Le comte de Norindall conserve encore quelque espérance; il raconte à son ami la nocturne visite d'Anselme, le motif de sa course, et sa touchante prière. A peine remis de ses blessures, Ecbert pâle et souffrant a veillé toute la nuit sous la cabane, et s'immole à son frère d'armes. Charles le regarde, il l'écoute, et son âme par degrés se rouvre aux émotions du sentiment : une larme fugitive a tombé de sa paupière. Ecbert s'élance dans ses bras. — « Pleu- » re!..... s'écrie-t-il, pleure! le Ciel et » la terre attendaient cette larme. »

— « La terre!..... répond le prince; » la terre n'attend plus rien de moi que ma » dépouille mortelle : et le Ciel.... » — « Le Ciel! interrompt Ecbert, le Ciel » est désarmé; les flambeaux de l'hymen » peuvent s'allumer encore. »

Charles n'a rien répondu. Echert n'offre à sa pensée que de consolantes images, ne fait parler que l'espérance. Docile aux vœux de son ami, le prince ne quitte point l'ermitage; mais deux jours se passent dans les plus mortelles angoisses; aucune nouvelle de l'abbaye!..... et le comte de Norindall craint de s'éloigner de Charles!.....

Affreuse perplexité! Epouvantable incertitude! Ecbert commence à se croire abandonné d'Anselme; et cependant Anselme n'avait cessé de lui envoyer de secrets messagers pour l'instruire de l'état désespérant de l'orpheline, et des progrès de sa maladie : mais aucun d'eux n'avait osé gravir la montagne redoutée; et par leurs fausses réponses le pasteur était abusé.

L'aube matinale du troisième jour allait poindre sur la vallée : Charles ne peut supporter plus long-temps l'horrible anxiété qui le dévore. Echapper à

la vigilance d'Ecbert est devenu son seul désir, sa seule pensée. Quelque bruit s'est fait entendre au bas du sentier montant à l'ermitage. — « On vient! s'écrie » Charles. » Le comte de Norindall s'élance avec précipitation, descend la montagne....; vaine recherche! inutile attente!.... Ecbert désespéré retourne à la cabane..... Le prince a disparu.

Déjà le duc de Bourgogne est au-delà du torrent; il a traversé la vallée : la porte du parc de l'abbaye est ouverte; il s'est enfoncé dans les jardins..... Mais comment s'introduire auprès d'Elodie? tout dort au prieuré. Vers le passage souterrain qui communique à la chapelle il a dirigé ses pas. Sous les murs du monastère, s'il ne peut arriver jusqu'à l'orpheline, du moins il rencontrera quelque serviteur qui pourra l'instruire de son sort.

Devant le bosquet où repose la dépouille mortelle d'Herstall, Charles s'ar-

rête : c'est là que pour la première fois il apprit qu'il était aimé. En passant il veut saluer le bocage de l'amour et de la mort : il s'avance, il écarte le feuillage : en croira-t-il ses yeux!... Blanche comme le flocon de neige suspendu au sapin des Alpes, courbée comme le rameau pleureur du saule des fontaines, une ombre pâle et plaintive s'appuie languissamment contre la croix funéraire. Le cœur palpitant de crainte et d'espérance, Charles approche; la vierge du bosquet solitaire lève son front décoloré, l'aperçoit. — « Charles! s'est-elle écriée.... » Elle veut s'élancer vers lui; mais, sur le tertre funéraire, sans force, elle tombe à ses pieds.

— « Elodie! s'écrie le prince éperdu, » en relevant l'infortunée, vous ici!... » Grand Dieu, que ses traits sont flétris par les souffrances! et pourtant qu'elle est belle encore! — « Ils veillaient au- » tour de moi, répond l'orpheline avec

» égarement : le sommeil, malgré eux, » a fermé leurs paupières; dans un mo» ment de délire j'ai échappé à mes gar» diens : j'ai voulu venir mourir ici. »

Puis reprenant par degrés ses esprits : — « Charles, poursuit-elle, je pressen» tais que nous nous reverrions encore... » C'est ici qu'Elodie a proféré le premier » aveu de l'amour : c'est ici qu'Elodie » prononcera le dernier adieu à l'exi» stence. »

— « Non, s'écrie Charles avec véhé» mence; non, rien désormais ne m'ar» rachera mon Elodie : non, la tombe » elle-même ne saurait nous séparer. »
— « Si mes forces me l'avaient permis, » reprend l'orpheline d'une voix faible » et mourante, j'eusse été jusqu'au mont » Sauvage.... Hélas! je fus si heureuse » à l'ermitage..... Il me semble que là » l'impitoyable mort n'aurait osé m'at» teindre ; l'amour n'eût point laissé » s'ouvrir la pierre du cercueil. Le souf-

» fle de l'amour est si brûlant! Ce souf-
» fle n'est-il point la vie!... »

— « Oh! ne parle point de mort! in-
» terrompt Charles désespéré, ne parle
» que d'amour. Viens, tu désires re-
» tourner à l'ermitage, partons!... Tu
» ne peux marcher : eh bien! dans mes
» bras je vais t'y transporter. Là le Ciel
» est compâtissant; là nous sourit la
» nature entière; là nous appelle l'a-
» mour; là nous attend le bonheur. » —
» Le bonheur! répète Elodie; oh! oui,
» le bonheur était là.... partons. »

Elle dit, et veut se lever : mais le froid de la mort a pénétré dans ses veines. Un nuage a passé sur sa vue, comme un fantôme des derniers momens. Elle retombe en prononçant ces mots. — « Charles, l'anathème est entre nous....
» Non, je n'arriverai point à l'ermitage.
» Je le sens, je ne reverrai plus le mont
» Sauvage..... Oh! pourquoi l'ai-je des-
» cendu!... »

Sa voix s'est éteinte : la vierge d'Underlach est presque évanouie. Le prince l'entraîne hors du bosquet : l'amour, la fureur, le désespoir, le délire règnent dans tous ses discours, éclatent dans tous ses mouvemens : — « Arrête ! dit Elo-
« die, recouvrant ses sens, ô mon bien-
» aimé ! arrête ! Voit-on d'ici le mont
» Sauvage?... aperçoit-on d'ici la cabane
» du Solitaire? Mort cruelle, un instant
» encore !... Vers l'élysée de cette terre,
» un seul regard ! un dernier soupir !...»
—«Elodie ! Elodie ! s'écrie Charles suc-
» combant au déchirement de son âme,
» ne me parle point ainsi ; mes forces
» m'abandonnent, tu m'arraches la vie.»

Puis la déposant sur un banc de gazon : — « Que parles-tu d'anathème !
» Prêt à le rétracter, Anselme a promis
» de nous unir. Le Ciel enfin pardonne...
» et dès qu'Elodie pourra retourner à
» l'autel, Anselme, au nom du Tout-
» Puissant, bénira Charles et sa bien-

» aimée. » — « Qu'entends-je ! dit l'or-
» pheline, le Ciel pardonne!... Je serais
» ton épouse!... Nous pourrions encore
» être heureux!... »

Le regard d'Elodie s'est ranimé; son cœur palpite avec violence; un léger incarnat colore son visage; un rayon de joie reparaît sur ses traits abattus: l'orpheline expirante est redevenue soudain la belle vierge d'Underlach. Charles renaît à l'espérance. — « Oui, reprend-il
» avec transport; sur la montagne, à l'er-
» mitage, nous retrouverons le bon-
» heur. »

Elodie se lève en chancelant. —
» Charles, dit-elle, quel doux moment!
» quelle ivresse j'éprouve!.... Non, ja-
» mais je n'ai tant aimé; ouvre tes bras
» à ton épouse; je veux entendre ta voix
» de plus près.... O Charles! j'ai besoin
» de sentir battre ton cœur contre le
» mien, j'ai besoin de respirer ton souf-
» fle, j'ai besoin de toute ta vie. »

La douce fille de l'abbaye est dans les bras de son époux. Il la presse avec passion sur son cœur. La tête de l'orpheline s'est doucement penchée contre son sein : un profond soupir s'est échappé de ses lèvres ; elle a prononcé le nom du Solitaire.... Charles croit son amante sauvée........ Son amante a cessé de vivre.

L'infortuné duc de Bourgogne pousse un cri lamentable. Elodie n'est plus !... Il dépose sur le tombeau d'Herstall le corps de la vierge adorée ; puis se roulant avec fureur contre la terre, il mord le gazon de la sépulture avec les convulsions d'un délire frénétique ; il arrache sa chevelure ; et de ses mains forcenées il a défiguré son visage. Les yeux d'Elodie sont fermés... C'en est fait, la seule lumière qui brillait pour lui sur la terre est à jamais éteinte. Le chaos, l'épouvante, le néant, l'enveloppent de leurs

épaisses ténèbres. Hélas! Charles-le-Téméraire destiné à subir tous les supplices de l'existence, devait tomber de tous les sommets des félicités humaines, éprouver successivement tous les déchiremens du cœur, et passer par toutes les horreurs, par tous les désespoirs de la vallée des infortunes.

Une effroyable immobilité succède aux plus violens accès de la démence. Charles, quelques instans, semble avoir rejoint sa bien-aimée au séjour de l'éternelle paix.

Tout à coup il redresse son front égaré que souille le sang des blessures qu'il s'est faites en ses transports de rage. Non loin du prince en ce moment, un prêtre agenouillé priant avec ferveur, répandait des larmes amères près de la vierge inanimée. Charles reconnaît Anselme.

— « Barbare! s'écrie-t-il, se levant » avec fureur, toi verser des larmes!...

» Toi la pleurer! Qui donc l'a frappée?...
» Qui l'a précipitée dans la tombe? Ah!
» ta pitié n'est qu'un nouvel outrage;
» éloigne-toi, monstre! ou j'ajoute un
» crime de plus à tous les crimes de ma
» vie! Oui, je veux, je dois t'immoler
» à ses mânes plaintives. Si je n'ai pu la
» suivre encore, c'est que j'avais à la
» venger. »

En achevant ces mots, à défaut de glaive, il saisit une énorme pierre servant de borne auprès de la sépulture d'Herstall; et semblable au vautour sanglant qui fond sur l'oiseau sans défense, le prince a levé la mort sur la tête d'Anselme.

« — Frappe! dit le vieillard avec
» calme, et sans courber son front vé-
» nérable, frappe, malheureux! et pour
» l'éternité, ose ici te séparer d'elle! »

Etonné de l'accent du pasteur, de sa résignation, de son courage, et de la sublime expression de son regard, Charles

suspend ses coups. Puis jetant loin de lui la pierre homicide : — « Non, s'écrie-» t-il, elle est là... Morte, elle commande » encore à mon âme... Tu ne périras » point. Un crime, une vengeance étaient » horribles à ses yeux : elle est là.... Je » ne profanerai pas l'air que tout à l'heure » elle respirait encore... Son dernier » souffle erre autour de moi, je l'entends, » il me parle.... Oh! réponds, Elodie! » ne viens-tu pas de me crier... *Arrête!* »

Et Charles égaré tombant à genoux près de son amante, se courbe vers elle, et l'interrogeant encore, répète avec un cri déchirant : — « Réponds, Elodie, » réponds!... c'est ton bien-aimé qui » t'appelle. »

Le vieillard d'Underlach partage les douloureuses angoisses de Charles. — « Elodie! s'écrie-t-il à son tour, ange tu-» télaire! ne peux-tu répondre à sa voix!.. » O toi qui l'a tant aimé, du moins des » demeures immortelles où déjà tu ré-

» sides, verse sur les plaies de cet infor-
» tuné quelque baume consolateur! »

A cette prière touchante, le prince étonné regarde le pasteur. Les yeux inondés de larmes, et levés vers la voûte éthérée, Anselme implorait pour Charles la miséricorde divine. Ses cheveux blancs, sa pieuse attitude, sa voix inspirée, tout rappelait en lui le Père du désert communiquant avec l'Eternel, ou l'Apôtre de l'Evangile rappelant à Dieu l'âme infidèle.

— « Tu pries pour moi!... dit le prince
» d'une voix sombre, mais sans fureur;
» cruel! as-tu donc oublié ton ana-
» thème!... » — « Je ne songe qu'à ton
» malheur, répond Anselme avec éner-
» gie. Charles, pour quelques instans,
» le Ciel t'a séparé de l'ange qu'il n'avait
» envoyé vers toi que pour te ramener
» à lui : veux-tu tromper l'espérance
» du Ciel?... Par de coupables trans-
» ports, par une fin impie, veux-tu te

» replonger dans l'abîme?... Veux-tu que
» la vierge adorée qui t'appelle répande
» encore des larmes au séjour des féli-
» cités immortelles? »

— « Elle m'appelle!... répète Charles
» avec égarement... Ecoutons. »

Il dit; et tournant ses regards vers la croix funéraire, il croit voir à l'instant même un rayon lumineux descendre sur l'orpheline du monastère; les traits d'Elodie brillent d'un éclat surnaturel. Le bocage est comme embaumé d'un nuage d'encens; et du haut des airs il semble qu'une voix céleste a prononcé le nom de Charles.

— « Anselme! dit le prince hors de
» lui-même, elle a parlé... elle m'attend.
» Mais qui renversera les obstacles qui
» me séparent d'elle? qui m'ouvrira les
» cieux...?» — «Qui!... répond Anselme
» saisi d'un saint enthousiasme; celui qui,
» successeur des apôtres, reçut le pou-
» voir de condamner et d'absoudre, de

» lier et de délier.... un représentant du » Seigneur, Anselme lui-même. »

— « Vous, barbare!... s'écrie Charles » en reculant avec effroi. » — « Dieu » puissant! poursuit Anselme, appelle à » toi l'infortuné. Que peut ma faiblesse » sans ton secours! Esprit divin, inspire-» moi! Que l'eau de l'éternelle vie dé-» coule du rocher aride! Que sur le dé-» sert ténébreux s'étendent les clartés » célestes! Paroles de paix et de salut, » pénétrez jusqu'au cœur de Charles! » Dernières forces de ma vie, élancez-» vous hors de moi-même!... Que je le » sauve, et que je meure!... »

A ces mots, subjugué par une puissance inconnue, entraîné par un mouvement irrésistible : — « Dieu d'Elodie! » interrompt Charles avec impétuosité, » les crimes de ma vie ne sont donc » point encore assez expiés!... Eh bien! » le dernier, le plus cruel effort de l'hu-» maine vertu, tu me l'arraches... Je

» tombe aux pieds de celui qui m'a tout
» enlevé sur la terre, qui m'a ravi plus
» que l'existence. J'implore mon pardon
» de l'homme qui fut pour moi le plus
» barbare des hommes... Voilà le meur-
» trier d'Elodie! et je vais le nommer
» mon père. »

Alors agenouillé devant Anselme : —
« Ministre du Seigneur! a-t-il repris, ré-
» tracte donc ton anathème! que toute
» barrière tombe entre Elodie et moi!
» Absous Charles-le-Téméraire, ouvre-
» lui les voies immortelles!... Mon père,
» bénissez-moi. »

En prononçant ces dernières paroles, sa voix expire sur ses lèvres. L'affreux sacrifice est consommé; ses forces l'abandonnent. Au pied de la croix qu'il embrasse, Charles demeure anéanti.

— « Arbitre des miséricordes! s'é-
» crie Anselme avec toute l'exaltation
» de la foi chrétienne, c'en est fait, tu
» pardonnes; je le sens, ton feu céleste

» est descendu sur moi, tu parles, tu » m'inspires.... » Le pasteur des fidèles s'interrompt quelques instans, comme s'il entendait quelque harmonie divine, comme s'il recevait secrètement quelques paroles du Créateur; puis d'une voix presque surhumaine. — « Charles de » Bourgogne! reprend-il, tes remords » ont touché l'Eternel; tes souffrances » ont expié tes forfaits : au nom du Dieu » clément, au nom du Dieu sauveur, » tous tes crimes te sont remis. »

Il dit; ses regards étincellent; son front est radieux; ses cheveux blancs l'ont environné comme d'une auréole éblouissante; c'est Jean éclairant le désert; c'est Elie sur le mont Carmel rendant la vie à la nature.

O puissance de la religion! O merveille de la piété! Le fameux Charles de Bourgogne, déchu de toutes ses grandeurs, dépouillé de toute sa gloire, perdu à toute espérance, mort à toute félicité, à

la voix d'un simple pasteur, au pied d'une croix solitaire, a senti descendre dans son âme une paix inattendue, une ivresse divine; échappant au souvenir comme au remords, recevant des consolations inespérées, Charles aux premières portes du ciel a loin de lui laissé la terre.

Le comte de Norindall paraît alors à l'entrée du bosquet : il a tout appris; il a tout entendu. — « Echert! s'écrie Anselme, arrachez votre ami de ce funeste lieu! J'ai les derniers devoirs à rendre à l'orpheline du monastère. »

Echert craignait la résistance de Charles; quelle est sa surprise! le prince l'écoute, ne répond rien, mais se lève et le suit. Déjà tous deux, ayant gravi silencieusement la montagne, sont arrivés à l'ermitage. Hélas! le comte de Norindall a perdu aussi dans Elodie le seul être qui jamais ait fait battre son cœur; et, forcé de retenir ses larmes, il lui faut, dévorant en secret ses douleurs, prodiguer

des consolations quand lui-même est inconsolable.

Un projet inconnu semble absorber toutes les pensées de Charles. Calme comme l'insensibilité, muet comme la mort, l'œil constamment fixé sur l'horizon, il n'a paru tourmenté que par l'impatience de voir finir le jour. La nuit enfin s'approche ; Charles rompt le silence. — « Ecbert, dit-il, si tu m'aimes » encore, écoute ma dernière prière, » exauce mon dernier vœu. » — « Parle, » répond Ecbert ; eh ! puis-je rien te refu- » ser ! » — « Pendant vingt-quatre heures, » reprend Charles, laisse-moi seul à » l'ermitage ; ne me demande ni quel » est mon dessein, ni quelle est mon es- » pérance..... mais au nom de mes mal- » heurs, au nom de ton amitié, ne re- » fuse point ton frère d'armes : je te » jure de ne point attenter à mes jours » et de ne point quitter cette contrée.

» Demain soir, à cette même heure, re-
» viens auprès de ton ami, tu le retrou-
» veras à l'ermitage. »

Le comte de Norindall ne saurait s'expliquer l'intention secrète de Charles, mais il ne peut que se rendre à sa prière. Il va s'éloigner; il avait franchi le seuil de la cabane. — « Echert! s'é-
» crie Charles d'une voix tendre et plain-
» tive, un mot encore!.... Cher et géné-
» reux Echert, avant de me quitter par-
» donne-moi les coups affreux que je t'ai
» portés : pardonne-moi les larmes que
» je t'ai fait répandre : pardonne-moi
» tes souffrances et tes malheurs! »

— « Moi! s'écrie Echert, moi te par-
» donner!.... As-tu pu croire que les sa-
» crifices de l'amitié fussent des sup-
» plices! que le dévouement fût le mal-
» heur!..... O mon prince! ô mon ami!
» n'étais-je pas ton compagnon d'armes?
» n'avais-tu pas le droit de tout exiger,
» de tout attendre de mon cœur? »

— « Sans moi, reprend Charles amèrement, elle eût été ton épouse. Sans » moi, le comte de Norindall et la vierge » d'Underlach, amans unis, vivraient » heureux. Je t'ai enlevé l'objet de ton » amour : je t'ai arraché le bonheur ; et » je ne me suis emparé d'elle que pour » la précipiter dans la tombe. Hélas! telle » était donc ma destinée! Fléau de tous » les êtres qui m'ont aimé, je n'ai porté » autour de moi que la douleur, l'épouvante et la mort. Bien des cœurs se sont » élancés vers Charles... il ne les a reçus » que pour les déchirer. »

— « Que dis-tu? interrompt vivement Ecbert. Quel prince autour de » lui répandit plus de bienfaits que toi?... » qui connut mieux l'amitié? qui du sommet des grandeurs humaines, maître » des rois, vainqueur des peuples, héros » du monde, daigna jeter sur l'obscur » Ecbert un regard de protection et de » tendresse?........ Qui m'a revêtu de

» dignités? qui m'a trois fois sauvé
» la vie?

» Charles, poursuit-il, je t'ai dû mon
» élévation, mes titres, mes richesses;
» de ce jour j'y renonce à jamais : loin
» des palais et des cours, je n'aurai dé-
» sormais d'autre habitation que ta ca-
» bane, d'autre existence que ta vie. Sur
» ce globe aride et désert, je ne veux
» plus voir, je ne veux plus suivre, je
» ne veux plus aimer que Charles, non
» Charles de Bourgogne protégé par la
» fortune et couronné par la gloire,
» mais mon ami, mon frère d'armes, le
» Solitaire du mont Sauvage. »

Le duc de Bourgogne, de ses mains se
couvre les yeux; les sanglots le suffo-
quent; à peine respire-t-il. — « Non,
» dit l'infortuné, comme se répondant
» à lui-même, non, il ne fut point un
» monstre celui qui put être ainsi aimé! »

— « Charles, continue Echert, songe
» qu'il ne te reste plus que moi sur la

» terre; réponds : m'ouvriras-tu ton er-
» mitage? »

Trop vivement oppressé, le prince ne peut proférer une parole, mais il tend les bras au magnanime Ecbert; il le serre avec transport contre son cœur; et les deux exilés, immobiles, baignés de pleurs, restent quelques instans embrassés.

Le comte de Norindall s'arrache le premier à cette scène douloureuse. —
» Il faut te quitter, dit-il; mais ce n'est
» que pour un moment, et ce sera la
» dernière fois. » — « La dernière fois!
» répète Charles en tressaillant. » —
» Demain, reprend Ecbert, nous nous
» retrouverons ici; demain nous ne
» nous séparerons plus. »

A ces mots il s'enfonce dans la forêt. — « Ecbert! s'écrie Charles de l'accent
» le plus douloureux, mon cher Ecbert!
» adieu! »

En ce dernier cri quelle expression déchirante! Hélas! il lui semble que pour

la dernière fois il vient d'embrasser son ami. Ah! pourquoi faut-il que dans le vague des airs se soit perdu l'accent plaintif de Charles; parvenu jusqu'à son frère d'armes il eût changé leur destinée.

Norindall est déjà loin du mont Sauvage. Long-temps le prince, à travers les arbres, l'avait suivi des yeux. Tout à coup il s'élance au fond de sa cabane, il se jette sur la couche solitaire où reposa son amante; à grands cris il l'appelle : — « Elodie ! chère Elodie! ici tu fus » en ma puissance.... ici je devais te pos» séder... ici pour moi battait ton cœur... » tu n'es plus, et j'y reste seul ! »

La nuit couvre entièrement Underlach de ses ombres épaisses; Charles exécute enfin son projet. Il descend rapidement le mont Sauvage. Il marche vers le monastère, et déjà s'est introduit dans le parc. Quelques restes des

brillantes décorations de la fête donnée à l'orpheline par le prince de Palzo, s'élèvent encore sur la pelouse. Inconnu, déguisé, caché parmi la foule, Charles avait vu les enchantemens de cette journée. La lune en ce moment, pâle et tremblante, se levait de l'horizon brumeux comme l'astre des champs funéraires. Charles est près du cirque où les chevaliers lorrains combattirent. C'est là que, traînée sur un char triomphal, telle que la reine de Cythère, Elodie, alors brillante de jeunesse, d'espérance, d'amour et de beauté, couronna les vainqueurs du tournoi. C'est là que la voix des chantres guerriers, accompagnée des harpes sonores, célébrait la plus belle des vierges, et faisait entendre ces mots :

« . . . .
» *Que loin de toi la foudre tonne,*
» Céleste aurore d'un beau jour !
» Ton front est fait pour la couronne,
» Comme ton cœur l'est pour l'amour. »

Hélas ! elle a tonné la foudre !... Cette fleur enchanteresse, dont l'éclat naguères éblouissait la vallée, n'est plus l'orgueil de la nature : cette vierge tant adorée ne sera plus la déité des fêtes ; elle n'entendra plus ni les cris bruyans de l'enthousiasme, ni les tendres soupirs de l'amour. Comme une ombre légère elle traversait la vie.... elle a passé.

Charles laisse échapper un long gémissement ; il fuit à pas précipités des bosquets chéris de l'orpheline. Oh ! qu'ils sont affreux les souvenirs de l'amour planant sur les marbres de la tombe !

Par le passage souterrain qui jadis avait guidé ses pas vers Elodie, Charles s'introduit dans la chapelle. Grand Dieu ! quel spectacle vient s'offrir à ses regards ! L'enceinte sacrée est illuminée comme pour un jour de fête ; de blanches tentures décorent ses antiques murailles ; en des vases du plus précieux métal, de tous côtés fument l'encens et la myrrhe ;

de riches tapis couvrent le pavé du temple; mille parfums embaument l'air; les flambeaux de l'hymen sont allumés; qu'éclairent-ils!... La mort.

Au pied de l'autel, sur une estrade magnifique, est un lit funèbre que surmonte un dais éblouissant de blancheur; quatre colonnes d'argent le soutiennent: des guirlandes de roses virginales retombent en festons autour du catafalque; de transparentes gazes, de blanches draperies environnent le funeste trône; et l'éclat resplendissant des lumières, réfléchi sur le dôme argenté, sur les guirlandes fleuries, sur les colonnes étincelantes, du funéraire pavillon ont fait un temple de clartés.

Le duc de Bourgogne est au pied du monument de la mort qu'entourent les pompes de la vie; étendue sur la couche silencieuse, la douce vierge d'Underlach dort du sommeil de l'éternité. Un voile blanc cache ses traits angéliques;

la couronne virginale est sur son front; hélas ! emblème d'innocence, c'était celle de l'hyménée.

La chapelle est déserte, le plus profond silence y règne. Tombant à genoux auprès du catafalque : — « Vierge céleste ! » s'écrie-t-il, voilà donc ta couche nuptiale ! voilà les pompes de notre hymen ! Mon effroyable destinée s'accomplit. Victime infortunée, que te » dis-je, lorsque je t'apparus pour la » première fois ? *Fuis ! jeune fleur de la » vallée, mon haleine est contagieuse, » ma présence annonce la mort.* Que » t'ai-je dit sous ces mêmes murs, le jour » de nos premiers sermens ? que j'étais » *l'homme des tombeaux !* »

Il dit, et de son front prosterné frappe le marbre du sanctuaire. — « Fille angélique ! a-t-il soudain repris en se levant d'un air égaré, tu voulais mourir » au mont Sauvage ; ton dernier accent » appela le Solitaire ; ton dernier regard

» chercha l'ermitage... Eh bien, tes der-
» niers vœux seront remplis : la cabane
» de l'exilé recevra ta dépouille mor-
» telle... Là tu dormiras d'un plus doux
» sommeil; là je veillerai près de ta sépul-
» ture ; là s'étendront sur ton cercueil
» les dernières flammes de l'amour. Ce
» matin mes bras n'ont pu, vers la
» montagne, te transporter heureuse
» et pleine encore de vie ; ils t'y por-
» teront inanimée. C'est Charles qui te
» rendra les derniers devoirs, et ton
» sépulcre qui recevra ses derniers sou-
» pirs. »

Il monte à l'estrade ; il s'approche du lit funèbre ; il écarte les voiles blancs qui couvrent le front de l'orpheline, et lui tendant les bras : — « Viens, s'écrie-
» t-il avec l'accent de l'amour et du dé-
» lire, viens sur le cœur de ton époux ;
» ne fut-ce pas ton dernier élan !... Elo-
» die ! je t'entends encore; oui, tu m'ap-
» pelles, tu me cries : *J'ai besoin de res-*

» *pirer ton souffle ; j'ai besoin de toute*
» *ta vie.* »

Charles, les bras étendus vers elle, s'interrompt.... comme si l'excès de l'amour et de la douleur lui devait un miracle; comme si l'orpheline, à ses cris passionnés, allait se lever de la tombe et se précipiter sur son cœur. Dieu! qu'elle était belle encore! Couronnée de roses blanches, vierge paisible, elle semblait sourire à la mort. Aussi blanches que le transparent albâtre, ses longues paupières baissées étaient comme fermées par un doux sommeil; ses mains glacées tenaient un bouquet de lis qu'elle paraissait presser contre son sein. A la sérénité de ses traits, l'on eût dit qu'un songe fortuné l'environnait d'enchantemens; et le Ciel semblait n'avoir enlevé à la terre, que pour quelques instans seulement, le chef-d'œuvre de la nature.

Charles s'est penché soudain vers la couche mortuaire. Doucement il a passé

ses bras autour de la jeune vierge, comme s'il craignait de la blesser, comme s'il redoutait de l'éveiller; puis de la chapelle il s'élance à pas pressés; et tel qu'Alcide arrachant Alceste des sombres bords, plus prompt que l'éclair orageux, il a fui vers le mont Sauvage.

Déjà le prince a franchi le pont du torrent. Aux pâles rayons de la nuit, il a reconnu l'arbre où la fille du monastère, sur son harmonieuse lyre, chanta le printemps et la nature.... Hélas! il n'est plus de printemps, il n'est plus de nature, il n'est plus d'harmonieuse lyre pour le proscrit de l'univers.

Le vent nocturne agite les arbrisseaux de la forêt. Dieu puissant! pourquoi Charles s'est-il brusquement arrêté?... pourquoi ses forces lui manquent-elles?.... pourquoi cet épouvantable tressaillement?.. Ah! la brise a poussé contre son visage les blonds cheveux épars de l'orpheline; leurs anneaux flottans ont tou-

ché les lèvres du prince... ce sont les mêmes boucles sur lesquelles, ivre de joie et d'espérance, il déposa le premier baiser de l'amour. Alors la vierge d'Underlach était de même entre ses bras; mais alors il sentait battre son cœur auprès du sien, alors elle était à lui, elle vivait, elle aimait....

Charles ne peut continuer sa marche...: presque à la porte de l'ermitage, toutes les facultés de son être l'ont à la fois abandonné; son immobilité soudaine est comme une interruption d'existence. Que fixent ses regards?... Hélas! les mêmes arbres à l'ombre desquels, peu de jours auparavant, l'orpheline, appuyée sur lui, l'entretenait de son amour.

Au pied d'un chêne antique il a déposé son amante : il est à genoux auprès d'elle; il ne prononce pas un mot, il ne verse pas une larme. Sur les traits d'Elodie il a rejeté ses longs voiles; alors seulement on eût dit qu'elle venait de disparaître

pour lui de la terre; son œil, levé vers la voûte éternelle, la cherche maintenant dans le ciel. Il semble l'appeler.... lui parler... et cependant ses lèvres n'ont plus de mouvement.... tout se passe au fond de son cœur.

Dans le rocher contre lequel l'ermitage est adossé s'ouvre une large cavité que referme une énorme pierre. Charles ignore à quel usage cette urne mystérieuse fut destinée; elle va servir de tombe à l'innocence.

Après quelques instans du plus affreux repos, le prince se relève : avant de reprendre en ses bras sa compagne infortunée, il saisit une boucle de sa longue chevelure. — « Elodie! s'écrie-t-il, ac-
» corde-la-moi.... ce sera le premier et
» le dernier don de l'amour. »

Et la boucle est posée sur son cœur.

Charles a levé la pierre du rocher. Il place le corps glacé de l'orpheline dans

ce sépulcre de la nature, et d'une voix presque éteinte, avant de refermer la tombe : — « Adieu ! s'écrie-t-il, ô ! la » plus belle et la plus pure des vierges ! » pour jamais tu vas disparaître à mes » regards. Ainsi que j'avais souillé ma » gloire, j'ai moissonné ta jeunesse et » flétri ta beauté. Fille céleste ! dors au » rocher de douleur et d'exil !... repose » en paix sur le sol du repentir et de l'a- » mour ! Adieu l'ivresse des tendres » aveux ! adieu toutes les espérances de » la terre !... Toi qui m'as ramené à la » vertu, toi qui seule ici-bas m'as fait » connaître l'amour pur, l'amour pas- » sionné ! merveille de la création, Elo- » die ! Elodie ! adieu !... »

Il dit ; sa voix meurt : son front jadis si fier et si martial tombe appesanti contre la roche déserte. Pour entendre l'adieu du prince, la nature a paru se taire ; un long silence a suivi sa dernière parole.... Tout à coup un sourd mugisse-

ment sort de sa poitrine, comme la convulsion finale de l'existence, comme un épouvantable déchirement de la nature humaine. L'Eternel en ce moment venait de jeter sur le duc de Bourgogne un regard de miséricorde et de pitié : ses souffrances sont terminées; le ciel s'ouvre.... Charles n'est plus!

FIN DU DOUZIÈME LIVRE.

ÉPILOGUE.

Long-temps après la mort d'Elodie et du Solitaire, un chevalier de la cour de Lorraine, parcourant l'Helvétie, traversa la vallée d'Underlach; il entendit parler de l'homme du mont Sauvage, dont le nom était demeuré inconnu, mais dont les bienfaits et les merveilles étaient restés gravés dans tous les souvenirs. Alors, par toute la contrée, par tous les montagnards, la jeune vierge de l'abbaye était presque divinisée.

Le jour où l'orpheline avait cessé de vivre, auprès de sa couche funéraire Marceline veillait dans la chapelle; le corps de la jeune fille disparut, et le jour suivant tel fut le récit de Marceline. — « Vers le milieu de la nuit, je » m'étais éloignée quelques instans de

» l'enceinte sacrée; tout à coup, reve-
» nant vers l'église, j'entends les sons
» lointains d'une harpe céleste; je cours
» vers le catafalque... la vierge pure
» avait disparu par les archanges enle-
» vée. La voûte du temple semblait en-
» core entr'ouverte; et d'un nuage d'or
» couvrant le sanctuaire s'exhalaient
» des parfums célestes. »

Anselme, épuisé par les jeûnes, par les macérations et par les pénitences qu'il s'était imposés, n'avait survécu qu'une année à l'orpheline du monastère.

Le chevalier voyageur apprit qu'un ermite habitait la demeure du Solitaire. Curieux de visiter cette retraite mystérieuse, il gravit le mont Sauvage, et contre le rocher de la cabane aperçut un anachorète agenouillé. Respectant sa prière, il n'osa d'abord s'approcher; mais bientôt l'immobilité du saint homme lui parut celle de la mort. Il s'avance vers

lui ; ses craintes furent confirmées, l'ermite avait cessé de vivre, mais seulement depuis quelques heures : ses membres avaient conservé quelque chaleur.

Le chevalier examine attentivement les traits de l'anachorète; il croit les reconnaître, malgré qu'ils soient sillonnés par la souffrance et le malheur. Vivement ému, cherchant à s'assurer de la vérité de ses soupçons, il soulève le manteau noir de l'ermite, et sur son cœur trouve une boucle de blonds cheveux que bien des larmes avaient baignée...... Il découvre sa poitrine; ah! plus de doute : une décoration connue a frappé ses regards, elle a terminé ses incertitudes. Le guerrier jette un cri perçant. — « O mon premier compa-
» gnon d'armes! ô mon chef! est-ce
» ainsi que je devais te retrouver!.... »

Le chevalier avait reconnu le comte Echert de Norindall.

FIN.

